

GEORGES BARBARIN

**DIEU EST-IL
MATHÉMATICIEN ?**

ou

AU SEUIL DE LA PORTE INTERDITE

(Quatrième édition)

GB18

OUVRAGES SPÉCIAUX DU MÊME AUTEUR

1^{re} Partie : MYSTICISME EXPERIMENTAL

La Clé (Astra), 40^e mille.
L'Invisible et Moi (Astra), 13^e mille, traduit en hollandais.
Le Règne de l'Agneau (Oliven), 8^e mille.
L'Ami des heures difficiles (Niclaus), 14^e mille, traduit en italien.
Les Clés de l'Abondance (Niclaus), 11^e mille.
Les Clés du Bonheur (Astra), 10^e mille.
Je et Moi ou le Dédoublement spirituel (Astra).
La Peur Maladie N° 1 (Ed. de l'Ermite), 6^e mille.
Il y a un trésor en toi (Omnium Littéraire).
Demande et tu recevras (Omnium Littéraire).
Le Jeu passionnant de la Vie (Astra).
Vivre divinement (Astra).
Affirmez et vous obtiendrez ou Comment le Verbe crée (Niclaus).
Comment on soulève les Montagnes (Niclaus).

2^e Partie : RECHERCHE ESOTERIQUE

Le Secret de la Grande Pyramide ((Adyar), 50^e mille.
Le Livre de la Mort douce (Adyar), 11^e mille, traduit en allemand, esperanto, italien, finnois et hongrois.
Qu'est-ce que la Radiesthésie ? (Astra), 16^e mille.
La Danse sur le Volcan ou Continents à venir et continents perdus (Adyar), 10^e mille, traduit en hongrois.
Les Clés de la Santé (Astra), 10^e mille.
Dieu est-il Mathématicien ? (Astra), 12^e mille.
L'Enigme du Grand Sphinx (Suite du Secret de la Grande Pyramide), (Adyar), 10^e mille.
Les Destins occultes de l'Humanité (Astra).
L'Initiation sentimentale ou Ce que les jeunes gens doivent savoir de l'Amour (Niclaus), 9^e mille.
L'Antéchrist et le Jugement Dernier (Dervy), 5^e mille.
Qui sera le Maître du Monde ? (Ed. de l'Ermite), 5^e mille.
L'Après-Mort ou Le Grand Problème de l'au-delà (Astra).

3^e Partie : DIVERS

La Vie agitée des Eaux dormantes (Stock), 19^e mille.
La Sorcière, roman (Astra), 8^e mille.
A travers les Alpes françaises ou Onze jours chez les Grands Guides (Ed. de l'Ermite).
Apprenez à bien parler ou La Gymnastique du langage (Niclaus).
La Vie commence à cinquante ans (Aubanel).

GEORGES BARBARIN

DIEU EST-IL
MATHÉMATICIEN ?

ou

AU SEUIL DE LA PORTE INTERDITE

association:
Les Amis de Georges Barbarin



les ouches ROMENET
18150 GERMIGNY L'EXEMPT

Mel: amisgb@wanadoo.fr
www.georgesbarbarin.com

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PREMIER ENTRETIEN

Les mathématiques, science inexacte

L'écriture et la Fable ont le même caractère numérique. — Les déboires du Calendrier. — La fausse notion d'infini. — Statue sans bras et sans tête. — La Création est mathématique. — L'arithmétique divine. — Usurpation de l'homme. (Pages 13 à 21).

DEUXIEME ENTRETIEN

Le mystérieux peuple des nombres

Comment on peut, à la fois, être faux et exact. — Le premier malentendu numéral. — Mélange des cartes. — La vie des Nombres. — Les calculateurs primitifs. — Indigence des bâtonnets. — Les nombres sont indépendants des hommes. (Pages 22 à 32).

TROISIEME ENTRETIEN

Un et un ne font pas deux

La ligne droite est une hérésie dans l'Univers courbe. — L'erreur des numérations. — La dizaine, nombre-à-deux-têtes. — Zéro, fils de père et mère inconnus. — Le zéro, signe-protée. — Bataille autour de la naissance d'Horace. — Nombres mâles et nombres femelles. — Le nombre impair plaît aux dieux. — Croiser les mains pour prier, c'est faire de la mathématique divine. — Parallélisme de la marche humaine et des numérations paire et impaire. — Absurdité du système actuel. (Pages 33 à 42).

QUATRIÈME ENTRETEN

Le mariage contre nature du multiplicande
et du multiplicateur

Illogisme de l'addition. — Le tour de passe-passe de la multiplication. — Comment on obtient le franc-cheval. — La multiplication est liée à la surface. — Les singes dans le magasin d'épicerie. — Confusion des nombres ordinaux et cardinaux. — Ce n'est pas tout de tailler, il faut coudre. — L'interview des nombres. — Réponse des interviewés. (Pages 43 à 53).

CINQUIÈME ENTRETEN

Blasphèmes à propos de la circonférence

Naissance hypothétique de la circonférence. — La droite est engendrée par le mouvement de deux cercles. — Le monstre Pi. — Martyre de la circonférence. — Hérésies classiques. — Le réquisitoire antihumain. — Le problème de la circonférence est le problème central du monde. — Où les mathématiciens ont erré. (Pages 54 à 63).

SIXIÈME ENTRETEN

Les calculs à double tranchant

Impuissance idéale de l'algèbre. — Occultisme et séries magiques. — Leurs vérités et la Vérité. — Daltonisme numérique. (Pages 64 à 67).

SEPTIÈME ENTRETEN

Les jeux ne sont pas « un jeu »

Les jeux sont des réminiscences mathématiques. — Le jeu divin des échecs. — L'échiquier, champ de bataille exponentiel. — Le saut circulaire du cavalier. — Le billard, image du karma. — Le jeu de Poie, représentation mathématique de la destinée humaine. — Oie = homme. — Le « noble » jeu de dames. — Symbolisme des cartes à jouer. — Tous les grands jeux ont une origine fabuleuse. — Jeux de 32 et de 52. — Le caractère sacré de l'As ou Unité. — Le poker et sa 53^e carte. — Le bridge et son mort qui ressuscite. — La belote moderne ou « règne du valet ». — Du jeu de grâces au cerceau, tout rappelle le pro-

blème de la droite et de la circonférence. — Le diablo et les chiffres romains. — Le paradis arithmétique de la marçelle. — Le jeu de patience de la Vie. — Renaissance de l'investigation. — Les hommes ne sont que des « robots ». (Pages 68 à 87).

HUITIÈME ENTRETEN

La Bible et la Mythologie sont-ils des précisions
de mathématiques ?

Mathématique ouverte et mathématique fermée. — Le culte stérile des précédents. — L'inanité de la Fable n'est qu'apparente. — Les prêtres d'Égypte et l'Unité. — Science = Religion. — Cherchez la cause des erreurs mathématiques. — Le vrai coupable est notre numération. — Adam n'était pas le premier homme. — Enoch et Elie refusèrent « de prendre la tangente ». — L'Apocalypse et les travaux d'Hercule. — Le Taureau, emblème mythologique de la circonférence. — Les deux côtés de la « trame ». — Interprétation mathématique de la Fable et de la Genèse. — Les dieux sont des nombres à la deuxième puissance. — La succession divine d'Uranus. — Rebroussement de la numération. — La valeur numérique 4.5. — L'affaire Geb-Nout dans la mythologie égyptienne. — Condamnation divine de la dizaine formée de l'un et du zéro. — Nettoyage des écuries d'Augias. — Exemple du labyrinthe. (Pages 88 à 109).

NEUVIÈME ENTRETEN

Les théories mathématiques sont des décalques
de la vie

Quelques considérations à la portée de tous. — Les diverses images d'une maison unique. — Tout personnage biblique, mythologique ou historique représente un nombre. — Hiérarchie mathématique des dieux, des hommes et des animaux. — La charte divine des nombres. (Pages 110 à 114).

DIXIÈME ENTRETEN

Le mystérieux problème de Fermat

Un grand Initié. — Descartes et Fermat. — L'immense supériorité de Fermat sur Descartes. — Le dernier théorème de Fermat n'a jamais pu être démontré. — Toute l'humanité mathématique en défaut devant huit caractères d'imprimerie. — Exposé du

théorème de Fermat. — Le problème de Fermat s'identifie absolument avec le problème de la Création. — Pyramide partout. — Ceux qui ont su. — La solution est d'une simplicité « enfantine ». (Pages 115 à 126).

ONZIEME ENTRETEN

La mathématique divine

La complexité est une infirmité humaine. — Le système idéal. — Les « miracles » de l'homme et les miracles du Créateur. — C'est intentionnellement que le Créateur a égaré l'homme. — Nous vivons sur un héritage d'erreurs. — L'Humanité devant le butoir. — La tragique méprise de la science humaine. — Le « bout du nez » de nos mathématiques. — Deux totaux pour la même opération, c'est un de trop. — Avoir des idées « premières ». — Que peut-on savoir de la mathématique divine ? — Zodiaque et électron. — Dans la Création, le vrai est invraisemblable. — Les arbres empêchent les passants, mais non les bûcherons, de « voir » la forêt. (Pages 127 à 139).

DOUZIEME ENTRETEN

La porte interdite

Quelques nombres-clés : 1, 7, 12, 19. — Le nombre 153. — Le nombre de la Bête est celui de la circonférence. — 6561, nombre du Déluge. — Le nombre 7854 ou les 7 mille, 7 cents, 7 vingts, 7 saints et 7 pains du calvaire de Lanrivoaré. — $7854 = 7777 + 77$. — GEGAN et REV. GALEN ou les énigmes de Gauss. — ROTAS et SATOR, mot-croisé indéchiffrable. — La croix médiane de TENET. — L'inconnaissable AREPO. — Toujours les deux croix gammées. — Lecture mathématique de saint Jean. — On n'a pas le droit de toucher à l'Unité. — 1985, date mathématique de Caïn, du Sphinx et de la Grande Pyramide. — Les nombres-chevaux et les nombres à cheval. — L'hermétique égalité 5^4 et le Nombre Inconnu. — La consigne du silence. — Sur le seuil. — L'arrêt de Pascal. — Les exemples tragiques de Galois et de Curie. — Défense d'entrer dans l'Eden. (Pages 140 à 159).

INTRODUCTION

En 1936, alors que je venais de faire éditer le Secret de la Grande Pyramide, ou Fin du Monde Adamique, je reçus, parmi les nombreuses lettres venues de tous les points de la terre, une communication dont je ne sus d'abord que penser.

Mon correspondant, résidant dans un pays européen, avait voyagé dans diverses parties du monde et j'ai su depuis qu'il y avait animé, à la fois comme directeur et comme ingénieur, les entreprises les plus diverses avec droiture et autorité.

Ayant beaucoup agi, beaucoup vu et beaucoup appris, M. Z..., dont la profession initiale avait fait un mathématicien, consacra les loisirs de son studieux repos, lors de son retour en Europe, à scruter les mythologies orientales et occidentales, de même que les grands textes sacrés. Il en retira la conviction que ces récits, souvent burlesques et incohérents, étaient non seulement (comme beaucoup l'ont reconnu), des livres à clé, mais encore de véritables domaines mathématiques où, sous les pièges linguistiques les plus subtils, se trouvait formulé le problème de Dieu, de l'homme et de la Création.

L'intérêt principal de cette découverte réside dans le fait que M. Z... était de formation rationaliste et que son athéisme déclaré ne le prédisposait guère à de semblables conclusions.

Son esprit positif se rebella d'abord violemment contre ce qu'il estimait être une coïncidence plaisante des lettres et des nombres. Mais la répétition de ces coïncidences, leur constance, leur « intelligence », en un mot, l'amènèrent, en quelque sorte malgré lui, à reconnaître l'action d'une haute Puissance invisible, par quoi le Monde et les Hommes sont « agis » à leur insu.

Plus l'évidence de cette constatation s'imposait, plus M. Z... s'évertua à s'y soustraire. Il se replongea dans les

mathématiques, espérant y trouver un rempart précis contre l'imagination.

Mais les calculs eux-mêmes se retournèrent contre sa propre intention et firent ouvertement le lit de l'hypothèse adverse, si bien que l'étude des sciences numériques lui parut devoir être reprise par les fondements.

C'est alors que M. Z... fut frappé par certaines anomalies de nos sciences dites « exactes ». Les mathématiques, particulièrement, lui semblèrent contenir de grandes fissures, des lacunes, de l'arbitraire, des hérésies, des contradictions.

Ainsi le plus rigoureux des moyens d'investigation de la raison humaine semblait atteint d'infirmités congénitales, qui faussaient l'ensemble de ses virtualités.

Mais, dans ce cas, et si la découverte de mon correspondant se confirmait, qu'advenait-il de l'édifice sur lequel toute la science moderne est construite ? Faux le point de départ et les prémisses, faux aussi l'aboutissement et les conclusions !...

M. Z... s'opiniâtra dans ses recherches et, loupe critique en main, scruta les vices de l'arithmétique et de l'algèbre. Le produit de son enquête se révéla si hors des normes qu'il songea à le condenser dans un opuscule et à le livrer à l'impression.

Au dernier moment, il eut le sentiment que personne ne le suivrait, ce qui était décevant, et même que personne ne le comprendrait, ce qui est pire.

La brochure parut cependant à tirage limité sous le pseudonyme de Sisyphé (1), mais il n'en fut répandu qu'une cinquantaine d'exemplaires seulement. Ceux-ci allèrent se perdre dans la corbeille ou les cartons d'académies ou de sociétés scientifiques. Eurent-ils même les honneurs d'une lecture ? Il est permis d'en douter. Mon travail sur Khéops (comme je l'ai indiqué plus haut), parut sur ces entre faites et M. Z... y trouva une confirmation de certaines de ses découvertes, notamment en ce qui touche la Force Intellectuelle Invisible et l'Equilibre Caché.

Il publia aussitôt une deuxième brochure, destinée à confronter les deux systèmes d'investigation, et qui bénéficia du même sort que la première.

(1) Dans la mythologie grecque, Sisyphé est condamné, aux Enfers, à hisser sans arrêt une pierre énorme sur la montagne d'où elle retombe continuellement.

Je reçus à cette époque les deux opuscules accompagnés d'une lettre d'envoi, et la lecture de ces factums me laissa dans une véritable perplexité.

Durant un mois, je me demandai à qui j'avais affaire. Certaines affirmations étaient si extravagantes et en opposition si flagrante avec les notions reçues que je me sentis dépassé dans mon anticonformisme naturel.

Et pourtant il y avait dans telle et telle allégation un son de vérité intense. Aussi, pendant des semaines, j'oscillai entre le scepticisme et la curiosité.

Une correspondance régulière s'ensuivit. Et je reconnus, avec intérêt, que l'apparence décousue des premiers travaux qui m'avaient été soumis provenait de la nouveauté elle-même de la découverte et que M. Z... (le Sisyphé des deux brochures) était dominé par la force de son sujet.

Depuis, d'incessantes et amicales relations m'ont familiarisé avec le tempérament de mon correspondant de 1936, si différent, intérieurement et extérieurement, de son premier graphisme et dont les caractéristiques principales sont : maîtrise de soi-même, logique et probité.

Au cours de 1937, j'allai rendre visite à ce solitaire européen, qui vit au cœur d'un beau jardin, dans une admirable vallée, et consacre son existence aux travaux manuels et à la méditation.

J'eus avec lui de longues conversations, qui suivirent des communications de plus en plus constructives.

C'est la partie permise de ces entretiens et échanges que j'entreprends de rendre publique aujourd'hui.

(SUITE A L'INTRODUCTION)

Depuis que DIEU EST-IL MATHÉMATICIEN ? a paru et que les lignes ci-dessus ont été écrites, l'ouvrage a atteint son douzième mille et en est à sa quatrième édition.

Malgré la difficulté du sujet, que je me suis efforcé cependant de mettre à la portée des intelligences ordinaires, le livre a suscité la curiosité du lecteur moyen. Mais surtout il a piqué la curiosité de nombreux ingénieurs, architectes, géomètres et arithméticiens. Il m'a valu la visite de polytechniciens et de techniciens. Des mathématiciens m'ont

écrit et non pour me contredire. Beaucoup se sont attelés au problème de Fermat et m'ont soumis des solutions plus ou moins approchées. Un ingénieur belge a même rendue publique dans la presse sa solution du problème de la trisection de l'angle et ses déclarations ont fait quelque bruit.

Mais le témoignage le plus précieux est celui de deux ingénieurs rationalistes qui, après avoir effectué plusieurs lectures, m'ont avoué qu'ils avaient été amenés à réviser leurs valeurs.

La Gratitude, le 15 Mars 1953.

G. B.

PREMIER ENTRETIEN

LES MATHÉMATIQUES, SCIENCE INEXACTE

On ne trouve dans les mathématiques que ce qu'on y met.

(Henri JOLY).

SISYPHE. — Le caractère de ma recherche est tellement paradoxal que l'esprit humain résistera longtemps avant de se laisser convaincre. J'éviterai donc jusqu'à l'apparence de mysticisme (je suis tout le contraire d'un mystique) et m'appuierai uniquement sur la logique et le raisonnement.

MOI. — Quelle est donc cette recherche et comment peut-elle être sensationnelle en un temps où le progrès industriel est intense et ne semble, pour ainsi dire, laisser à nos successeurs rien à explorer ?

SISYPHE. — C'est précisément parce que le progrès scientifique humain aboutit, socialement et individuellement, à une impasse, que j'ai été amené à rechercher la cause profonde de cet aboutissement. Pour cela, je me suis uniquement servi des grands livres de l'humanité : la Bible, les Mythologies, le Dictionnaire, soit la connaissance d'hier et la connaissance d'aujourd'hui. Ayant médité impartialement (comme un homme libre peut le faire), j'ai dû reconnaître que nos mathématiques, base de toute science humaine, étaient entachées d'erreur.

MOI. — Ce que vous dites n'est pas seulement paradoxal mais suffocant. Réfléchissez seulement à ce que l'homme a réalisé au moyen des mathématiques. Dans un monde où tout est douteux, incertain, les chiffres seuls paraissent avoir une infaillible précision. Je vous livre la médecine,

la théologie, la philosophie, la physique, la chimie elle-même. Mais les résultats des nombres sont inattaquables. Qui dit mathématique dit précision.

SISYPHE. — Je savais que vous alliez vous cabrer et votre indignation est prévue. Mais ce qui, je l'espère, doit vous distinguer du commun des hommes, c'est précisément votre esprit d'autocritique et de self-détermination.

MOI. — Si vous avez des arguments sérieux à m'offrir, je ne demande pas mieux que d'examiner la question avec vous. Reconnaissez toutefois que votre affirmation est insoutenable.

SISYPHE. — Je ne vous demande pas de me croire sur parole mais de peser chaque terme de mon argumentation. Est-ce qu'à la fin du quinzième siècle on n'eût point tenu pour fou celui qui aurait osé nier que notre terre était plate ? Pour l'avoir soutenu, et prouvé, de grandes vicissitudes atteignirent Galilée et Christophe Colomb. Il en fut de même pour les découvreurs de tous les lieux et de toutes les époques. Notre temps, habitué aux miracles industriels, est peut-être le moins sceptique de tous. Depuis que le moindre paysan de chez nous a le droit, grâce à la radio, de faire parler ou taire les plus illustres personnages, l'esprit public est préparé à admettre demain ce qui lui semblait impossible hier.

MOI. — Mais l'astronomie et la radio sont des résultats scientifiques, tandis que les mathématiques sont l'instrument de la science même. Dans l'univers fluctuant, la seule chose immuable est le calcul.

SISYPHE. — Cela vous paraît ainsi parce que vous n'avez pas considéré de près l'instrument infaillible que vous dites. Vous vous servez des mathématiques comme vous vous servez de l'auto, de la T.S.F., du téléphone, moyens certainement utiles, mais incomplets. Laissez-moi donc continuer, vous aurez toute faculté de rejeter ou d'admettre.

Je dis que nos théories mathématiques sont erronées, imparfaites, en ce sens qu'elles ne parviennent pas à s'identifier avec la Création.

Elles ont le tort, en effet, de diviser sans le savoir cette Création en deux parties : l'une dont les éléments se laissent régir par les lois conventionnelles et arbitraires de la mathématique humaine, l'autre dont les éléments refusent de se laisser dominer par nos lois et nos conventions.

L'ECRITURE ET LA FABLE ONT LE MEME CARACTERE NUMERIQUE

Tout allait très bien avant l'intervention d'Adam. Tout allait très bien avant l'intervention de Jupiter. Tout allait très bien avant la création des deux univers de la mythologie égyptienne. Et ceci me conduit à formuler cet axiome fondamental de mes recherches :

Les Ecritures, saintes ou mythologiques, sont des livres mathématiques ou, plus exactement, de l'algèbre sous un vêtement sacré.

MOI. — Malgré ma tolérance d'esprit, je crains que vous ne dépassiez les bornes.

SISYPHE. — Nullement, et j'en appelle à vous-même. Croyez-vous que les récits mythologiques et bibliques aient été écrits et rassemblés dans l'unique dessein de transmettre aux générations modernes des contes oiseux ?

MOI. — Il est de fait que je me suis souvent demandé la raison du crédit inouï accordé à des fables souvent ineptes et où, bien souvent, l'incohérence se mêle à l'obscénité.

SISYPHE. — C'est parce que ces apparentes inepties dissimulent des notions essentielles et que la sagesse première qu'elles enrobent était le privilège de quelques-uns.

Or, lus d'une certaine façon, les textes sacrés contiennent des données numériques, qui corroborent les résultats de mes propres investigations.

MOI. — En somme les Ecritures et les Fables seraient des livres à clé ?

SISYPHE. — Ni plus ni moins. Mais cette clé est d'un maniement difficile.

MOI. — Soit ! Aussi bien n'est-ce pas l'écriture ancienne qui pour l'instant m'intéresse. Je brûle d'enregistrer vos griefs contre les mathématiques d'à présent.

SISYPHE. — Tout n'est pas à reprendre dans le système mathématique humain. Et les résultats qu'il a permis d'obtenir ne sont pas niables.

MOI. — Nul ne peut contester, en effet, que nos mathématiques s'appliquent aux observations astronomiques avec une grande précision.

SISYPHE. — En général, c'est exact. Mais que d'insuccès particuliers ! Vous avez vous-même constaté, dans le *Secret de la Grande Pyramide*, que les savants de tous les siècles s'étaient attaqués infructueusement au problème de la distance entre la terre et le soleil. Leur évaluation d'aujourd'hui est toute approximative. Et nombre de données actuelles revêtent la même imprécision.

Disons donc, pour être impartial, que notre mesure des temps n'est pas mauvaise et que nos mathématiques sont presque d'accord avec la partie *visible* de la Création. Cela ne permet pas de conclure que notre calendrier coïncide avec le calendrier de la Création.

MOI. — J'avoue que le calendrier exact est encore à faire.

LES DEBOIRES DU CALENDRIER

SISYPHE. — Supposez deux paysans dont les montres sont arrêtées. Ils n'ont besoin ni de la connaissance supérieure du temps, ni du *Nautical Almanach* pour convenir de se rencontrer, à une heure déterminée, sur un point quelconque situé à 50 kilomètres de l'endroit de leur convention. Il leur suffira de régler leurs montres sur une même heure concertée, et l'exactitude de leur deuxième rencontre ne dépendra nullement de la marche des astres, mais uniquement du synchronisme de leurs « oignons » respectifs. S'ils se rencontrent à quinze heures (heure convenue arbitrairement), cela ne veut pas dire qu'il est, au méridien de Paris ou à celui de Greenwich, 14 h. 60, mais seulement que les montres des deux paysans ont un mécanisme bien accordé.

MOI. — Ainsi nos mathématiques, quand elles s'avèrent exactes, ne le seraient que par rapport au monde sensible ou par rapport à elles-mêmes.

SISYPHE. — Absolument. Et la preuve c'est que (vous en faisiez la remarque tout à l'heure), l'homme n'a pu jusqu'à présent élaborer de calendrier parfait. La circonférence ou encore l'hypoténuse d'un triangle rectangle de côtés 1 sont des longueurs nettement finies et délimitées.

Pourtant nos mathématiques n'en fournissent que l'image, la photographie chiffrée et s'égarèrent aussitôt dans l'infini. L'adoption même de ce symbole d'infini est un aveu d'impuissance mathématique. Une science qui prétend d'abord à la précision n'a pas le droit de se servir de l'illimité. L'inconscience humaine est si grande qu'elle tire vanité de ses erreurs les plus fâcheuses, car la notion de l'infinité des nombres, qui nous est inculquée dès notre jeunesse, est la conséquence directe d'une numération basée sur une mauvaise convention.

MOI. — Mais quel autre procédé employer ?

LA FAUSSE NOTION DE L'INFINI

SISYPHE. — Nous l'examinerons plus tard. Déblayons d'abord la matière défectueuse. Car, je vous le demande, qu'est-ce qu'un calcul, sinon une spéculation opérée sur un ensemble de nombres *fini* et *déterminé* ? Imagine-t-on une partie d'échecs se déroulant sur un échiquier illimité ? Ou un jeu de cartes comportant non pas 32 ou 52 cartons, mais un nombre infini de cartes ? Une mathématique rationnelle et précise doit être basée sur un total déterminé de nombres, tout en prévoyant la possibilité d'augmenter ou de diminuer le total fixé. En d'autres termes, cette mathématique précise devrait indiquer nettement d'avance toutes les conséquences qu'une augmentation ou une diminution du total entraînerait.

MOI. — Les mathématiques constituent pourtant l'œuvre la plus magistrale que le cerveau humain ait conçue et réalisée...

SISYPHE. — D'accord, mais pour magistrale et grandiose que nous la reconnaissons, force nous est d'admettre que si elle tend vers la perfection, elle ne l'atteint pas.

En effet, depuis l'Antiquité, nous sommes incapables de construire un cercle égal à un carré donné ou un cube double d'un autre cube, de diviser un angle en trois parties égales, etc.

Grâce à un artifice de calcul, au surplus logiquement inexplicable, nous parvenons avec peine à résoudre l'équation du second degré. Mais, à partir de là, nous sommes définitivement vaincus, car nous n'avons pu élaborer de

véritable algèbre exponentielle et la solution parfaite d'une équation du 3^e degré reste toujours une impossibilité. Nous nous servons des logarithmes, comme de l'électricité : sans en connaître la nature intime. Nous savons utiliser l'intégrale, la dérivée, la différentielle, mais leurs théories se contredisent et opposent les mathématiciens entre eux.

MOI. — Force m'est de reconnaître que nos mathématiques sont incomplètes. Cela ne prouve pas nécessairement qu'elles soient entachées d'erreur.

STATUE SANS BRAS ET SANS TÊTE

SISYPHE. — Peut-on dire de la Vénus de Milo ou de la Victoire de Samothrace que ce sont des statues parfaites ? Non, à celle-ci il manque la tête et à celle-là il manque les bras. Au sortir du ciseau de l'artiste, la perfection de la Vénus et de la Victoire était sans doute absolue. Mais aujourd'hui l'imagination du visiteur est obligée de suppléer à l'expression du visage ou au geste des mains. Dès lors, tout est laissé à l'arbitraire, car la reconstitution imaginative diffère avec chaque admirateur, et nul de ceux-ci ne peut se flatter d'avoir effectué en esprit la restitution idéale. Seul le premier sculpteur était en possession complète de ses moyens.

De même une mathématique mutilée ou tronquée ne peut être considérée comme une mathématique sans fautes. Ses lacunes sont la preuve formelle de son imperfection.

MOI. — Vous supposez donc qu'il existe, en dehors, ou au-dessus de la mathématique humaine, une mathématique supérieure où tout serait idéalement parfait ?

LA CRÉATION EST MATHÉMATIQUE

SISYPHE. — Cette mathématique supérieure existe. Je le démontrerai jusqu'à l'évidence. Mais la mathématique humaine n'est ni au-dessous ni en dehors d'elle. Elle est exactement en Elle, comme la partie est dans le Tout. La mathématique partielle et inférieure est contenue dans la mathématique Universelle et Supérieure, comme le fœtus est contenu dans le sein de la mère, avec les mêmes incapacités présentes et les mêmes futures possibilités.

La Création est une application intégrale d'un système mathématique parfait. Et c'est ce système parfait que nous avons l'obligation d'utiliser avec ses conventions idéales, mais auquel nous heurtons sans cesse nos conventions arbitraires et notre système imparfait.

Tant que l'homme a été à peu près ignorant, ses mathématiques étaient adaptées à ses capacités et, par rapport à lui, complètes. Aujourd'hui, l'homme s'est hissé à une certaine hauteur dans l'Arbre de la Connaissance et le système mathématique primitif qui suffisait à ses besoins est largement dépassé. Il lui faut donc agrandir et perfectionner son instrument, non pas dans une voie quelconque, mais exactement dans l'axe du système mathématique supérieur dont le sien propre fut tiré.

MOI. — Et d'où proviendrait la mathématique supérieure ? Et qui aurait engendré le schisme ?

SISYPHE. — La mathématique éternelle est le fruit de l'Intelligence Inconnue, que je m'interdis pour l'instant de préciser. Nous reviendrons quelque jour plus à fond sur les conditions dans lesquelles l'intelligence humaine se sépara de l'Intelligence Universelle. Aujourd'hui, je veux seulement montrer qu'il n'est pas impossible de refaire ce qui a été fait. Pour l'homme, ce qui importe, c'est de passer du procédé incorrect au procédé idéal. Dans ce but, il lui suffit de partir de son actuel système mathématique pour se diriger prudemment vers le système premier.

MOI. — Encore faudrait-il savoir en quoi consiste ce système premier.

L'ARITHMÉTIQUE DIVINE

SISYPHE. — C'est là que l'homme doit se pencher sur les Ecritures et les Mythologies. Sous des formes apparemment différentes, les mythes religieux se ressemblent dans tous les temps. Prenons le texte biblique le plus ancien, celui du début de la Genèse. On y voit que l'Univers ne fut pas tiré du néant mais que le Créateur le réalisa en mettant l'ordre dans le Chaos. Cet univers devait être une rigoureuse application de toutes les sciences : astronomie, physique, chimie, mécanique, biologie, etc. Or ces sciences ont le même procédé d'expression : la langue mathématique,

base initiale de toute Vérité. L'Univers m'apparaît donc comme l'application intégrale d'une arithmétique divine.

Cette arithmétique suppose l'adoption d'une unité primordiale dont devaient découler les autres unités, ce qui entraînait, dans tous les domaines, une prédétermination obligatoire des grandeurs de toute nature. De sorte qu'avant la Création, donc en dehors du visible, il y avait :

1° Un système mathématique divin, rigoureusement exact ;

2° Une unité principale, de longueur selon toute vraisemblance ;

3° Des unités secondaires en fonction de ces système et unité.

Or, la création rationnelle s'étendit à tous les éléments : minéraux, végétaux, animaux et, par conséquent, aux hommes, autrement dit à la Vie dans chacune de ses manifestations. De sorte qu'aucun élément de l'Univers n'est indépendant et qu'il y a interdépendance totale de tous les éléments de la Création universelle, quelle que soit leur dissemblance formelle ou leur extérieure disparité.

USURPATION DE L'HOMME

Que fit l'homme en présence de cette création, à laquelle il n'avait nullement collaboré, puisqu'elle était antérieure à sa venue ?

Son rôle devait se borner uniquement à utiliser les principes mathématiques du Créateur. S'il employait d'autres méthodes, il ne pouvait obtenir que des résultats approximatifs et non des évidences précises. Si même il utilisait les principes divins, ses calculs ne pouvaient être exacts qu'autant qu'il connaissait et adoptait la même unité principale que le Créateur. Et c'est justement dans l'étude de cet univers mathématique précis, où tous les éléments sont en état d'interdépendance, que l'homme a prétendu introduire une mathématique aux principes arbitraires et qui, dans ses calculs, prend pour base une inadmissible unité.

MOI. — Et comment l'homme aurait-il su qu'il pouvait procéder d'une meilleure manière ?

SISYPHE. — En abdiquant l'orgueil et la présomption. Le rôle de l'homme était de *découvrir la Création*, en se mettant à la recherche de la mathématique divine. Il ne lui

appartenait pas de se substituer au Créateur pour forger les bases d'un nouvel Univers. Nos mathématiques, voyez-vous, seraient quasiment parfaites si l'Univers avait été créé d'après la mathématique humaine au lieu d'avoir été créé d'après la mathématique divine. Tel n'est pas le cas, malheureusement pour nos mathématiciens.

Ce qui rend le problème redoutable, c'est que la plus grande part des principes mathématiques humains sont logiques et qu'il existe, entre la Création et les observations humaines des relations de proportionnalité (celle-ci variant d'ailleurs d'un domaine à l'autre), alors que, pour le surplus, nos mathématiques renferment des erreurs qui en ont faussé le développement.

On se demande même comment, en présence du nombre respectable de problèmes apparemment simples que l'homme est impuissant à résoudre, celui-ci n'a pas recherché la cause initiale de son impuissance et n'en est pas arrivé à suspecter le système mathématique dont il se servait.

MOI. — Pour ma part, je n'y avais jamais pensé. Mais n'en est-il pas de même dans presque tous les domaines ?

SISYPHE. — Si fait. Et vous touchez du doigt l'inutilité pratique des philosophies. Le philosophe a commis la même faute que le mathématicien. Il n'avait pas de philosophie à inventer ni de monde à faire. Placé dans un univers tout fait, il n'avait qu'à reconstituer la philosophie du Créateur.

Or mathématique et philosophie sont des sœurs jumelles, que l'intervention intempestive de l'homme a brouillées fâcheusement.

MOI. — Je ne vois guère le moyen de les réconcilier.

SISYPHE. — Je m'y essaie cependant, bien que répugnant à philosopher. Mais ayant tenté de retrouver le système divin en faisant des mathématiques rationnelles, je n'ai pu me dispenser d'observer qu'un absolu parallélisme existe entre les lois qui régissent les nombres et celles qui régissent les êtres humains. Mais en voilà assez pour ce premier entretien. La prochaine fois, je vous présenterai les acteurs les plus mystérieux de la comédie universelle.

MOI. — Les hommes ?

SISYPHE. — Non. Les nombres. Et vous verrez l'éloquence de ces muets.

DEUXIEME ENTRETEN

LE MYSTERIEUX PEUPLE DES NOMBRES

Bénis-nous, Nombre divin,
toi qui as engendré les dieux
et les hommes.
(Les Pythagoriciens).

SISYPHE. — N'êtes-vous pas effrayé par les prémisses du précédent entretien ?

MOI. — Je suis surpris, avant tout, et molesté dans mes habitudes. En outre, je ne puis sans appréhension vous voir piétiner les conceptions de tant de prédécesseurs.

SISYPHE. — Rappelez-vous l'enseignement cartésien qui nous invite à faire abstraction de toute connaissance acquise, de remonter aux origines et de contrôler par nous-mêmes tout ce qui nous a été appris. C'est la seule méthode qui permette de dépister l'erreur jadis commise par d'autres hommes et qui, ayant été acceptée aveuglément par leur époque, est devenue article de foi pour la postérité.

Je vous ai dit que notre système mathématique est partiellement faux. Basé sur des conventions, il reste exact dans la limite où ces conventions restent observées ; en dehors de ces limites, il est inexact. De ce fait, le système humain a compartimenté l'univers en deux parts ; applicable et juste dans une partie, il est, dans l'autre partie, à la fois inapplicable et faux.

Et c'est précisément le redressement de ces erreurs, en même temps que l'exposé des véritables principes mathématiques, qui constituent le but, la raison d'être de toutes les religions, de toutes les mythologies, de tous les écrits sacrés.

MOI. — Et les prêtres de ces religions ne s'en seraient pas aperçus ?

SISYPHE. — Nullement. Il y a si longtemps que les prêtres ne sont plus initiés à la haute mathématique, dont leurs prédécesseurs très anciens détenaient bien des secrets.

MOI. — Alors les religions d'à présent nous feraient prier sur des précés de mathématiques ?

SISYPHE. — Justement, parce qu'elles en ignorent à la fois la nature et les clés.

COMMENT ON PEUT, A LA FOIS, ETRE FAUX
ET EXACT

Mais j'irai plus loin en disant que la caractéristique de nos mathématiques est d'être, en même temps, fausses et exactes.

MOI. — Beaucoup se demanderont comment une chose peut être juste ici et fausse ailleurs.

SISYPHE. — Permettez-moi d'utiliser, pour vous le faire concevoir, une comparaison qui, sans être absolument rigoureuse, ne s'éloigne cependant pas beaucoup de la stricte vérité.

Nous pouvons assimiler la science des nombres à un jeu universellement connu, celui des cartes. L'humanité en utilise une série totale de 52 et une série partielle de 32. Ces cartes sont les mêmes pour tous. Et cependant, par suite de conventions particulières, il est permis, avec un ensemble de cartes identiques, de créer toutes sortes de jeux différents.

Whist, bridge, piquet, manille, poker, etc., admettent chacun des règles spéciales qui, bien que se rapportant exactement aux mêmes cartes, demeurent sans valeur de l'un à l'autre jeu.

MOI. — Je comprends fort bien. Selon vous, la mathématique divine peut être considérée comme un ensemble de principes appliqués aux nombres, alors que la mathématique humaine aurait appliqué à ces mêmes nombres un ensemble de principes différents.

SISYPHE. — C'est cela. Et je vous montrerai, au cours du troisième entretien, en quoi la numération du Créateur se distingue de la numération de la créature. Mais ne quittons pas l'exemple des cartes. Nous en tirerons un curieux enseignement.

La numération divine et la numération humaine n'ont ni le même ordre ni le même point de départ. La numération divine est simple, la numération humaine est composée. Il s'ensuit que les grandeurs de l'une et de l'autre n'ont ni la même importance, ni les mêmes noms.

Supposez une grandeur 14 ou 17 du Créateur. L'homme a morcelé cette grandeur en divers fragments auxquels il a donné une appellation différente. Pour me faire comprendre exactement, il me faudrait parler mathématiques, mais je ne veux pas vous mettre au supplice. C'est pourquoi j'aurai recours à un exemple grossier.

LE PREMIER MALENTENDU NUMERAL

Admettons que le Créateur avait à sa disposition deux jeux de cartes semblables, mais l'un ayant le dos rouge et l'autre ayant le dos bleu. A part la couleur de leurs revers ces deux jeux étaient absolument identiques. Admettons encore que le Créateur, ayant partagé toutes les cartes par le milieu en deux parties rigoureusement égales, les ait étendues sur le dos.

Or voici qu'un homme, apercevant les cartes uniquement par l'avvers, c'est-à-dire par leur face apparente, retrouve d'abord un demi-sept de trèfle, puis un autre demi-sept de trèfle et les assemble selon la logique de son cerveau. Comme il ne peut voir les dos, il s' imagine que ceux-ci ont la même couleur et qu'il a reconstitué la carte originale. Mais, par malheur, il se trouve qu'il a assemblé, sans le soupçonner le moins du monde, un demi-sept de trèfle à dos rouge et un demi-sept de trèfle à dos bleu.

Tel fut le premier malentendu, suivi, hélas ! de bien d'autres. Les cartes ne furent pas fragmentées seulement en deux mais en une quantité de morceaux plus petits. Les hommes ont continué à assembler ces morceaux d'après leur logique de la troisième dimension qui ne leur permet de voir ni même, le plus souvent, de soupçonner le dessous des cartes. Si bien que l'humanité est fière de ses assemblages, alors que l'Inventeur du jeu, lorsqu'il les retourne, constate une juxtaposition hétéroclite de morceaux rouges et bleus.

Il y a donc eu réunion intempêtive de fragments d'unités divines pour former des grandeurs d'homme et cette macédoine ne permet plus, ou ne permet que très difficilement, de retrouver les cartes du début.

Ceci vous donne le loisir de mesurer la tâche de restitution qui nous incombe. Le premier stade consiste à retrouver les morceaux divers des unités divines ; le deuxième stade consiste à examiner ce qu'avec ces morceaux l'homme a composé de grandeurs à lui.

MOI. — Toutes proportions gardées, nos mathématiques représenteraient les débris d'un puzzle.

SISYPHE. — Et vous ne saurez jamais la somme de patience exigée pour la reconstitution de l'ancien jeu. Mon intention n'est pas de vous indiquer les clés linguistiques des écrits sacrés. Le paradoxe, cette fois, vous paraîtrait inacceptable. Mais je puis vous dire que les chiffres sont des caractères comme les lettres et que les nombres sont tout aussi bavards que les mots.

Si les écrits sacrés sont mathématiques, c'est qu'ils ont des significations numériques. Si les mathématiques sont sacrées, c'est qu'elles expliquent la Création. Les uns et les autres ont été détournés de leur destination et appliqués à des besognes mineures. Avec un marteau-pilon de cinq tonnes on peut sans doute enfoncer le bouchon d'une bouteille, mais ce n'est pas expressément dans ce but qu'a été construit le marteau-pilon.

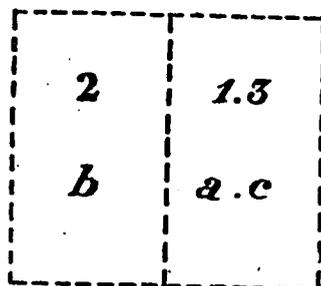
MOI. — Il y a bien longtemps déjà qu'on a assimilé les lettres aux chiffres. Pythagore disait jadis que tout était nombre. On pourrait aussi bien dire que tout est lettre, à ce que je vois.

SISYPHE. — Et pourquoi le Créateur aurait-il mis la division là où il y a l'unité ? Et pourquoi aurait-il utilisé deux sortes de signes pour les lettres et pour les chiffres ? Qui vous dit qu'à l'origine le Créateur n'a pas calculé au moyen de chiffres-lettres, A valant 1, par exemple, B valant 2, C valant 3, etc. ?

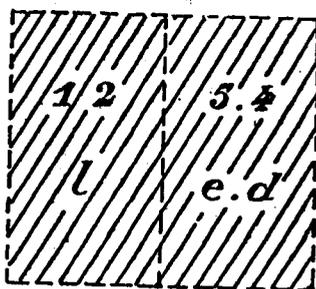
BAC, dans ces conditions, eût représenté 213 pour nous, et c'est ici qu'il convient de reprendre l'exemple des cartes.

MELANGE DES CARTES

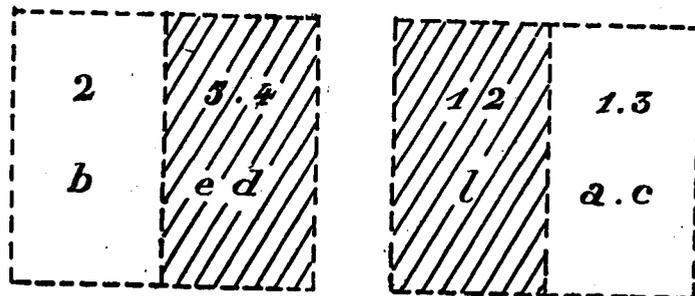
Etant donné une carte 213-BAC :



nous coupons en deux morceaux et accolons ces morceaux à ceux d'une autre carte également coupée : 1254-LED.



Que donne cette reconstitution arbitraire ? Ceci peut-être :



Admettant, pour la commodité, que la langue divine comporte des idiomes modernes, nous dirons qu'au lieu de 213 = bac d'une part et 1254 = led de l'autre, formulés par le Créateur, l'homme a obtenu 254 = bed et 1213 = lac.

Encore n'y a-t-il là qu'une grossière comparaison. En réalité, les deux procédés s'éloignent beaucoup plus l'un de l'autre et la mathématique humaine est une corruption autrement importante de la mathématique du Créateur.

La marque de l'esprit humain est analyse et dispersion. La marque de l'esprit divin est concentration et synthèse. Si le Créateur nous dévoilait ses théories, nous serions confondus par leur prodigieuse simplicité.

Moi. — Cela donne à réfléchir, car les raisonnements de l'homme ne sont pas simples.

SISYPHE. — A tel point qu'on peut se demander s'il n'y a pas obstacle excessif entre la créature et le Créateur. Si la conception de celui-ci est ronde et la conception de celui-là triangulaire, on ne voit pas comment l'un s'emboîterait dans l'autre à moins d'égaliser les contours. Mais dans la différence qui sépare l'humain du divin, il y a tout de même davantage d'analogie et il serait plus juste d'opposer le polygone d'en bas à la circonférence d'En Haut.

Ce que je reproche également aux mathématiques humaines, c'est de donner des formules asymétriques. Pourtant, appliquées à l'étude de l'Univers qui nous entoure et où *tout*, rigoureusement, est symétrie, ces formules, images de la vie universelle, devraient être symétriques à leur tour.

Si, reflétant la symétrie, elles sont asymétriques, c'est qu'il y a une anomalie, une imperfection dans le « miroir ». Dès lors, ce miroir ne peut plus nous donner qu'une image déformée de la Création. Ou encore nos mathématiques fournissent des nombres qui sont l'image déformée d'autres nombres. Qu'il y ait vice de réflexion dans le miroir ou défaut de mise au point dans la lentille, notre instrument mathématique ne peut répondre correctement aux nécessités de son office et doit, par conséquent, être révisé.

Passons à l'une des populations les plus étranges de l'Univers, celle des Nombres.

LA CURIEUSE VIE DES NOMBRES

Il peut vous paraître bizarre, à première vue, que la même loi biologique s'applique aux nombres et aux êtres animés. Pourtant si les nombres sont destinés à nous fournir une image photographique, ou mieux : cinématographique de tout ce qui nous entoure, il est évident qu'ils sont aussi la réflexion animée de toutes les créatures vivantes, y compris la plus évoluée de toutes, l'être humain.

Si extravagant que vous semble ce cousinage, il y a proche parenté entre les hommes et les Nombres. Toutefois les Nombres, quand ils sont l'instrument du Divin, présentent cette supériorité sur les hommes, qu'ils s'allient en vertu de lois immuables et non sous l'empire des sentiments.

Par contre, au contact de l'homme et utilisés par celui-ci, les Nombres reflètent à leur tour l'intérêt ou les passions humaines, de sorte que leurs réactions normales et harmonieuses sont faussées par les plus néfastes des sentiments personnels. Or si les Nombres acquièrent les passions de l'homme c'est qu'entre les chiffres et ce dernier il y a consanguinité numérique.

MOI. — Comment un tel postulat serait-il admis par un esprit positif ?

SISYPHE. — De grands mathématiciens ne dédaignèrent pas de s'engager dans cette voie. Le plus proche d'entre eux, Hermite, qui fut professeur, à Polytechnique, d'Henri Poincaré et de Paul Painlevé, et qui jouit durant sa vie de l'estime du monde entier, admettait que les nombres vivaient d'une existence propre, en dehors de toute intervention de l'intelligence humaine et que celle-ci n'était admise que fugitivement, et de loin en loin, à se rendre compte des splendeurs de l'univers mathématique.

Il est juste de dire qu'Hermite était une manière de saint laïque, c'est-à-dire que sa vie pure et élevée le destinait à voir haut et loin.

Plus prosaïquement, je dirai que les mathématiques constituent un ensemble de spéculations et d'arrangements des nombres, ceux-ci étant des représentations de grandeurs ou de quantités.

C'est donc sur la science des nombres que fut basée la Création. Et l'on peut dire que les nombres sont des éléments de la Création, au même titre que les hommes, les astres, les animaux, les plantes, les minéraux et tout ce qui existe dans le monde.

Seulement le fait capital, et que nous avons tendance à perdre de vue, est *que les nombres existaient avant nous*.

Par conséquent, l'homme qui a cru les inventer n'a fait que les découvrir à nouveau.

MOI. — Le premier contact dut être drôle.

SISYPHE. — Imaginez un mammoth en présence d'un chronographe ou un singe devant un sextant. Tel fut à peu près l'esprit du premier sauvage en face de la première mathématique. Puis la fonction naquit de la nécessité et l'organisation de la fonction.

LES CALCULATEURS PRIMITIFS

Comment opéra le Calculateur primitif en sa primitive arithmétique ?

Il utilisa d'abord de petites baguettes qui firent office d'unités.

MOI. — Lors de leurs relations initiales avec les nègres de l'Afrique, les pionniers européens utilisaient, en effet, comme monnaie d'échange, de petites baguettes de cuivre qu'on appelait *mitakos*.

SISYPHE. — Les baguettes ancestrales furent, le plus souvent, en bois parce que l'homme ancien vivait ordinairement dans les contrées forestières. Grâce à elles, nos ancêtres parvinrent à résoudre les premiers problèmes nécessités par l'échange et par le troc.

Mais, tout comme nos contemporains, le sauvage est partisan de la loi du moindre effort. Le plus paresseux (ou le plus ingénieux) songea à s'affranchir du transport et de l'usage des baguettes. Dans ce but, il dessina des bâtonnets sur une pierre, au moyen d'un objet traçant. Ainsi notre aïeul *substituait-il l'image de la baguette à la baguette elle-même*. Ce sauvage fut le premier mathématicien parmi les hommes puisqu'il inventa le chiffre 1.

Pour faciliter les opérations, on prit coutume de dessiner

des traits parallèles *//////*. Mais quand l'importance des quantités s'accrut, on convint, pour plus de clarté, de relier les bâtonnets entre eux.



On obtint ainsi des groupes de bâtonnets et quelque savant d'alors s'avisa de représenter par des images spéciales — donc des chiffres — chacun des divers groupes.

Moi. — Il n'y a pas si longtemps qu'on utilisait le même système chez les marchands de charbon et de fourrage et sur la coche des boulangers.

SISYPHE. — Cela prouve la persistance de la tradition. Mais je ne veux pas suivre le perfectionnement de la numération à travers les âges. Disons seulement que celle-ci évolua d'une manière assez lente puisque nous retrouvons le principe du début dans ces assemblages évidents de bâtonnets que sont les chiffres romains. I, II, III offrent sans conteste l'image de bâtonnets primitifs.

Si le premier chiffre inventé fut I, le second sans doute fut V, qui correspondait à l'unité de groupe ; puis on trouva les neuf autres premiers chiffres jusqu'au jour où fut inventée la nouvelle unité représentée par deux V unis par le sommet ∇ , et correspondant au chiffre X.

INDIGENCE DES BATONNETS

Mais tous ces groupes de bâtonnets s'apparentent encore à la primitive et indigente arithmétique et c'est à peine si l'on peut distinguer des rudiments d'addition et de soustraction dans VI, IX, XXX.

Moi. — C'est pourtant là ce qui fut l'appareil mathématique de civilisations anciennes que nous considérons comme très évoluées. L'introduction des chiffres arabes en Europe n'eut lieu qu'au dixième siècle après Jésus-Christ.

SISYPHE. — Vous pouvez tenir que toute la mathématique des Hébreux, des Grecs et des Romains s'est satis-

faite de lettres - chiffres. Si nous revenons aux chiffres romains, nous constatons donc que ces chiffres sont les images évocatrices de groupes de bâtonnets en nombre déterminé. Avec ces images, on peut résoudre tous les problèmes que sont capables de résoudre les bâtonnets, c'est-à-dire ceux qui sont relatifs aux droites, aux surfaces (carrés, rectangles, polygones réguliers), ainsi qu'aux volumes à arêtes rectilignes. *Mais avec ces images il est impossible de faire mieux qu'avec les bâtonnets eux-mêmes* et, par conséquent, de résoudre les problèmes relatifs au cercle, à la sphère, *parce que la réalisation de la circonférence parfaite et de la sphère est interdite aux bâtonnets.*

Moi. — Pourtant, en déplaçant circulairement le rayon par un bout ?

SISYPHE. — N'allez pas plus loin ! Car vous venez de toucher du doigt une des hérésies des mathématiques humaines. Nous la réfuterons au chapitre de la circonférence. Mais terminons-en d'abord avec les nombres en général.

Ceux que nous fournissent les chiffres arabes ont des possibilités immenses et nul ne sait absolument rien de leur origine qui plonge dans le passé le plus mystérieux. Toutes les fois qu'un système humain se perd dans la nuit des origines on peut tenir pour certain qu'il provient d'une Intelligence Supérieure. Nous ne reconnaissons pas toujours sa provenance comme telle et nous sommes enclins à railler ce que nous ne pouvons comprendre ; mais le propre de la science véritable est de se déniaiser tous les jours.

LES NOMBRES SONT INDEPENDANTS DES HOMMES

Tels quels, les nombres que nous utilisons aujourd'hui sont des éléments de la Création au même titre que les hommes et qui vivaient d'une vie indépendante avant que l'homme n'apparût. C'est pourquoi l'homme n'a pas à inventer, avec son cerveau, des théories sur les nombres. S'il veut connaître les relations des nombres entre eux, leur réaction vis-à-vis de l'univers et des êtres de sa propre espèce, c'est à ces nombres eux-mêmes que l'homme doit s'adresser.

Au lieu de manier les nombres à notre fantaisie et de les asservir à des conventions arbitraires, nous avons le devoir de les questionner.

Pour moi, j'interroge les nombres humblement et j'enregistre les réponses qu'ils me donnent. Ainsi, de leur propre gré, comme des auxiliaires merveilleux et non comme des esclaves, les nombres me fournissent un monde d'enseignements.

TROISIEME ENTRETEN

UN ET UN NE FONT PAS DEUX

Dieu a fait les nombres entiers ; tout le reste est l'œuvre de l'homme.
(KRONECKER).

SISYPHE. — On nous enseigne que l'arithmétique est la science des nombres et que le nombre est le rapport entre une grandeur quelconque et une autre prise pour unité.

Si l'arithmétique est la science des nombres et si les nombres sont des rapports, je conclus que, d'après l'enseignement officiel, l'arithmétique est la science des rapports, ce qui est une plaisanterie, car l'arithmétique humaine paraît s'appliquer à étudier surtout les propriétés des grandeurs.

Ce raisonnement paraît d'abord spécieux, mais on en verra toute la portée par la suite.

Puisque nous venons de parler de l'unité, signalons que les théoriciens tiennent celle-ci pour une grandeur arbitraire, qu'il suffit de prendre de même nature que l'objet à mesurer.

Moi. — Les théoriciens ont peut-être raison.

SISYPHE. — N'allons pas si vite. Cela dépend du voyage mathématique que l'on désire effectuer. Si vous entendez seulement permettre au fils du droguiste de tenir la comptabilité paternelle, votre enseignement est parfait. Mais si vous prétendez fournir à un cerveau mieux doué l'instrument qui lui servira à pénétrer la signification du monde qui l'environne, votre enseignement est de maigre valeur.

LA LIGNE DROITE EST UNE HERESIE DANS L'UNIVERS COURBE

Notre unité principale est l'unité de longueur ; plus exactement l'homme a choisi comme unité principale une longueur *rectiligne* alors que tout est *courbe* dans l'univers habité par lui.

Vous pouvez regarder autour de vous, je vous défie de rencontrer une seule ligne rigoureusement droite tracée par la Nature.

Moi. — Pourtant le niveau de l'eau dormante, le fût élançé d'un pin...

SISYPHE. — ...ne sont que des trompe-l'œil. La rectitude du fil à plomb est une création, d'ailleurs théorique, de l'homme. Tout ce qu'il a engendré au moyen d'une droite ou de combinaisons rectilignes est faux, précaire, superficiel. La longue suite des découvertes humaines est basée sur l'emploi de la circonférence et de la courbe. Imaginez ce que serait le progrès industriel moderne sans la roue et sans l'hélice ; il n'y aurait ni voiture, ni chemins de fer, ni moteurs, ni engrenages, ni cinémas, ni avions, etc.

Moi. — Il resterait le traîneau...

SISYPHE. — Et encore ! Car la ligne d'attaque des patins doit être courbe. Notre regard visuel lui-même, dirigé vers une étoile, ne constitue pas une ligne droite absolue, de l'aveu des physiciens.

En fait, l'Univers a été construit suivant une mathématique déterminée. Cette mathématique étant d'ordre supérieur, tout arbitraire en doit être rigoureusement banni. Nous n'avons donc pas le droit d'utiliser un autre système que celui qui avait été employé. Nous devons, par suite, adopter la même unité principale.

Moi. — Il eût fallu la connaître.

SISYPHE. — Des hommes l'ont certainement connue. Puis ils l'ont oubliée, ou égarée, ou déformée, ou mal comprise et, leur orgueil aidant, ils ont continué leur marche dans le mauvais chemin.

Moi. — Où la retrouver aujourd'hui ?

SISYPHE. — Tel est l'objet de nos recherches. Encore un peu de patience et nous en serons moins loin.

Cette unité primordiale devait être définie objectivement et indiquée par un vecteur déterminé en position, en grandeur, en direction, en signe.

Agissant ainsi, nos mathématiciens auraient supprimé très vraisemblablement certaines oppositions qui existent actuellement entre la géométrie analytique et l'algèbre.

Déjà ces simples critiques liminaires laissent entrevoir que notre système mathématique est peut-être, dans son genre, une belle chose, mais qui a fort peu de chances de s'identifier avec celui du Créateur.

L'ERREUR DES NUMERATIONS

Mais parlons de la numération, base des mathématiques humaines.

Celle-ci se divise en numération parlée et numération écrite. Examinons la première tout d'abord.

Au temps où nous usions nos premières culottes sur les bancs scolaires, nous annonçons, au commandement du maître, et en comptant sur nos doigts : *Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et un font dix (sic)*.

Ainsi se trouvait créée une nouvelle unité que nous nommons : *la dizaine*.

J'étais, à ce moment, trop petit pour me demander si la nature m'avait octroyé dix doigts pour me servir de boulier ou si c'est parce que la nature m'avait pourvu de dix doigts qu'on avait fabriqué la dizaine.

Et je regrette bien de ne pas savoir où est l'instituteur de ce temps-là pour réformer sa numération vicieuse et dire logiquement : « *Premier, deuxième, troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième et un cela fait dixième* ».

Car une confusion extrêmement grave s'est introduite, dès le début, entre nombres *cardinaux* et nombres *ordiniaux*. Nous aurons l'occasion d'y revenir, mais soulignons tout de suite l'inanité de la terminaison scolaire : « *Et un dix* ». Pourquoi ? Et un ? Tout le monde, absolument, l'ignore. Et il n'y a là que la réminiscence d'un passé très lointain où l'on connaissait la numération idéale et où l'on savait précisément pour quel motif on ajoutait la dernière unité.

MOI. — Il y a, ce me semble, une théorie des bases qui, généralisant nos principes, permet d'employer, par exemple, les bases 9 et 8 :

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et un 10, en base 9 ;
1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et un 10, en base 8.

SISYPHE. — Fort bien. Mais en base 1, que diriez-vous alors ? Zéro et un cela fait 10 ou bien $1 = 10$? Pour que la méthode fût exacte, il eût fallu dire : Et un cela fait dix (dixièmes). Ainsi les dix doigts des mains auraient formé une unité subdivisée en :

1 ^r	2 ^e	3 ^e	4 ^e	5 ^e	6 ^e	7 ^e	8 ^e	9 ^e	10	
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	et —
10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10

ce qui est le seul mode logique et combien différent de celui qui nous a été enseigné.

Au tour de la numération écrite maintenant !

LA DIZAINE, NOMBRE-A-DEUX-TETES

Notre écriture numérique comprend les neuf premiers caractères 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. La dernière des unités est représentée par la première suivie d'un zéro. Or, ainsi fabriquée artificiellement, votre dizaine me laisse perplexe... Elle comporte, en effet, dix unités dont neuf sont représentées par un seul chiffre et une par deux chiffres. Dans une création parfaite, il ne peut exister qu'un signe ou un nom pour une chose et qu'une chose pour un signe ou pour un nom. Dès maintenant nous sommes en garde et nous redoutons l'existence d'un piège, comme il y en a un certain nombre dans les mathématiques de l'humanité.

En fait, 10 est une unité nouvelle. Pourquoi ne pas l'avoir représentée graphiquement par un signe spécial ?

Voici la réponse et l'explication. Jadis, au temps, par exemple, où fut conçue (je ne dis pas construite) la Grande Pyramide, l'homme s'est trouvé en possession des formules de la mathématique divine et les utilisa empiriquement. Il en ignorait les principes véritables et ne souffrait pas de son ignorance. Mais à mesure que l'intelligence lui vint, il éprouva le besoin d'asseoir sur une base ses calculs. C'est alors qu'il tenta de formuler les principes de ses

mathématiques et c'est à partir de là qu'il se fourvoya complètement.

Le point de départ de sa numération était faux puisque, comme je l'ai dit, dans un univers peuplé d'astres sphériques, l'homme adoptait la droite comme unité de longueur.

Vouloir mesurer un monde courbe réel avec une droite imaginaire constituait, ainsi que nous le verrons à propos de la circonférence, la première et capitale erreur.

ZERO, FILS DE PERE ET MERE INCONNUS

Mais reprenons notre zéro, dixième introduit et qui, de l'aveu même des mathématiciens, n'a pas le droit d'être un chiffre comme les neuf autres signes qui le précèdent. Destiné à marquer l'absence de chiffres, un point eût suffi à le remplacer. Cependant, il a un graphisme spécial et même une forme circulaire. Ce n'est donc pas sans raison qu'il a été inventé. Mais fut-il créé pour tenir l'emploi de bouche-trou que lui assignent les théories humaines ? Ou reçut-il une mission que la méconnaissance des hommes l'empêche de remplir ?

Ce qui est certain, c'est que nul sauvage ne réalisa, à l'origine, une collection de zéro bâtonnet. En conséquence, et humainement, le zéro n'est pas un chiffre à l'égal des autres chiffres. Pourtant les hommes en ont fait, en l'associant au premier des chiffres arabes, une véritable unité nouvelle, exactement de même importance que les précédentes, en instituant le nombre 10.

Que, dans la numération parlée, nous disions : Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, cela est en soi logique puisque, phonétiquement, le mot dix ne se différencie pas d'un autre mot-chiffre, de un à neuf. Mais que, dans la numération écrite, nous admettions que dix (composé bâtard d'un 1 et d'un 0) soit une unité simple comme les chiffres qui le précèdent, voilà une prétention inadmissible pour l'œil et pour la raison.

Du moment que, pour être écrit, 10 exige une réunion de deux signes, 10 doit représenter quelque chose de particulier que nous ignorons.

Vous avez vu avec moi que le zéro n'a jamais été utilisé par l'homme primitif. C'est qu'en effet le zéro relève d'une

conception géniale et représente l'acquis d'une intelligence supérieure qu'un homme, non initié, a ravi pour en faire une fausse interprétation.

MOI. — Et vous seriez capable de rétablir cette interprétation ?

SISYPHE. — Je m'y efforcerai de mon mieux en parlant de la circonférence. Pour l'instant, je constate qu'il y a là anguille sous roche une fois de plus.

Sans nul doute, nous nous trouvons en présence d'une nouvelle erreur. La dépister est chose malaisée. Mais si je n'y parviens pas moi-même, du moins les chercheurs seront alertés.

LE ZERO, SIGNE-PROTEE

Nous avons donc enregistré l'assurance initiale des arithméticiens qui assignent au zéro la valeur d'un simple *signe*, destiné à marquer l'absence d'unités d'un ordre donné ; car la numération écrite se base sur une convention arbitraire d'après laquelle tout chiffre placé à la gauche d'un autre représente des unités dix fois plus grandes que celles de son voisin du côté droit.

MOI. — Très bien. Zéro est un signe et n'est pas un chiffre.

SISYPHE. — Seulement, plusieurs années après cette déclaration, nos professeurs (dans la théorie des progressions et logarithmes), assignèrent, sans rien dire, à ce zéro qu'on nous avait certifié être un signe et non un chiffre, le rôle d'un chiffre presque identiquement semblable à un autre. Le zéro-signe s'était donc subrepticement et spontanément mué en zéro-chiffre, et ce, sans explication.

MOI. — En pareille matière, excusez-moi, je suis obligé de vous croire sur parole.

SISYPHE. — Bon ! Reprenons contact avec le plancher mathématicien.

Zéro est si bien un nombre pareil aux autres nombres ses frères qu'il a été impossible d'assigner un point de départ exact à l'ère chrétienne, précisément à cause de lui, zéro. Contrairement à la théorie, on tient si bien le zéro pour un nombre qu'on a poussé l'aberration jusqu'à admettre l'existence d'une année 0. Or, donner à une année astronomique d'une durée de 365 jours la caractéristique zéro, c'est là, arithmétiquement, un tour de force.

BATAILLE AUTOUR DE LA NAISSANCE D'HORACE

Un fait récent le démontre, et cet exemple est piquant.

Certaines nations décidèrent, il y a un peu plus d'un lustre, de célébrer la naissance du poète latin Horace, qui ouvrit les yeux à la lumière en l'an 65 avant Jésus-Christ. Trois nations participèrent à cette commémoration sans pouvoir s'entendre sur la date, la Belgique et l'Italie estimant que le 2.000^e anniversaire tombait en 1935 et la France prétendant que ce dernier ne venait à échéance qu'en 1936. Chacun de ces trois pays compte d'illustres mathématiciens, ce qui n'empêche qu'on ne parvint pas à être d'accord pour compter deux mille ans de notre terre. Là encore, les théoriciens de l'arithmétique furent vaincus par l'expression qu'ils avaient eux-mêmes forgée, par le néant, par l'inconsistant, par le zéro.

MOI. — Tout ceci est très ingénieux. Mais je crains que les mathématiciens, même avec un zéro volé, n'abdiquent rien de leur foi.

SISYPHE. — Aussi je tiens en réserve un argument par quoi les algébristes ne manqueraient pas d'être touchés.

MOI. — Je ne doute pas de sa valeur. Mais je préférerais une autre gymnastique cérébrale. Fournissez-moi des exemples simples ou de simples raisonnements.

NOMBRES MALES ET NOMBRES FEMELLES

SISYPHE. — Entamons donc le chapitre de la nature des nombres, plus précisément de leurs sexes.

MOI. — Eh quoi ! la ressemblance des nombres avec les hommes serait aussi animale !

SISYPHE. — Jugez-en. Nos mathématiques divisent les nombres en pairs et impairs. Les nombres pairs, enseignant-on, sont ceux qui sont divisibles par deux. Exemple : 4, 6, 8. Les nombres impairs sont ceux dont la division par 2 laisse un reste. Exemple : 3, 5, 7.

Mais, en fait, il suffit de diviser suffisamment de fois un nombre pair par 2 pour trouver inéluctablement un nombre impair. D'où la conclusion première que les nombres impairs sont à l'origine de tous les nombres.

Les nombres impairs sont donc les plus importants.

Mieux : les seuls qui cadrent exactement avec la mathématique divine. Les nombres pairs sont une création abusive de l'homme, qui les a introduits par erreur dans la société des nombres primitifs.

Moi. — Je suis curieux de savoir ce qui vous a mis sur la voie d'une découverte aussi singulière.

LE NOMBRE IMPAIR PLAÎT AUX DIEUX

SISYPHE. — Je fus d'abord frappé par le vers des *Eglogues* de Virgile : *Numero deus impare gaudet (Le dieu se réjouit du nombre impair)*. Déjà l'antiquité grecque croyait au pouvoir mystique de cette sorte de nombres.

Une observation analogue se dégagait de la Mythologie. En effet, on sacrifiait à Pluton des laureaux noirs, et toujours par couples, car le nombre pair, considéré comme funeste, était agréable au dieu des Enfers, tandis que le nombre impair plaisait aux divinités du Ciel.

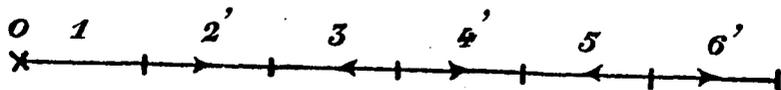
Moi. — Par conséquent le nombre pair existait déjà ?

SISYPHE. — Oui, et déjà sa présence était néfaste. En réalité, un abîme sépare les nombres pairs des nombres impairs. L'étude suivie des textes sacrés est d'ailleurs concluante à cet égard. Sachez que les nombres impairs représentent des hommes et les nombres pairs représentent des femmes. Une théorie personnelle m'a permis d'établir que, dans une mathématique rationnelle, les nombres pairs se groupent d'un côté d'un point initial 0, alors que les nombres impairs se groupent du côté opposé.

Et cela évoque la coutume ancestrale observée dans certaines églises de village où les femmes sont groupées à droite et les hommes assemblés à gauche de la nef.

Personne ne s'est jamais douté que cet ordre de fidèles constituait la réminiscence d'une théorie mathématique remontant aux âges les plus reculés.

Tout le monde croit que les nombres pairs et les nombres impairs sont orientés dans le même sens. En réalité, il y a alternance des uns et des autres, les premiers étant dirigés dans un sens et les seconds dans le sens opposé.



Moi. — N'y a-t-il pas contradiction entre vos déclarations successives ? Tantôt vous dites que les nombres impairs sont les seuls qui ont le droit de figurer dans la numération écrite, et tantôt vous admettez leur coexistence, en ordres alternés et opposés.

CROISER LES MAINS POUR PRIER C'EST FAIRE DE LA MATHÉMATIQUE DIVINE

SISYPHE. — La contradiction n'est que dans notre système arithmétique. Les nombres pairs 2, 4, 6, appartiennent à une numération absolument différente de celle des nombres impairs 1, 3, 5, avec lesquels ils sont mélangés. Il y a, en fait, dans notre numération hermaphrodite, deux numérations opposées dont les éléments (impairs pour la première et pairs pour la seconde) s'emboîtent les uns dans les autres, exactement comme dans le geste rituel de la prière (qui est une figure mathématique très ancienne), où les doigts d'une main (première numération) viennent s'encaster entre les doigts de l'autre main (deuxième numération).

PARALLELISME DE LA MARCHÉ HUMAINE ET DES NUMÉRATIONS PAIRE ET IMPAIRE

Moi. — Pour que cela eût une valeur certaine de démonstration, il faudrait que ces assertions fussent doublées de théories mathématiques.

SISYPHE. — Certaines de ces théories sont prêtes, mais l'heure n'est pas venue de les divulguer. A la fin de nos entretiens, vous saurez que nous évoluons dans un terrain semé de pièges et d'embûches, et que les hommes ne sont pas encore préparés à goûter le fruit de l'Arbre du Bien et du Mal.

Moi. — Les rationalistes ne manqueront pas de souligner votre abstention.

ABSURDITÉS DU SYSTÈME ACTUEL

SISYPHE. — Aussi bien n'ai-je point pour but d'ouvrir les yeux d'aveugles volontaires, mais seulement d'aider ceux qui lèvent honnêtement leurs paupières à regarder et à voir.

Ce que j'ai dit suffira à vous prouver combien notre médiocre système mathématique humain (pratiquement inadaptable à l'Univers courbe à cause de ses grandeurs ajoutées sur un axe rectiligne unique) semble différer du système divin, qui a prévu le retour au point de départ.

MOI. — Que nous le voulions ou non, notre système actuel nous lie.

SISYPHE. — J'en conviens. C'est pourquoi nous devons le prendre tel qu'il est et nous appliquer à l'expurger, peu à peu, de ses absurdités. Puisque nous avons commis la faute d'employer une numération mixte, subissons les conséquences de cette faute et utilisons-la s'il se peut.

Pour en revenir à la dizaine, constatons que celle-ci ne comporte pas nécessairement dix unités. Elle peut comporter *n'importe quel nombre d'unités* : dix mille, dix millions... Et les répercussions d'une telle généralisation sont incalculables.

MOI. — Puisque les nombres ne possèdent pas tous les mêmes propriétés, il doit en exister qui sont plus qualifiés que d'autres pour servir de base au système.

SISYPHE. — D'accord. Mais l'humanité fut-elle bien inspirée en choisissant pour ce rôle 10 ou deux fois 5 ? Puisqu'on voulait une base nouvelle à tout prix, il eût été plus habile de choisir comme base le nombre 12 (1), par exemple, qui possède les diviseurs 1, 2, 3, 4, 6, alors que 10 n'est divisible que par 1, 2, 5.

Ce nombre avait déjà un passé éloquent, car l'histoire comme la nature sont pleines de lui, de ses multiples et de ses sous-multiples.

L'ancien calendrier chinois divisait le temps en ère de

$$60 \text{ ans} = 12 \times \frac{10}{2} \text{ (période dinaire, période duodinaire).}$$

Et je ne vous apprends rien en vous disant que la numération arabe vient probablement de l'Inde, qui l'avait importée vraisemblablement de la Chine, qui la tenait d'on ne sait où.

(1) Il s'en fallut de peu que la Révolution française n'adoptât la base 12, tellement ses avantages sont évidents. On n'y substitua la base 10 que sur les objurgations et les railleries de Lagrange.

QUATRIÈME ENTRETIEU

LE MARIAGE CONTRE NATURE DU MULTIPLICANDE ET DU MULTIPLICATEUR

Les mathématiques doivent à leur tour être examinées au microscope qui révélera les faiblesses qui peuvent être dans leurs fondations.

(WESTAWAY).

SISYPHE. — Avant de poursuivre cet entretien, je veux faire acte d'impartialité et de justice. Sans doute la numération humaine était imparfaite. Mais telle quelle, avec ses erreurs et ses lacunes, elle nous avait permis de nous faire une idée des grandeurs. Nous connaissions le nom et la localisation de celles-ci. Nous avons la notion des nombres ordinaux et cardinaux. Bref, pour incomplet qu'il fût, le système n'était pas sans mérite. Pourquoi faut-il que les quatre opérations fondamentales de l'arithmétique soient venues tout bouleverser ?

MOI. — Eh quoi ! vous mettriez en doute la valeur de l'addition, de la soustraction, de la multiplication et de la division, piliers de l'arithmétique !

SISYPHE. — Il y a longtemps, en effet, que ces forteresses conformistes ne m'inspirent plus de respect.

Quand je considère un nombre, 16 par exemple, je me demande d'où cette grandeur hybride est sortie. Est-elle née d'une addition, d'une soustraction ou d'une division ?

MOI. — Le principe est conventionnel.

SISYPHE. — C'est précisément ce que je voulais vous entendre dire. Eh bien ! vous allez voir ce qui peut sortir d'une telle convention. Cela vous heurtera au premier

abord, parce que vous êtes habitué à votre manière de calculer traditionnelle, qui présuppose la foi absolue dans le système et un manque d'esprit logicien. Mais essayez de vous dégager de vos habitudes et de considérer les quatre règles, non plus comme un temple dans lequel vous êtes, mais comme un édifice inconnu que vous examinerez de l'extérieur.

Moi. — Tentons impartialement cet examen.

SISYPHE. — Cela vous mènera à d'intéressantes découvertes.

ILLOGISME DE L'ADDITION

Je vous ai révélé que, dans la mathématique divine, les nombres impairs et les nombres pairs ne sont pas des quantités de même sens ni de même espèce. Puisqu'ils ne sont pas de même espèce nous ne pouvons pas plus les additionner ou les soustraire que nous ne pouvons soustraire ou additionner 3 hommes et 4 femmes. Et pourtant, c'est ce que nous faisons tous les jours dans nos mathématiques humaines où les nombres sont de simples rapports.

Réfléchissez. Un homme ou une femme constituent des êtres. En tant qu'*êtres*, les hommes et les femmes peuvent s'additionner, car ils sont réduits, de la sorte, à un même dénominateur commun. Mais en agissant ainsi, vous avez modifié l'unité. Les hommes devaient se compter par unités-hommes et les femmes par unités-femmes. Or comme tels, ils représentent des unités différentes et qu'on ne doit pas additionner.

L'addition des nombres pairs avec les nombres impairs a introduit une modification dans le système primitif d'unités de la Création. Notre unité a cessé de s'identifier avec l'unité divine. Et ce changement s'est fait à notre insu. Premier point.

Mais quelle est donc la valeur de nos additions et soustractions si, par surcroît, les nombres pairs et impairs ont des directions opposées et s'ils font partie de deux numérations distinctes dont l'existence n'est même pas soupçonnée par les mathématiciens ?

L'écolier primaire s'imagine connaître clairement la distinction qui existerait entre l'addition et la soustraction.

Cependant, s'il poursuit le cours de ses études et entre dans le secondaire, l'algèbre lui révélera qu'addition et soustraction semblent se confondre l'une dans l'autre, sans qu'il en tire d'ailleurs la moindre conclusion.

LE TOUR DE PASSE-PASSE DE LA MULTIPLICATION

Moi. — Bon. Et la multiplication ?

SISYPHE. — Ici, nous atteignons au cœur de l'imposture. Relisez la définition classique. C'est une merveille d'astuce et de duplicité.

La multiplication, a-t-on dit souvent, est une addition abrégée. Cela est faux. Car l'addition exige que les quantités intervenant dans le total soient de même espèce. Mais, du moins, la multiplication se conforme-t-elle à la règle que l'addition humaine a forgée ? Nullement, puisqu'elle combine des quantités *d'une espèce*, exprimées par le multiplicande, avec des quantités *d'une autre espèce* exprimées par le multiplicateur.

Relisons ensemble la définition des professeurs :

« La multiplication est une opération par laquelle, étant donné deux nombres, l'un appelé multiplicande, l'autre appelé multiplicateur, on en forme un troisième appelé produit, en opérant sur le multiplicande comme on a opéré sur l'unité pour trouver le multiplicateur ».

Or, je vous demande de bien noter ceci : *Jamais le produit de la multiplication n'est de même nature que le multiplicande et le multiplicateur.*

Moi. — Pourtant, il y a des exceptions... Si pour obtenir une surface, je multiplie des mètres par des mètres, c'est encore des mètres que j'obtiens.

SISYPHE. — Pure illusion de votre part. En multipliant des mètres linéaires par des mètres linéaires, vous obtenez des mètres carrés, c'est-à-dire une unité absolument dissemblable. De même si vous multipliez des mètres carrés par des mètres linéaires, vous obtenez des mètres cubes et, là encore, il y a changement radical d'espèce et, ce qui est plus fort, de dimension.

Moi. — Vous avez absolument raison. Et j'ai été induit en erreur par une simple analogie verbale. Mais poursuivez votre démonstration.

COMMENT ON OBTIENT LE FRANC-CHEVAL

SISYPHE. — C'est facile. Voici un exemple :

Combien faut-il déboursier d'argent pour acquérir 5 chevaux à 50.000 fr. l'un ? Opération : $5 \times 50.000 = 250.000$ fr.

On nous donne 3 nombres : a) le multiplicande ; b) le multiplicateur ; c) le produit.

Si le multiplicande représente des chevaux, l'unité 1 à laquelle il se rapporte est donc $1 =$ cheval.

Si le multiplicateur représente des francs, l'unité 1 à laquelle il se rapporte est donc $1 =$ franc.

Quant au profit, bien malin sera celui qui pourra dire exactement ce qu'il représente et les théoriciens ont évité de le définir.

Pour nous, qui n'avons pas les mêmes raisons qu'eux de jeter un voile sur les choses suspectes, nous dirons que l'unité à laquelle se rapporte le produit est $1'' =$ mettons franc-cheval.

Voici donc en jeu trois unités distinctes et non pas une. La multiplication, dès lors, se présente comme suit :

$$\frac{a}{1} \times \frac{b}{1'} = \frac{ab}{1''} = \frac{ab}{1 \times 1'}$$

Moi. — Il y a là évidemment quelque chose d'anormal et, comment dirai-je, d'un peu « tiré par la queue ».

SISYPHE. — Et remarquez que, pour le moment, je ne discute pas l'exactitude de l'opération.

LA MULTIPLICATION EST LIÉE A LA SURFACE

Je déclare simplement que la théorie de la multiplication ne sera jamais établie logiquement et judicieusement sans qu'on ait recours à la notion de surface, la nature unitaire étant 1×1 .

Voilà ce qu'il en coûte de faire humainement des mathématiques subjectives, au lieu de faire des mathématiques objectives, comme le Divin.

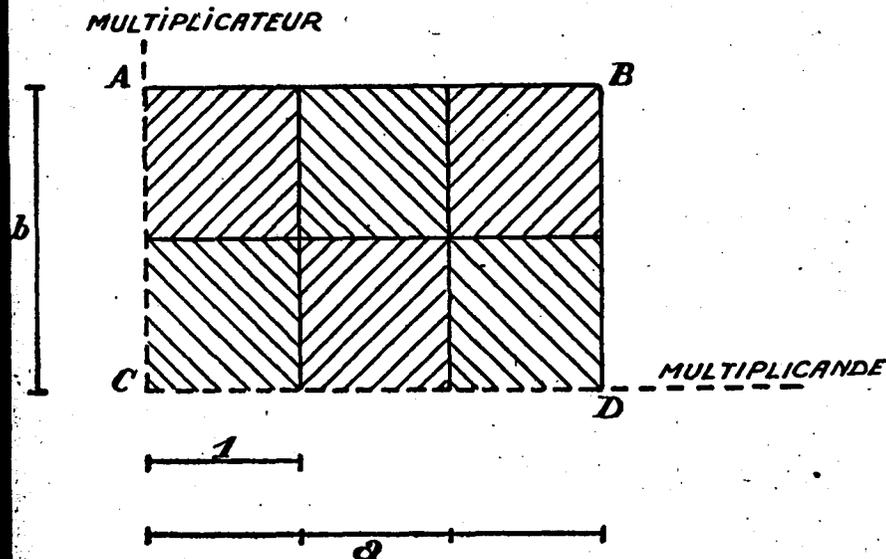
D'aussi flagrantes erreurs ne se seraient pas révélées si on avait utilisé des graphiques. Ces erreurs sont-elles susceptibles d'affecter les résultats ? Je ne veux pas le savoir. Je constate, pour le moment, qu'à ce stade de la multipli-

cation, l'arithméticien ne sait plus du tout avec quelle unité il opère.

Moi. — Et comment, d'après vous, faudrait-il exposer le mécanisme de la multiplication ?

SISYPHE. — N'étant pas arithméticien, je suis peu propre à échafauder cette théorie. Vous vous doutez cependant que j'en ai ébauché une au moins. Le temps me manque pour vous l'exposer, mais sachez seulement qu'elle repose sur trois éventualités distinctes : a) le multiplicande et le multiplicateur sont de même espèce ; b) le multiplicande et le multiplicateur ne sont pas de même espèce mais ont une commune mesure ; c) il n'y a aucune mesure entre les espèces du multiplicande et du multiplicateur.

En ce qui concerne le premier cas, le plus simple, le graphisme que voici me dispensera de longs commentaires :



Multiplicande $a = 3$ et multiplicateur $b = 2$. L'unité étant $\left| \frac{1}{1} \right|$, nous utiliserons deux axes, l'horizontal pour le multiplicande, le vertical pour le multiplicateur.

Le produit égale rectangle ABCD, qui renferme $3 \times 2 = 6$ unités de surface, l'unité superficielle étant celle d'un des petits carrés.

LES SINGES DANS UN MAGASIN D'ÉPICERIE

Moi. — Vous en revenez ainsi à la notion de surface.

SISYPHE. — Oui, car sans nul doute c'est pour s'être trompé de mesure que l'homme a chu dans l'erreur.

Imaginez une factorerie qui a tous les instruments de mesure dans sa boutique océanienne. Des singes mettent en fuite le gérant puis entreprennent de vendre les marchandises comme lui. Ils auneront les étoffes avec le litre et pèseront les denrées avec le mètre.

Ainsi, les hommes ayant pénétré par effraction dans la boutique divine, se sont approprié certaines mesures mais n'ont pu correctement les utiliser.

Moi. — Avouez qu'il y a là quelque chose d'ahurissant.

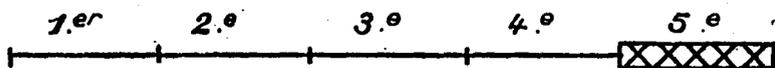
SISYPHE. — Sans doute la lumière de ma lampe est crue. Cependant le plus effarant n'est pas mon hypothèse, mais l'aveuglement humain.

CONFUSION DES NOMBRES ORDINAUX
ET CARDINAUX

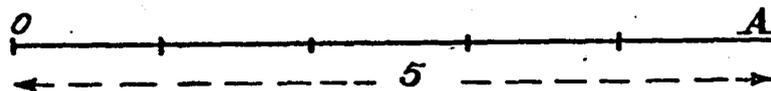
Pour vous faire toucher du doigt l'imprécision, revenons aux nombres ordinaux et cardinaux dont je vous ai précédemment entretenu et vous verrez que, sur des plans divers, la faute est toujours la même.

Les mathématiques humaines ont, sans interruption, confondu nombre ordinal avec nombre cardinal, puis nombre cardinal avec ordinal, puis enfin ont mêlé les deux au point de ne plus pouvoir s'y reconnaître.

Voici la différence : le premier nombre ordinal venu, 5 par exemple, *mis pour et à la place de* 5°, est la cinquième unité comme vous le voyez ici :



Tandis que 5, nombre cardinal, est la grandeur OA ci-dessous :



En fait, ces méprises viennent de sous-entendus. On a écrit 5, sous-entendant 5° ; on a écrit 5, sous-entendant $5 \times 1 = 5$; et ensuite on a tout oublié.

La confusion entre 5 et 5×1 a eu des conséquences incalculables, puisqu'on a confondu de la sorte la 5° unité, qui est une unité de grandeur semblable aux autres, avec le produit de 5×1 , soit cinq unités :



Moi. — Vous ne parlez pas de la division.

SISYPHE. — Parce que c'est une multiplication retournée où le dividende joue le rôle de produit.

Mais il y a plus grave, c'est qu'on a constamment confondu droite avec courbe et longueur avec surface. Vous avez pu voir que mon ébauche de théorie de la multiplication recourt à l'emploi de surfaces. Or l'algèbre ignore presque toutes les surfaces. A plus forte raison méconnaît-elle la circonférence et, encore mieux : la sphère. Comment ne pas être frappé d'une telle indigence dans les instruments mathématiques les plus récents !

Moi. — Votre assurance sème en moi le désarroi et le doute. Vous êtes un effrayant démolisseur.

CE N'EST PAS TOUT DE TAILLER, IL FAUT COUDRE

SISYPHE. — Ne vous méprenez pas sur mon intention. Sans doute, tant d'inquiétantes précisions sont de nature à ébranler la « foi du charbonnier » que les esprits les plus indépendants ont dans nos sciences mathématiques. Et il est certain que tout ce que vous allez entendre n'a pour but que d'inciter les meilleurs des hommes à se méfier et à réfléchir. Mais il me serait désagréable qu'on supposât mon entreprise uniquement dictée par un souci de destruction, alors que je n'ai en vue que la reconstruction des

mathématiques humaines, de manière à les faire cadrer, dans la mesure du possible, avec les mathématiques du Divin.

MOI. — Pourtant, vous sapez directement les fondements. Etes-vous bien sûr que cela n'entraînera pas la chute complète de l'édifice ?

SISYPHE. — Non. Car de deux choses l'une : ou les hommes, à cause de leur orgueil ou de leur cécité conformiste, persisteront à ne rien voir ni comprendre et les mathématiques resteront dans le même état d'erreur ; ou bien mes appels d'alarme ébranleront la conscience et la raison de quelques-uns, et les pionniers des sciences précises chercheront à leur tour dans la voie où je suis présentement engagé. Que dix hommes audacieux se mettent à chercher résolument la sortie vers l'Intelligence et le monde scientifique peut être transformé.

MOI. — Supposons résolue cette adhésion à votre néomathématique. Quelle méthode emploiera l'équipe des chercheurs indépendants ?

L'INTERVIEW DES NOMBRES

SISYPHE. — Je ne sais. Tout dépend des hommes. Peut-être tout bonnement la mienne... Je vous ai dit, au début, que j'interviewais les nombres directement. En pareil cas, tous les procédés sont rémunérateurs. J'ai utilisé, pour scruter les textes sacrés, certaines clés numériques. En matière de nombres, cela était indiqué. Mais il appartient à chacun de forger son instrument, de manière à obtenir des conclusions *personnelles*. C'est du recoupement des idées diverses que la vérité naîtra.

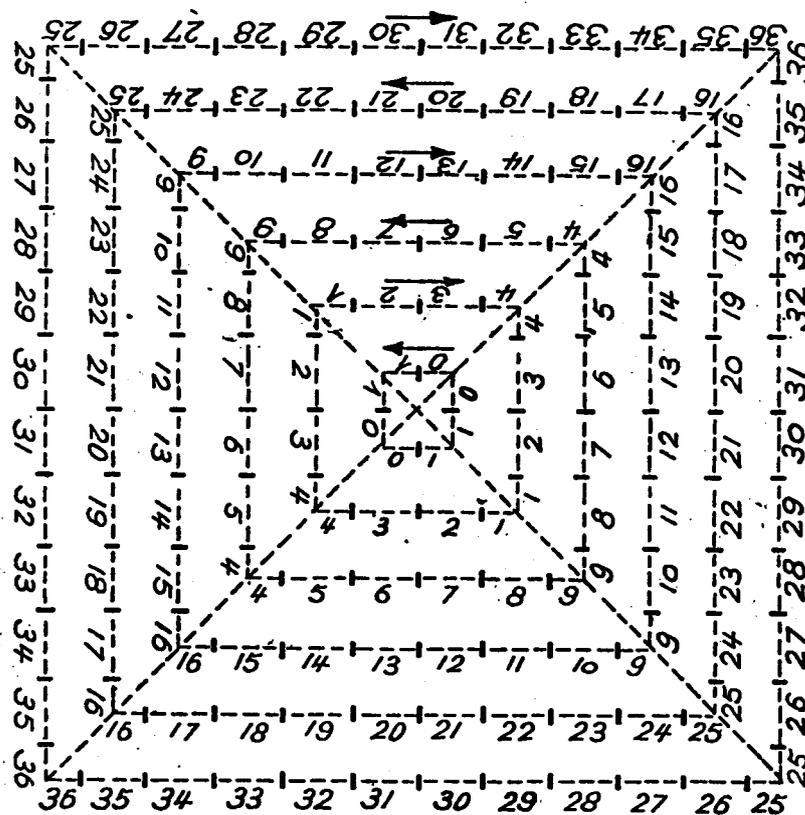
MOI. — J'aimerais avoir une idée de vos interviews. Comment réagissent les nombres ?

SISYPHE. — Ouvrons une parenthèse : un jour, une réflexion mythologique me frappa. L'auteur, un occidental contemporain, écrivait : « Au pied du mont Parnasse... et dans la ville de Delphes, que les Grecs croyaient située au point central de la surface de la terre, s'élevait un temple fameux consacré à Apollon... »

Lequel de nous, en lisant ce texte, n'a souri de pitié devant l'ignorance de ces pauvres Grecs, comparée à notre connaissance brillante ?

Pourtant, en l'espèce, c'est nous qui sommes atteints de myopie et les Grecs qui voyaient plus loin que le bout de leur nez.

Qu'entendaient les anciens Hellènes par la phrase ci-dessus ? Rien de moins peut-être que la signification du dessin ci-après où, pour l'interrogatoire des nombres, je me suis borné à reproduire quatre numérations autour d'un même point central.



On constatera que chaque carré, 1, 4, 9, 16, 25, etc., épouse deux directions et que, dans chacune de ces directions, il n'occupe que l'espace d'une demi-unité. De plus, ces carrés ont la forme de « cornières » alors que les autres nombres ont la forme de « plats ». On voit ainsi qu'une numération occupe un quart de l'espace et le croquis permet de voir comment on peut tourner autour du point central. En fait, il y a quatre numérations opposées et construites selon deux axes \perp . Seulement ces numérations s'étendent de carré à carré dans une direction, puis changent de direction à la ligne qui suit.

Moi. — En somme, qu'est-ce que l'interrogatoire vous a appris ?

REPONSE DES INTERVIEWES

SISYPHE. — 1° que les mathématiques respectent deux axes ; 2° que les unités se disposent, suivant chacun de ces axes, en numérations de sens opposé ; 3° que les sens s'inversent au passage par chaque carré ; 4° que les carrés sont des nombres différant des autres nombres et, dans un but à connaître, servent à encadrer ceux-ci.

C'est au moyen de multiples interrogations de même sorte qu'il sera permis de dégager les principes de la vraie mathématique. Mais pour cela, il faut scruter les textes sacrés, ce fertile terrain de base, avec des yeux neufs et éveillés.

L'esprit observateur doit sans cesse être en action et rien n'est moins répandu parmi les hommes. Avez-vous remarqué que les progrès les plus évidents de l'humanité ont été réalisés autant par les « observateurs » que par les « penseurs » ?

Sans l'observateur, le penseur ne peut extraire quelque chose de la pensée. Tout ce qu'il pense est, à un degré quelconque, le fruit de l'observation. De même, l'observateur qui ne sait pas penser dissipe le bénéfice d'observer. Mais il est plus rare chez les humains d'exercer son talent d'observation que son talent de pensée, et c'est la raison pour laquelle on pense inutilement.

Ce défaut capital d'observation personnelle est la source du nonchaloir conformiste et explique l'atonie intellectuelle de tant d'hommes réputés intelligents.

Moi. — Cela se passait ainsi même au temps de la Pyramide.

SISYPHE. — Oui, mais les gens d'alors n'affichaient pas de telles prétentions. Savez-vous à quoi m'a fait penser, bien souvent, votre *Secret de la Grande Pyramide* ? Il m'a plu, dépouillant la Divinité de sa majesté classique, de me la représenter sous les traits d'un brave grand-père indulgent et un peu bougon.

Ayant constaté le vain entêtement et la ridicule vanité des hommes, ses créatures, qui s'obstinent à ne rien comprendre de ses lois et de ses desseins, l'Aïeul se serait écrié :

« Je vais leur construire en pierre un modèle de mon système mathématique tellement haut et tellement large qu'ils finiront bien par l'apercevoir ».

Pauvre cher vieux grand-papa ! Depuis soixante ou quatre-vingts siècles que les hommes regardent son ouvrage, il y en a dix, peut-être, qui ont fini par le voir.

Moi. — Voilà de quoi décourager même Dieu.

SISYPHE. — Le propre de Dieu, c'est que rien ne le décourage parce que, contrairement à l'homme plein de doute, Lui sait exactement où il va.

CINQUIEME ENTRETEN

BLASPHEMES A PROPOS DE LA CIRCONFERENCE

Je proteste contre l'usage de la grandeur infinie comme quelque chose d'achevé, ce qui n'est jamais admissible en mathématique.

(GAUSS).

SISYPHE. — Je suis sûr que, si vous vous mettez vous-même à observer, vous récolterez aussi quelques singularités dans le domaine mathématique.

MOI. — Justement je voulais m'enquérir de l'origine du signe radical $\sqrt{\quad}$.

SISYPHE. — Voilà d'excellente observation et, sans l'avoir soupçonné, vous mettez le doigt sur un tas d'épines. Tout le monde connaît la fonction du signe $\sqrt{\quad}$ mais personne ne sait pourquoi on l'a choisi.

La forme même du signe, évocateur de la racine à extraire, montre que son adoption résulte d'une extrême logique et d'une rare précision. Nos mathématiques l'ont gardé et employé, comme tant d'autres matériaux dérobés au Premier Formulaire, mais nos mathématiciens seraient bien en peine de dire dans quelles conditions il fut créé.

Ainsi en est-il de toute la mathématique humaine, où chacun répète sans comprendre le geste de celui qui l'a précédé.

Cette constatation va vous paraître plus flagrante dans le domaine de la circonférence et à mesure que nous pénétrerons dans le « cercle enchanté ».

Nous nous sommes mépris sur le zéro et, en même temps, sur l'infini, car celui-ci n'est pour nous que l'antipode du zéro. Or cette conception est doublement inexacte.

Car : 1° il n'y a pas d'infini mathématique, et 2° ce qui nous appelons le zéro est un simple point sur un itinéraire circulaire donné.

MOI. — Ainsi vous ne croyez pas à l'infini.

SISYPHE. — Non. Je crois à l'éternité, ce qui n'est pas la même chose. Je vous ai dit que celui qui inventa le 0 (le vrai) fut un génie extraordinaire et que ce surhomme cherchait ainsi à réaliser la circonférence parfaite, la seule qui mérite ce nom.

Vous admettez qu'avec des bâtonnets droits, comme ceux dont nous parlions récemment, il est impossible de réaliser une circonférence idéale.

NAISSANCE HYPOTHETIQUE DE LA CIRCONFERENCE

L'inventeur génial de la circonférence fit le même raisonnement. Il considéra justement que la circonférence n'était qu'un polygone régulier d'un nombre théoriquement illimité de côtés, chacun d'une grandeur théoriquement nulle. Voilà, à la fois mêlées, les deux idées de néant et d'infini.

Le cercle une fois tracé, il n'est pas impossible que ce cercle ait été pris comme unité-groupe et considéré à son tour comme un ensemble d'unités plus petites, par exemple des arcs.

Si nous voulons mesurer des cercles ou des arcs de cercle, nous devons les comparer à une grandeur de même espèce (cercle ou arc de cercle unitaire) et non pas comparer une circonférence à un rayon, qui est une droite, c'est-à-dire une grandeur d'une autre espèce.

MOI. — C'est pourtant le propre de Pi .

SISYPHE. — Patience ! Nous y arrivons...

Il est d'ailleurs probable que le cercle ne demeura pas l'unité immédiatement supérieure de l'arc unitaire. Il y eut sans doute une unité intermédiaire, quelque chose comme le Grand Arc. Je vois assez bien le Cercle composé de quatre grands arcs comprenant eux-mêmes chacun 9 petits arcs unitaires, c'est-à-dire 36 unités, chiffre conforme à la mathématique circulaire divine, au lieu des 360° de circonférence du système humain.

MOI. — Déjà dans la Pyramide de Khéops, surnommée le Dixième des Nombres, il apparaît à l'évidence que les

mesures divines sont un quand les mesures humaines sont dix.

SISYPHE. — Il a fallu six mille ans pour s'en apercevoir. Mais voici que l'attention des hommes est éveillée. C'est là-dessus que je compte, car je ne suis ni spécialiste, ni théoricien. C'est à ceux dont les mathématiques sont le métier de reprendre le problème dégrossi à coups de hache et de l'arranger, de le polir.

MOI. — Il résulte de cet exposé que les hommes n'auraient pas la notion de la vraie circonférence.

SISYPHE. — C'est-à-dire qu'ils font de la circonférence et du cercle un usage uniquement empirique (voyez la roue), mais que la mathématique circulaire leur est interdite tant qu'ils persisteront à mesurer l'univers courbe avec une droite comme unité de longueur.

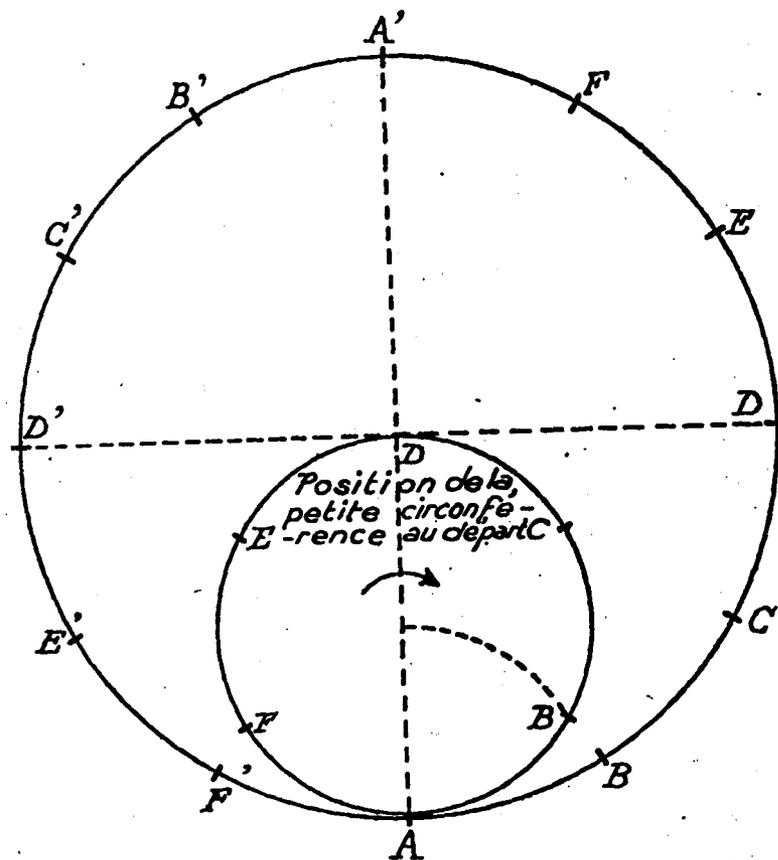
MOI. — Mais qu'est-ce qui vous donne le droit de trancher ainsi ?

LA DROITE EST ENGENDRÉE PAR LE MOUVEMENT DE DEUX CERCLES

SISYPHE. — Ces deux assertions contradictoires de la mathématique humaine et de la mathématique divine : la première soutient que le cercle est engendré par le mouvement d'une droite ; la deuxième établit que la droite est engendrée par le mouvement de deux cercles.

MOI. — Il existe effectivement un abîme entre ceci et cela.

SISYPHE. — Le théorème divin n'est pas malaisé à démontrer et si vous voulez bien prendre en main le dessin que voici, la vérité sortira de vos mains toute nue.



Nous avons ici une circonférence inscrite (la grande), de rayon R , et une circonférence découpée (la petite), de rayon $R/2$; l'une et l'autre portent les lettres A, B, C, D, E, F.

2
Posez la petite circonférence sur la grande, de manière que les deux points A se confondent. Puis faites rouler très

doucement vers la droite la petite circonférence. Si la circonférence mobile épouse bien l'intérieur de la circonférence immobile, vous observerez qu'il y a coïncidence exacte des deux points B, puis des deux points C, puis des deux points D, etc.

Ramenez alors la petite circonférence à son point de départ et recommencez la même manœuvre que la première fois, mais en regardant, en même temps, et à chaque instant, le point A de la petite circonférence. Vous verrez ce point A adopter une direction *rectiligne* et suivre le dia-

mètre AA' de la grande circonférence



Continuez votre expérience dans le même sens, mais en observant cette fois le point D de la petite circonférence, vous lui verrez décrire le rayon horizontal de la grande circonférence et aboutir en droite ligne au centre avec la plus grande précision.

Moi. — Evidemment cela m'amuse et m'étonne. Mais les mathématiciens de profession...

SISYPHE. — ...le savent et ne paraissent pas s'en être préoccupés.

Au fond, dans la nature tout se tient. Si vous faisiez tourner une circonférence de rayon voisin dans la grande circonférence, vous reproduiriez à la fois l'image primitive de la production du feu (un cylindre de bois devenant conique à l'usage, qui tourne dans une cavité également cylindrique) et l'image de la génération.

Dans le cas de la circonférence de demi-rayon, vous avez pu constater l'extrême précision avec laquelle *tout* point de la circonférence marchande décrit un diamètre. Nous assistons donc bien, *de visu*, à la génération de la ligne droite par deux circonférences, dont l'une a un rayon double de l'autre. Et, d'après mes investigations personnelles, $2 = \text{Eve}$, c'est-à-dire *la vie, le mouvement, l'eau*.

LE MONSTRE PI

Examinons maintenant l'un des produits les plus extravagants de la mathématique humaine, je veux dire le monstre Pi ou π .

Mieux que tout, l'examen attentif de Pi vous démontrera l'impuissance actuelle de l'homme en face de la circonférence, notion divine.

Vous en savez assez pour ne pas ignorer la fonction de Pi.

Moi. — Oui, c'est le rapport entre la circonférence et le diamètre, qui permet, connaissant le diamètre, de calculer la circonférence et vice-versa.

SISYPHE. — Bon. Le rapport Pi, qu'on écrit comme suit :

$$\pi = \frac{\text{circonférence}}{2 R} = 3,14159\dots$$

est bien la quantité qui a donné le plus de mal aux hommes. Beaucoup de savants se sont attaqués à ce problème épineux, mais la plupart d'entre eux se sont contentés de la solution adoptée par leurs devanciers.

MARTYRE DE LA CIRCONFERENCE

Cette solution consistait à faire subir à la malheureuse circonférence le supplice des brodequins entre deux polygones réguliers dont le nombre de côtés va sans cesse en augmentant.

A chaque nouveau cran de l'instrument de torture, la victime confessait en gémissant une nouvelle décimale.

Les tortionnaires furent nombreux, mais le plus cruel fut Schanks qui, en 1885, poussa la barbarie jusqu'à sou-tirer à une circonférence 530 soupirs de douleur, qui étaient autant de décimales de Pi.

Comprenez-vous déjà pourquoi, songeant à la merveille de légèreté et de symétrie qu'est la circonférence, mes yeux, comme ma raison, se refusent à en extraire le rapport lourd et inachevé qu'est le monstre Pi ?

Quand tous les mathématiciens du monde, Académies des sciences en tête, m'apporteraient Pi sur un plateau d'or, je me refuserais à voir là autre chose qu'un rapport illégitime, un monstre, un bâtard. On peut pousser les décimales de Pi jusqu'à l'infini, l'illégitimité de Pi n'en subsistera pas moins.

Moi. — Il n'y a rien à dire à ce raisonnement. Mais jusqu'ici tout le monde a considéré cela comme une chose naturelle.

SISYPHE. — C'est le cas de l'infirmes qui finit par ne plus se voir comme il est.

Mais employons, si vous le voulez bien, une curieuse chirurgie.

Prenons une gracieuse petite circonférence, puis, uniquement par la pensée, faisons-lui, en un point quelconque, une minuscule incision. Toujours en imagination, nous verrons la frêle chose se détendre doucement et s'allonger au point de se transformer en une droite dont nous pourrions, au besoin, saisir chaque extrémité entre nos doigts. Ainsi aurions-nous la preuve que la circonférence *développée* est une droite finie, limitée.

Demandons maintenant à un géomètre la longueur de cette droite finie, limitée. Il nous donnera cette valeur sous la forme d'un produit dont l'un des facteurs est censé contenir un nombre infini de chiffres, car tel est le caractère de π .

Ainsi donc, d'un côté une grandeur manifestement limitée, exprimée d'autre part par un nombre qui n'en finit jamais.

Moi. — Il est au moins surprenant que les mathématiciens n'aient pas tenté de justifier ce calcul par une théorie.

SISYPHE. — Ils n'y ont pas manqué. Mais les théories de limites les plus savantes ne masquent pas l'impuissance dans la délimitation. Puisque la chose à photographier est nette, c'est l'appareil photographique qui est coupable.

Si le cliché est flou, deux explications seulement sont possibles.

Moi. — Mauvaise qualité de la plaque...

SISYPHE. — ...ou impossibilité de mise au point.

HERESIES CLASSIQUES

Si mes souvenirs sont exacts, on a découvert qu'il y avait *incommensurabilité* entre la circonférence et son rayon. Et déjà le mot, à lui seul, est presque incommensurable.

Ainsi, de l'aveu même de la science officielle, il n'y a aucune commune mesure entre le rayon et la circonférence. Mais la science officielle n'en est pas à une contradiction près.

En effet, un autre principe mathématique dit qu'on ne peut comparer entre elles que des choses de même espèce. Or deux choses qui n'ont aucune commune mesure sont

bien des choses d'espèces différentes, ce qui n'empêche nullement nos mathématiciens de les comparer.

Chercher le rapport entre le diamètre et la circonférence était une hérésie condamnée par nos principes mathématiques eux-mêmes. Il n'en pouvait résulter qu'un concept hérétique et inexact. Mesurer une circonférence avec une droite ne pouvait venir à l'esprit que d'une humanité déviée qui, après avoir été proche de la vérité, s'en est éloignée par ignorance et orgueil.

Moi. — Dieu me garde de défendre Pi. Je prétends seulement qu'il est bien commode.

SISYPHE. — Voilà, au moins, de l'opportunisme. Mais pourquoi, s'ils utilisent les procédés empiriques, les savants persécutent-ils les empiriques au nom des principes exacts ?

N'en doutez pas. Pi est une monstruosité, une maladie, une tumeur attachée aux flancs des sciences exactes. Tant que les mathématiques recèleront de telles erreurs, tout le système sera vicié.

Moi. — Admettons l'erreur. Mais quel est le but expérimental de vos critiques ?

LE REQUISITOIRE ANTIHUMAIN

SISYPHE. — C'est de montrer aux hommes :

- 1° Qu'une Intelligence supérieure existe ;
- 2° Que cette Intelligence a condensé la science, grâce à laquelle elle créa l'Univers, dans les monuments, Ecritures, rites, fables et mythes de toutes les religions, sous une forme qui n'a pas permis aux esprits superficiels de les pénétrer ;
- 3° Que notre système mathématique est une adultération du système mathématique divin et ne mérite pas, en conséquence, la confiance aveugle que l'humanité lui accorde ;
- 4° Qu'il appartient aux esprits libérés et impartiaux de provoquer la réconciliation des deux mathématiques par adhésion intelligente aux principes divins.

Moi. — J'ai peur que vos disciples ne soient pas nombreux.

SISYPHE. — Une douzaine a suffi jadis à certain Blasphémateur pour retourner le monde. Que douze mathématiciens seulement mesurent la grandeur de mon hypothèse et toute la mathématique humaine en subira le contre-coup.

LE PROBLEME DE LA CIRCONFERENCE EST LE PROBLEME CENTRAL DU MONDE

Celui qui étudiera de près le problème de la circonférence s'apercevra qu'il étudie le problème central du monde. La Science divine, comme la Création elle-même, repose sur la circonférence que l'humanité ignore à peu près complètement.

L'homme ne connaît que peu de choses de sa propre numération, de son système décimal, du mécanisme de la multiplication, du rôle effectif des surfaces, des vertus de la circonférence, et pourtant il se croit un maître parce qu'il a braqué ses lunettes sur Alpha.

Pour être vraiment « intelligent », il lui faudra aller jusqu'à Oméga. C'est tout l'alphabet à faire.

OÙ LES MATHÉMATIQUES ONT ERRE

MOI. — Et la sphère, cette dimension troisième, que devient-elle dans tout cela ?

SISYPHE. — Comme vous le pensez, elle dépasse l'entendement humain, encore plus que la circonférence. Pour la mesurer, nos mathématiques se servent d'hypothèses et de limites de fiction.

On admet qu'une ligne n'a pas d'épaisseur. Mais cette ligne imaginaire n'existe pas. Si elle répondait à sa définition, ce serait chose immatérielle.

On nous dit aussi que la ligne droite est l'intersection de deux plans. Mais cette base est fautive, comme la précédente, car aussi minces qu'ils soient, des plans ont une épaisseur.

Leur intersection donne, par suite, non une ligne, mais deux lignes parallèles, peut-être tellement rapprochées l'une de l'autre que nos yeux (donc notre empirisme) ne peuvent les séparer. Elles n'en existent pas moins, mathématiquement indépendantes, et se distinguent en esprit.

On nous dit encore que la circonférence est la section plane passant par le centre d'une sphère creuse. Il n'y a

donc pas là une circonférence, mais, en vertu de ce que nous venons de dire, 4 circonférences réunies en un même faisceau.

Supposons que la sphère soit pleine, il n'en subsistera pas moins 2 circonférences. Sommes-nous en droit de les considérer isolément ? Non, d'après les théoriciens de Pi.

Evidemment, les conclusions des mathématiques humaines sont exactes si l'on admet qu'une ligne ou une surface n'ont pas d'épaisseur. Mais la mathématique divine accepte-t-elle cette convention ? C'est la question que je vous pose.

MOI. — Ce qui est grave, à mon sens, ce n'est pas l'imperfection de l'homme et de ses outils dans le chantier de la vérité. Cette imperfection serait conforme à la loi du progrès de toutes les espèces. Mais vous prétendez que l'homme a connu un jour ou frôlé cette vérité. Il y aurait donc eu régression et chute dans le domaine de l'intelligence.

SISYPHE. — Plus exactement il y eut jadis des hommes informés. Peut-être, au commencement, n'en savaient-ils pas plus que nous et la connaissance leur vint-elle par la suite. D'autres hommes leur succédèrent, qui se séparèrent d'eux ou même ne les comprirent pas. Ils en savaient pourtant assez pour évoluer scientifiquement à leur guise. Leurs descendants se crurent grands garçons et s'enfermèrent peu à peu. Le temps, qu'ils croyaient l'allié de leur progrès, n'était que le complice de leur méprise.

MOI. — Bref, d'après vous, nous et nos sciences nous serions complètement fourvoyés.

SISYPHE. — Comment conclure autrement ? On découvre trop d'indices d'illogisme pour continuer à considérer nos mathématiques comme l'expression de l'exactitude absolue. Nous avons fabriqué un monde conventionnel, à l'aide de conventions arbitraires. Dans le monde illusoire de ces conventions, nos mathématiques semblent exactes, mais elles n'ont aucune valeur dans le monde réel de la Création.

SIXIEME ENTRETEN

LES CALCULS MODERNES A DOUBLE TRANCHANT

Vous devez toujours Inver-
ser le problème.

(JACOBI).

SISYPHE. — L'échange de vues qui précède nous amène nécessairement à considérer le procédé algébrique.

Le mathématicien qui introduisit, pour la première fois, en algèbre, la règle des signes, ne s'est jamais douté que cette « loi nouvelle » pouvait avoir sur l'arithmétique un effet rétroactif. Dans la théorie des bases, le nombre symbolique 10 peut représenter *n'importe quel nombre*.

Or, en vertu de quel droit l'inventeur de la règle des signes interdirait-il à un nombre négatif de servir de base aussi bien qu'un nombre positif ?

Evidemment, s'il a le pouvoir d'un dictateur, il pourra exiger des « hommes de chair » que sa décision fasse la règle. Mais les chiffres sont inaccessibles à l'intérêt, à la vanité, à la peur. Ils disent ce qu'ils ont à dire, sans se préoccuper des désirs des hommes. Aussi l'introduction de signes, croyez-m'en, donne lieu, dans la théorie des bases, à des résultats insoupçonnés.

IMPUISSANCE IDEALE DE L'ALGEBRE

MOI. — L'algèbre, cependant, a donné des résultats précieux.

SISYPHE. — L'algèbre est une science logique et généralisatrice. Elle eût été aussi efficace que simple si l'on n'y avait introduit inconsidérément les signes en question. Ce nouvel acte d'arbitraire a brisé les ailes de la nouvelle

science et limité son envol. C'est la raison pour laquelle l'étude des équations de degrés supérieurs est provisoirement interdite à l'algèbre.

Remarquez que les chiffres sont des signes idéogrammiques et qu'il était inutile de recourir à des signes spéciaux. Ceux-ci pouvaient être remplacés par d'autres signes idéogrammiques (les lettres, par exemple, qui tinrent le rôle de chiffres dans l'antiquité).

Je n'insiste pas sur ce sujet, de peur que vous n'éprouviez quelque difficulté à me suivre. J'en agirai de même à l'égard du calcul différentiel.

MOI. — Les bases en furent établies, je crois, par Leibnitz et par Newton.

SISYPHE. — Oui, et c'est là une des plus belles et importantes théories mathématiques. Elle consiste surtout à calculer les dimensions d'un des éléments d'une surface ou d'un volume pour en faire ensuite la sommation (ou totalisation) avec tous les autres éléments.

Malheureusement les théories du calcul intégral et du calcul différentiel ont l'inconvénient d'être ardues et leur emploi reste l'apanage de quelques privilégiés.

Poussons encore un peu plus loin, puisque l'algèbre nous y porte. Les mathématiciens se sont heurtés jusqu'ici à la barrière infranchissable du calcul exponentiel.

MOI. — Je n'aurai garde de l'approcher.

SISYPHE. — L'étude du problème de Fermat, auquel nous arriverons bientôt, m'a conduit à faire de modestes excursions sur la lisière de ce domaine et j'en ai rapporté la conviction que le calcul exponentiel est intimement lié à un procédé de sommation analogue à celui du calcul intégral.

OCCULTISME ET SERIES MAGIQUES

Or, les principes élémentaires de notre science des nombres n'ont pour ainsi dire jamais daigné envisager les groupes particuliers de nombres, et c'est à cela que j'attribue les difficultés apparentes du calcul intégral et différentiel.

Cependant, toutes les fois que j'ai tenté de faire de l'algèbre exponentielle, je me suis trouvé en présence de la série magique 0, 1, 3, 6, 10, 15, 21... et il existe, de toute

évidence, bien d'autres groupements spéciaux de nombres ayant leur physionomie et leur individualité.

MOI. — L'occultiste s'est déjà engagé depuis longtemps dans leur étude.

SISYPHE. — Je m'en étonne d'autant moins que mes divers essais dans cette voie ont toujours été en relation étroite avec les textes sacrés.

L'ensemble de ces considérations m'autorise à conclure que le procédé de sommation est à la base même des mathématiques divines. Dans la Création tout est simple, en dépit des apparences et, par conséquent, il est logique d'admettre que l'on doive accéder au calcul intégral par des moyens beaucoup plus aisés que ceux qui ont été employés jusqu'ici.

Cela entraînerait vraisemblablement une modification radicale de nos procédés mathématiques, et d'abord de notre numération.

MOI. — C'est beaucoup demander aux humains.

SISYPHE. — Et pourquoi la mathématique divine serait-elle inadmissible par nos cerveaux quand, pour la mettre à notre portée dans la Mythologie et l'Écriture, il n'a fallu qu'une disposition spéciale de lettres et de mots ?

MOI. — Les kabbalistes juifs y ont pensé et ne font même pas autre chose.

LEUR VÉRITÉ ET LA VÉRITÉ

SISYPHE. — Oui, mais malheureusement, ils appliquent leur science à découvrir *leur vérité*. Or la Vérité, avec un grand V, est une et n'est l'apanage de personne. Toute clé d'une petite vérité particulière ne peut entrer dans la serrure de la Grande et Universelle Vérité.

MOI. — Evidemment ! Pour comprendre la mathématique divine comme pour comprendre l'algèbre, il faut se plier aux conventions de celui qui inventa le système, sous peine d'être en contradiction avec l'inventeur.

Un indigène de Mars ou de Jupiter ne saurait pénétrer le sens d'un quelconque idiome terrestre s'il n'admet que *d o* se prononce *do* et non pas *ru*, etc.

C'est là un phénomène constant qu'on observe aussi en optique.

DALTONISME NUMÉRIQUE

On dit atteintes de daltonisme les personnes dont la conformation visuelle est de telle nature qu'elle ne leur permet pas de différencier (ou même de percevoir) le rouge, le bleu ou le vert.

C'est par l'effet d'une simple convention que nous appelons rouge ce que nous voyons rouge et que nous appelons bleu ce que nous voyons bleu.

Nous aurions pu admettre tout aussi exactement la convention adverse. En fait, ce que le daltonien nomme bleu, c'est notre rouge, et ce qu'il nomme rouge, c'est notre bleu. On ne voit pas, au surplus, pourquoi la vérité des non-daltoniens serait plus vraie que la vérité des daltoniens, si ce n'est parce qu'elles est le lot d'un plus grand nombre.

Ainsi donc deux personnes peuvent admettre, à propos du même état de chose ou du même fait, des conventions différentes. Mais alors, *elles ne peuvent plus s'entendre ni se comprendre*.

MOI. — C'est ce qui se produit en religion, en philosophie, en politique, en économie sociale, etc.

SISYPHE. — Et c'est également ce qui se produit en mathématiques. A une époque donnée, des hommes ont adopté, en matière de chiffres et de nombres, des conventions différentes de celles du ou des premiers inventeurs.

MOI. — Et voilà pourquoi leurs fils sont, non pas muets, mais atteints de daltonisme numérique.

SISYPHE. — *Entre eux les hommes se comprennent, mais ils ne comprennent plus la Création.*

Ils la voient différente de ce qu'elle est, et, l'interprétant faussement, la déclarent ingénument imparfaite.

MOI. — Eternelle histoire de l'aveugle de naissance qui ne peut *comprendre* le soleil.

SISYPHE. — Avec cette différence cependant que l'homme n'a pas toujours été aveugle et *qu'il y a en lui quelque chose qui se souvient du soleil.*

SEPTIEME ENTRETEN

LES JEUX NE SONT PAS « UN JEU »

Scandale mathématique.
(Joseph BERTRAND).

SISYPHE. — Pour vous récompenser de l'attention que vous avez bien voulu prêter à des réflexions abstraites, je me propose de vous conduire sur un terrain plus riant. Celui-ci nous servira d'introduction au champ plus vaste des Textes Saints et des Ecritures Sacrées de toute origine, où se trouve dissimulée, condensée, mais non pas tout à fait inaccessible, la Mathématique du Divin.

MOI. — Vous n'excluez de votre hypothèse aucune religion.

SISYPHE. — Non seulement aucune religion, mais aucune tradition, pourvu qu'elle soit ancienne.

Toute relation *anonyme*, même déformée, prend racine dans la connaissance première et, avec la prudence qui s'impose, mérite examen.

Ce n'est pas en vain que les siècles nous ont légué certains récits ou certaines formules qui, en dépit d'une apparence puérile, ont gardé, au cours des siècles, une inexplicable vitalité.

Tous les récits et légendes de la Bible, des Mythologies, du folklore hindou, chinois, congolais, polynésien, etc., les contes de nourrice en toutes les langues se rattachent par un fil commun. Leur *évidente* naïveté cache toujours un enseignement profond, leur fréquente licence est un artifice. Si nous devons prendre au pied de la lettre certaines anecdotes bibliques ou mythologiques, nous mépriserions leurs auteurs.

En fait, tous les écrits ou dictons qui ont traversé les âges constituent des parcelles de la science primitive, enrobées dans la gangue des mots.

C'est ainsi que j'accorde le plus haut intérêt en même temps que la plus intense signification, aux contes de fées; aux fables (1), aux plaintes populaires, aux rondes enfantines, aux récits des *Mille et une Nuits*.

L'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère, les poèmes d'Hésiode, certaines pièces de Shakespeare sont des formulaires incomparables dont l'auteur est virtuellement inconnu.

Le *Décameron* de Boccace, l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, le *Gargantua* et le *Pantagruel* de Rabelais sont des livres d'initiés. Leur obscénité n'est qu'un trompe-l'œil qui dissimule des vérités trop éblouissantes et qu'à telle époque de l'histoire il est dangereux de révéler.

LES JEUX SONT DES REMINISCENCES MATHÉMATIQUES

Mais nous ne pouvons que poser les pieds sur le seuil de ce domaine immense et je veux, pour cet entretien, me limiter à nos jeux.

MOI. — Quels jeux ?

SISYPHE. — Ceux qui servent à amuser depuis toujours l'humanité, cette enfant perpétuellement mineure, jusqu'à l'heure où, parvenue à sa majorité, elle en comprendra l'enseignement.

Tous les jeux me seront bons, dont l'homme actuel ignore l'origine : jeux de cartes, d'échecs, de dames, de l'oie, de marelle, etc.

MOI. — Et vous prétendez que ces jeux sont autre chose que des jeux ?

SISYPHE. — Je pose en principe que tous les jeux sont des reminiscences de théories mathématiques. Entre les mains des joueurs contemporains, ils sont comme des bijoux dans la boue ou, pour parler latin : *Margaritas ànta porcos* (2).

(1) Le Français La Fontaine a traduit les plus caractéristiques de Phèdre, le Latin, qui les a traduites d'Esopé, le Grec, qui les a tirées d'on ne sait quel primitif fabuliste.

(2) Des perles devant des pourceaux.

LE JEU DIVIN DES ECHECS

Prenons le jeu d'échecs. En connaissez-vous l'origine ?

Moi. — On en attribue la paternité à Palamède, qui l'aurait inventé durant le siège de Troie, pour faire patienter les Grecs.

SISYPHE. — C'est-à-dire que, surgi d'époque légendaires, il a une naissance mythique. On l'a aussi attribué aux Perses et, bien entendu, aux Chinois. Cela prouve que personne n'en sait rien et que l'antiquité du jeu d'échecs se perd dans le recul des âges. Il n'est même pas très sûr, tant il représente de connaissances de toute sorte, qu'il soit l'œuvre d'un cerveau humain. Admettons-le cependant. On peut dire que l'inventeur du jeu d'échecs fut un philosophe de génie, doublé d'un génial mathématicien. Tout a été merveilleusement combiné, dans ce soi-disant amusement, pour représenter l'image, non de la guerre comme on l'a dit naïvement, mais de la vie organisée elle-même, avec ses combinaisons sans nombre, ses actions, ses réactions. Jouez-vous aux échecs ?

Moi. — Modestement.

SISYPHE. — C'en est assez pour mesurez l'interdépendance de toutes les pièces. Vous savez qu'il est impossible d'effectuer le plus minime déplacement du pion apparemment le moins utile sans ébranler l'ensemble de la partie, tant les coups sont solidaires les uns des autres, dans le futur comme dans le présent.

Une simple avance de case à case entraîne des répercussions étendues, et généralement insoupçonnées de la majorité des joueurs. Quelques-uns de ceux-ci, sortes de divinités des échecs, ont la faculté extrêmement rare de voir instantanément et d'avance jusqu'au 5^e, 6^e et 7^e coup susceptible de découler du premier. Encore cette prévision extraordinaire n'est-elle qu'une discrimination de multiples possibilités, puisque les initiatives du partenaire modifient à leur tour le sens général de la partie. Dès lors, celle-ci est la reproduction fidèle de la Grande Aventure, où pensées et actes s'enchevêtrent, et qu'on nomme l'Evolution.

Moi. — J'avoue qu'une si haute philosophie m'avait échappé, comme à la plupart des joueurs, il faut le dire.

SISYPHE. — N'en éprouvez pas de honte spéciale. Les champions eux-mêmes sont aussi ignorants que vous. Ils

ne voient, dans le jeu surhumain des échecs, qu'un exercice mental des méninges, alors que celui-ci est une démonstration objective de la loi des causes et des effets.

Moi. — Depuis que vous avez appelé mon attention sur ce point, tout cela me paraît l'évidence même. Et une telle constatation explique la réputation de noblesse et de science dont bénéficia toujours le jeu d'échecs.

SISYPHE. — Noble et scientifique, vous l'avez dit, car les échecs sont également l'application d'une partie du système de mathématiques divines, qui se confond, par ailleurs, avec la vie et l'Evolution.

L'ECHIQUIER, CHAMP DE BATAILLE EXPONENTIEL

Tout est mathématique dans l'échiquier : les 64 cases (8^2), les sens géométriques des droites et obliques. C'est là peut-être le tableau noir sur lequel le Créateur jeta ses premières données avant d'élaborer la Création.

Moi. — Votre remarque me rappelle l'anecdote attribuée à l'aventurier perse et au brahmine chinois. Comme le souverain auquel on présentait le jeu inconnu s'enthousiasmait pour tant de mérites, le présentateur demanda, en guise de récompense, qu'on lui donnât un certain nombre de grains de blé. Ceux-ci devaient être calculés à raison d'un grain pour la première case, deux grains pour la 2^e case, quatre grains pour la 3^e case et ainsi de suite, jusqu'à la 64^e case, en doublant toujours. Le Fils du Ciel ou le Sultan ayant acquiescé à un marché qui lui semblait dérisoire, il se trouva, tout calcul fait, que la quantité de blé demandée dépassait les ressources de tous les greniers du royaume pendant la durée de plusieurs générations.

SISYPHE. — C'était une démonstration de la colossale valeur que peuvent représenter les quantités exponentielles et notamment la valeur $2^0 + 2^1 + 2^2 + 2^3 \dots + 2^{63} + 2^{64}$.

Le jeu d'échecs est d'ailleurs mathématiquement complet. Le cadre représente un système d'axes

et les diagonales des cases un second système d'axes



Ne voit-on pas se dessiner les épures, où l'on travaille avec deux unités, N et B ?

Observez la marche des pièces. Les tours, les pions se déplacent parallèlement au cadre : ce sont les unités $a +$; les fous se déplacent et les pions prennent en diagonale : ce sont les unités $b +$; le Roi et la Reine, personnages supérieurs, se meuvent dans toutes les directions, c'est-à-dire sont tour à tour unités a et b \ast et mélangent

les deux systèmes ; le cavalier est également à cheval sur les deux systèmes, qu'il enjambe à volonté, mais sans pouvoir aller loin.

MOI. — Combien d'hommes font des échecs sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose !

SISYPHE. — Combien d'hommes sont immergés dans la mathématique divine et ne le soupçonneront jamais !

LE SAUT CIRCULAIRE DU CAVALIER

Mais laissez-moi insister sur le rôle du cavalier, cette pièce importante des joueurs émérites. —

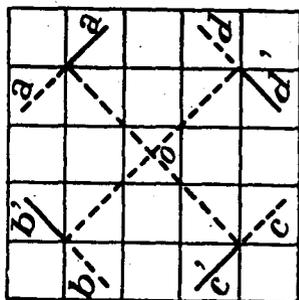
Sa marche est toute spéciale et déconcerte les débutants.

MOI. — Oui, il avance par bonds de trois cases à la fois : 2 droites et une diagonale ou 2 diagonales et une droite.

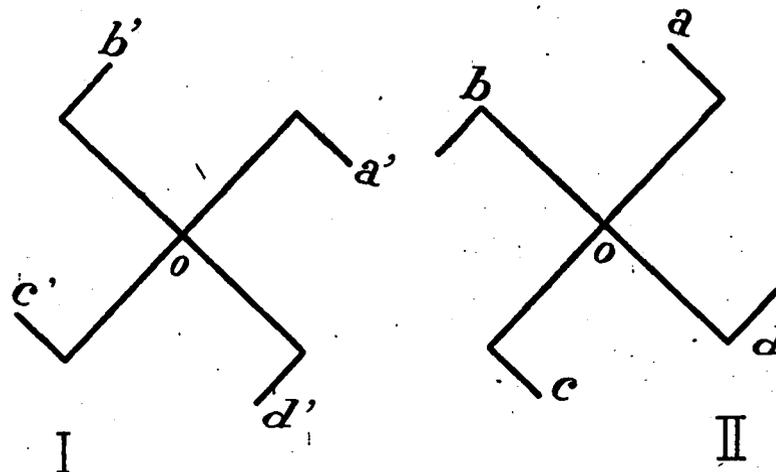
SISYPHE. — Exactement. Et, ce faisant, il a, lors de chaque saut, la faculté de se poser à huit emplacements distribués en cercle de même rayon autour de lui.

MOI. — Tout le monde sait cela.

SISYPHE. — D'accord. Mais ce que tout le monde ne sait pas, pour la bonne raison que je crois être le seul à le connaître, c'est que, sur ces huit possibilités de saut, quatre s'exercent dans le sens de marche des aiguilles de la montre et quatre dans le sens inverse de la marche de celles-ci, comme l'indique le fragment d'échiquier que voilà :



Or, si vous reproduisez séparément l'ensemble des mouvements sur le papier, vous constatez que la première série (de gauche à droite représente l'antique svastika (1) et que la deuxième série (de droite à gauche) représente le sauvastika.



Preuves supplémentaires du caractère de perpétuelle actualité des jeux et d'un évident symbolisme.

LE BILLARD, IMAGE DU KARMA

MOI. — J'y consens pour le jeu d'échecs. Mais pour un jeu plus moderne, par exemple le billard.

SISYPHE. — Je ne sais sur quoi vous fondez cette qualification de modernisme. Bien que l'usage du billard ne remonte en France qu'à plusieurs siècles, je persiste à croire que ce jeu est de haute ancienneté. Comme toutes les inventions que nous utilisons, celle-ci n'a pas eu de génération spontanée. Du moment qu'on n'en peut désigner expressément l'inventeur (qui n'est, bien souvent, que l'exhumateur), on peut le tenir pour très vieux.

(1) Vulgairement et récemment appelé croix gammée.

Et le jeu de billard est peut-être le symbole le plus rigoureux de la règle suprême de la Création, celle que les Hindous nomment *Loi karmique*, c'est-à-dire *une suite ininterrompue de causes et d'effets*.

Tout se tient mathématiquement dans ce que vous appelez *carambolage*. Les billes suivent une géométrie inflexible, en fonction de la rencontre des bandes et du coup de procédé.

En matière de billard, comme en matière de destinée, il n'y a pas un coup qui ne soit mathématiquement parfait en lui-même et cependant pas un qui soit mathématiquement identique à un autre coup.

Toute la partie est en impulsions, translations, rotations, chocs des masses, rebroussements, déviations, ricochets, réflexions et incidences. Le libre arbitre n'existe qu'au point de départ, quand les joueurs sont encore maîtres de mesurer leur détente et de choisir leur effet. Une fois la bille partie, celle-ci échappe à la mathématique humaine et tout ce qui va suivre : rebondissement, rencontres, réactions, s'exerce hors du mental. Les autres billes, frappées à leur tour, engendrent de nouveaux ricochets et de nouvelles incidences dont la *totalité échappe* au plus habile des joueurs. S'il en était autrement, il n'y aurait pas de fin aux « séries » et les compétitions entre grands joueurs ne comporteraient ni vainqueur ni vaincu.

Qu'est la vie en réalité, sinon une succession perpétuelle de carambolages ? Avez-vous remarqué l'étrange analogie du vocabulaire de billard avec le karma, notamment dans les mots « procédés » et « effets » ?

Moi. — Je les employais sans savoir.

SISYPHE. — Bien sûr, et chaque joueur fait de même. Pourtant, employés hors du sens karmique, ces mots sont à peu près dépourvus de signification. Qui les a choisis, traduits, utilisés ? Toujours la même Intelligence Inconnue, qu'après l'avoir longtemps niée je rencontre à présent dans toutes mes recherches, toutes mes expériences, tous mes calculs.

LE JEU DE L'OIE, REPRESENTATION MATHÉMATIQUE DE LA DESTINÉE HUMAINE

Penchons-nous maintenant sur un autre jeu archaïque, encore en honneur dans le dernier siècle et que ce siècle-ci a presque délaissé.

Qui de nous, dans son enfance, n'a connu le jeu de l'oie et ne s'est intéressé à la marche saccadée des fiches et à l'oracle des dés ?

Ce ne sont que bonds en avant, arrêts, retours en arrière, sur un chemin spirale, semé de pièges et d'embûches, où nous guettent le puits, le labyrinthe, la prison et même la mort.

Mais celle-ci, remarquez-le bien, n'est jamais que provisoire. Elle est *toujours* suivie d'une résurrection immédiate et n'a pour les joueurs d'autre action néfaste que de retarder leur marche vers le but : $63 = 6 + 3 = 9$.

Le jeu de l'oie, nouvelle image de la destinée humaine, comporte, en effet, 63 logettes avec images, portant chacune un numéro de 1 à 63. Mais si vous tenez compte de la case non numérotée du départ, il comprend, en réalité, 64 cases, soit 8², comme le jeu d'échecs, auquel il se relie par le plus haut symbolisme. Le zéro n'y figure pas, bien que sa case existe ; il n'est donc ni chiffre ni nombre dans ce jeu d'initié. Et cela semble bien résulter du fait que le joueur, parvenant à la case 58, est censé mort, paie une obole et *continue à participer au jeu* en revenant prendre place, non à la case d'origine, mais bien à la case 1. Il y a progression d'« une unité » dans un autre cycle. Et dans cet autre cycle le joueur pénalisé a peu de chances de rattraper ses concurrents beaucoup plus avancés du cycle précédent.

Moi. — Il y a là rappel indiscutable de la Vie humaine et réincarnation allégorique avec progression.

SISYPHE. — La théorie que j'ai découverte confirme les règles du jeu de l'oie.

En effet, la pénalité *dans les chiffres* résulte du fait que, dans le nouveau cycle post-mortem, l'unité est deux fois plus petite que dans le premier cycle : mais l'avance d'une unité est confirmée. En astronomie, ces avances d'unités

correspondent au mouvement de l'axe terrestre autour du pôle car, dans la Création, tout se copie et tout se tient.

MOI. — Le sens de la marche est évidemment centripète, alors que les épreuves ont une direction centrifuge.

SISYPHE. — Aussi dans ce jeu allégorique tout repose sur des mouvements en sens opposé.

Parmi les logettes occupées en majorité par des silhouettes de guerriers on relève toutefois d'autres logettes occupées par deux séries d'oies regardant en sens contraire et qui portent les numéros ci-après :

Série a) 5 14 23 32 41 50 59 —————→
Série b) 9 18 27 36 45 54 63 ←————

On retrouve un peu partout des traces de la numération décimale, mais toujours équilibrée par la numération duodécimale, comme nous le verrons bientôt.

Le jeu de l'oie se pratique avec deux dés, dont les faces sont numérotées de 1 à 6, ce dernier nombre étant sous-multiple de 12. L'avance du joueur vers le but correspond donc à des additions de points. Dans certains cas, ces additions sont transformées en multiplications, dans d'autres en soustractions (régression). Une somme de points égale à 9 varie considérablement d'importance suivant qu'elle se décompose en $6 + 3$ ou en $5 + 4$.

Le joueur atteignant la case 6, où se trouve un pont, passe automatiquement à la case 12, soit 2 fois 6. Par contre, s'il atteint la case $42 = 7$ fois 6, où se trouve le labyrinthe, il doit rétrograder au nombre $30 = 5$ fois 6.

Cela semble indiquer qu'à côté de l'unité ordinaire le jeu montre l'existence d'une unité supérieure (unité groupe) égale à 6 unités simples. D'où ma conclusion que le jeu de l'oie dérive de théories spéciales de la multiplication.

MOI. — Votre phrase relative aux dés (cet autre jeu millénaire) me fait penser à la présence du même sous-multiple 6 dans le jeu de domino. Seulement ceux-ci comportent le zéro.

SISYPHE. — Jamais de la vie. Dans les dominos, il peut y avoir absence de nombre ou de chiffres mais, dans ce cas, une fois de plus, par une pudeur qui est science précise, on ne dit jamais double-zéro, mais double-blanc.

OIE = HOMME

Retournons aux oies. Celles-ci sont disposées de manière à faire allusion à des multiples de 9 et j'ai tout lieu de croire que le jeu est une critique de notre système mathématique, qui a adopté *un itinéraire à sens unique* sur lequel on porte des grandeurs dans l'un ou l'autre sens par voie d'addition ou de soustraction.

Cet itinéraire à une seule voie (mélange de pairs et d'impairs) engendre des embarras de circulation. Il en résulte des retards (hôtellerie), des accidents (le puits), des contraventions (la prison), des erreurs graves (le labyrinthe) et la mort.

MOI. — C'est de plus en plus l'image de notre existence, qui serait une opération mathématique, elle aussi.

SISYPHE. — N'est-il pas curieux que, depuis les temps les plus éloignés, ce jeu de l'oie a gardé la même présentation archaïque et l'allure naïve d'une image d'Epinal ?

Je me suis demandé souvent à quoi il devait sa dénomination symbolique de la vie humaine. Le *jeu de l'oie* serait donc le *jeu de l'homme*, caqueteur et querelleur.

MOI. — Ce n'est pas des plus flatteurs, malgré le vieil et célèbre exploit des oies du Capitole.

SISYPHE. — C'est surtout injuste pour les oies, qui sont des animaux très intelligents. Plus tard, je vous montrerai l'image du jars associée à une divinité mythologique. Dans cette étude tout se recoupe et il ne peut en être autrement.

LE « NOBLE » JEU DE DAMES

Parmi les autres jeux, comment ne pas s'arrêter au *jeu de dames* ? Dans les textes, comme dans les jeux, la Femme joue un rôle de premier plan. On la retrouve dans les cartes, les échecs (où elle constitue la pièce maîtresse). Mais le damier est son véritable champ de bataille en noir et en blanc.

L'Eve biblique est la Vie, la mère de tous les vivants. Elle est l'Eau et paraît avoir été substituée au Créateur

comme Unité première. Là est peut-être l'explication mathématique la plus vraisemblable du péché originel.

Le jeu de dames comporte un carré subdivisé en $100 = 10^2$ cases plus petites (1).

Moi. — Système décimal.

SISYPHE. — Et les pions luttent avec des marches obliques suivant les diagonales du damier.

Mais si nous considérons le côté de chaque case du damier comme égal à 1, unité de longueur, la surface du carré vaudra 1, tandis que la diagonale du carré (équivalente à la longueur du déplacement d'un pion de case à case), vaut $\sqrt{2}$. Deux serait le nombre de la Femme.

Moi. — Dans ces conditions, le jeu de dames remonterait à Eve.

SISYPHE. — Théoriquement, c'est possible. En tout cas, il existe depuis la plus fabuleuse antiquité. La mythologie rapporte, en effet, que le dieu Toth (Hermès Trismégiste) *joua aux dames* avec la Lune et lui gagna le $1/72$ de ses feux. Dans un entretien suivant, je tirerai les conséquences de cette opération et vous verrez l'importance mathématique d'une aussi étonnante partie.

SYMBOLISME DES CARTES A JOUER

Ceci dit, je passe aux cartes, jeu multiples et connu de tous. Je ne m'attarderai pas en rechercher l'ancienneté. Les cartes sont de tous les temps et de toutes les latitudes. Si vous prenez les nôtres par exemple, vous les trouverez pleines de noms empruntés à l'histoire et aux textes sacrés. David, Pallas, Argine, César, Alexandre, Rachel, Charlemagne, Judith en disent assez sur le caractère allégorique des figures.

Moi. — Ici, je désire présenter une objection. Vous avez reconnu vous-même, il y a un instant, que le damier avait évolué, puisqu'il passa (vers le XVIII^e siècle, je crois), de 64 à 100 cases. D'autre part, les cartes de France et d'Angleterre ne sont pas les mêmes que les cartes d'Espagne,

(1) Importé d'Orient en Europe à l'ère des Croisades, le jeu de dames comportait alors 64 cases (8²) comme l'échiquier. On a passé ainsi, sans s'en apercevoir d'un système à base 8 à un système à base 10.

où figurent d'autres emblèmes, notamment dans la *barraca*. Comment pouvez-vous concilier l'enseignement que vous tirez des jeux *dans leur forme actuelle* avec l'allégorie mathématique ancienne que vous prétendez y avoir été incluse *sous une forme différente*, dans les temps premiers?

TOUS LES GRANDS JEUX ONT UNE ORIGINE « FABULEUSE »

SISYPHE. — Moins un jeu a subi de corruptions depuis l'origine, plus sa précision symbolique et mathématique est intense. C'est le cas du jeu d'échecs qui nous est parvenu, en raison de la perfection inimitable de son mécanisme, à peu près dans l'état où son inventeur le conçut. C'est pourquoi notre rôle est de dégager l'enseignement primitif des stratifications traditionnelles et de reconstituer, dans la mesure de nos forces humaines, la mathématique du Créateur.

Toutefois, vous vous tromperiez en n'attribuant aucune valeur aux apports des générations successives. Il n'est, pour ainsi dire, pas une addition ou une modification qui n'ait sa signification et son but. Que cette signification et ce but échappent à l'homme et soient voulus par une Intelligence supérieure à la nôtre, voilà qui est fort probable et que la suite de l'évolution démontrera.

Ce que je puis dire, pour l'instant, c'est que, dans mes recherches mathématiques, j'utilise intégralement tout ce que je trouve dans l'état où cela est. Cette manière de faire m'a rebuté tout d'abord, mais elle s'est imposée à moi par ses résultats empiriques, à la fois si inouis et si concordants que je n'ai pu douter de leur constante valeur.

Je sais maintenant que tout s'interpénètre, tout se lie et que rien de ce qui est n'est indépendant de l'équilibre du Grand Tout. Ainsi la Vérité se retrouve même dans l'Erreur, qui n'est qu'une cristallisation de la Vérité sous une apparence différente. Au chercheur intelligent de ne pas se laisser tromper par les mots.

Moi. — Ce que vous dites m'eût profondément choqué, il n'y a guère. Mais depuis que nous poursuivons ces entretiens, il m'est venu la réflexion que voici. Vous déclarez que fables, contes, jeux sont d'origine initiatique et portent la marque du Divin. Il doit en être ainsi car ce sont tou-

jours les mêmes contes, les mêmes fables et les mêmes jeux qui bercent l'humanité depuis des dizaines de siècles. Et il est absolument significatif que les époques prétendues les plus « intelligentes » et les plus industrieuses, comme l'époque actuelle, sont — à l'égal des moins évoluées — incapables d'ajouter à ce bagage immortel.

Sans doute nous avons des auteurs, des fabulistes, des inventeurs, mais ce ne sont pas des contes, des fables, des jeux *universels* qu'ils inventent. Ou bien leur œuvre n'a qu'une audience partielle et précaire, ou bien elle rajeunit des thèmes anciens.

SISYPHE. — Vous ne croyez pas si bien dire et votre remarque est pertinente. Témoin la faveur subite et renouvelée de jeux démodés comme les mots en croix et le yo-yo.

JEU DE 32 ET DE 52

Mais nous voici loin des cartes à jouer de nos latitudes. Les jeux de cartes sont, on le sait, de 32 et de 52. Celui de 52 est évocateur du nombre des semaines. Celui de 32, le plus usité, commence au chiffre mystique 7.

N'est-ce pas le septième jour que le Créateur se reposa ? Les deux jeux ne seraient-ils pas en concordance avec l'existence de deux cycles : l'un finissant à 6, l'autre commençant à 7 ? J'ai des raisons mathématiques de croire que le premier cycle correspondrait à l'ère Jupiterienne et le second cycle à l'ère Chrétienne qui les englobe toutes les deux. Par la suite, les cycles auraient fusionné, en conservant l'as pour l'ensemble des deux parties.

LE CARACTÈRE SACRÉ DE L'AS OU UNITÉ

Le rôle de l'as est particulier puisqu'il est l'image du 1, et que, malgré son infériorité aux autres chiffres dans notre numération, il leur est, je crois toujours supérieur.

Moi. — Sauf dans le nain jaune.

SISYPHE. — Exception souligne la règle. Et pourquoi l'as fait-il invariablement partie des « figures » ? Il y a là une indication très nette du rôle dévolu à l'unité. En outre, cette anomalie accuse la dissymétrie de nos mathématiques.

Normalement, l'as devrait être la plus petite des cartes, exactement le 1 ; or, non seulement il est supérieur au 2,

au 7, au 10 (1), mais au valet, au roi, à toutes les autres cartes. Ceci constitue un enseignement précieux que nos mathématiciens feraient bien d'approfondir.

Moi. — Qu'entendez-vous par les deux cycles correspondant aux jeux de cartes de 32 et de 52 ? Ne craignez-vous pas que cela soit peu justifiable, tant du point de vue des philosophies que du point de vue des religions ?

SISYPHE. — Devançant notre prochain entretien, je vous rappellerai la Genèse. On y lit que Iaveh avait conçu un univers où *tout était très bien*. Mais Dieu se vit contraint, par le fait d'Adam, l'homme, de modifier sa conception première. Si, par ailleurs, vous consultez la Mythologie égyptienne, vous y verrez que Râ « avait créé un premier univers, différent de notre monde actuel ».

Il y a, en fait, deux univers : le visible et l'invisible, conséquence de nos errements mathématiques, et dont le premier se termine avec la mort.

La Mort, n'est-ce pas l'homme qui l'inventa, en falsifiant le zéro et ne subit-il pas les effets de son ignorance, puisqu'il s'épouvante d'un terme qui n'est que la frontière apparente entre les deux univers ?

Moi. — Beaucoup hausseront les épaules à cette conclusion.

SISYPHE. — Eh ! mon Dieu ! laissez rire les « sages »... Pour vous, notez que l'inventeur des jeux de cartes n'a pas commis la bévue d'inventer la carte zéro.

Je ne veux pas analyser tous les jeux de cartes, mais passer rapidement en revue les principaux d'entre eux.

LE POKER ET SA 53^e CARTE

Dans le *poker*, l'homme a introduit arbitrairement une 53^e carte, le *joker* (autrement dit en anglais : le farceur, le mystificateur), qui joue le rôle de notre zéro mathématique. Et c'est si vrai que l'heureux (?) propriétaire de cette 53^e carte a la faculté de lui attribuer la valeur qui lui plait.

Moi. — N'est-ce pas la même chose en politique ? Le pire numéro, suivi d'un certain nombre de zéros, prend une valeur arithmétique hors de proportion avec ses véritables qualités.

(1) Sauf des cas, assez rares, comme à la manille.

LE BRIDGE ET SON MORT QUI RESSUSCITE

SISYPHE. — Notons en passant le bridge (nom qui veut dire pont), dont la vogue fut inexplicable. Que signifie ce pont, sinon qu'un passage existe entre les deux univers ?

La caractéristique du bridge, comme d'un certain nombre d'autres jeux de cartes, est d'être joué *avec un mort*.

Là encore une théorie existe, et j'ai démontré ailleurs comment dans un cercle directeur de centre donné, avec deux diamètres se croisant à angle droit, il est possible de faire tourner quatre circonférences plus petites et tangentes entre elles, de telle manière que, dans le cours de la rotation et synchroniquement avec celle-ci, chacune des petites circonférences varie de grandeur. Quand la première s'accroît, sa compagne sur le même diamètre diminue proportionnellement, de telle manière que l'égalité ne cesse pas un seul instant d'exister. Il s'ensuit qu'à tour de rôle une des quatre circonférences s'évanouit alors que sa compagne atteint le diamètre maximum et que les deux autres sont égales entre elles, le tout rappelant exactement les quatre partenaires du jeu de bridge où, tour à tour, chacun devient ce qu'on appelle « le mort ».

Puis « le mort » redevient partenaire vivant à l'image même de la vie.

LA BELOTE MODERNE OU « REGNE DU VALET »

Je m'en voudrais de quitter les jeux de cartes sans avoir fait au dernier-né une courte allusion.

Moi. — Je ne pense pas que vous accordiez cet honneur à *la belote*.

SISYPHE. — Au contraire. Et je veux par là vous montrer l'étonnant mécanisme de l'adaptation.

Quelle est la caractéristique de ce jeu, né dans notre époque troublée ?

C'est que l'ordre des préséances y est nettement renversé. Le *valet*, qui a rang de sous-officier ou de contremaitre dans la hiérarchie supérieure, devient la carte maîtresse.

Dans ce jeu rectiligne de 32 cartes, il vaut 20 points ou 2×10 . Il est immédiatement suivi par le 9, qui vaut 14

ou 2×7 . Retenez ces chiffres : 2×10 et 2×7 . Nous les retrouverons fréquemment par la suite.

En français, le mot « valet » revêt une signification méprisante. Or, dans la belote, qui passionne les foules modernes, le valet exerce le commandement. Il soumet à son joug, non seulement le roi, les dames, le peuple des cartes ordinaires, mais encore l'as, autorité suprême.

Nous sommes donc manifestement en présence d'un fait nouveau, représentatif des temps actuels, et la prééminence du valet, escorté du 9, symbolise le bouleversement de l'habituel état de choses.

Moi. — Un tel symbolisme est inattendu, mais saisissant.

SISYPHE. — Vous retrouverez ce même caractère dans une foule d'autres jeux. Je vous ai cité le yo-yo où la rotation utilise des circonférences soudées par le centre. Nombreux sont les « amusements » qui se rattachent au problème circonferentiel.

DU JEU DE GRACES AU CERCEAU TOUT RAPPELLE LE PROBLEME DE LA DROITE ET DE LA CIRCONFERENCE

En même temps qu'une allusion directe à la circonférence, au cercle, à la sphère, ces jeux comportent un rappel du diamètre ou rayon, de la ligne droite, du bâtonnet.

Et le tout se réfère inévitablement au mécanisme de la génération qui, dans l'occultisme symbolique, tient une si grande place.

On ne manquera pas de reconnaître ce triple caractère aux jeux de grâces, du cerceau, du bilboquet, etc. De même qu'on ne saurait dénier aux jeux de paume, de balle, de ballon, et même de tennis ou de croquet, une parenté avec la sphère et le monde géométrique tout entier.

LE DIABOLO ET LES CHIFFRES ROMAINS

Pour terminer cette énumération, je m'attarderai à deux jeux. L'un, qui eut récemment son heure de renouveau, après des siècles de sommeil, est le diabolo. L'autre, vieux comme le monde, et qui garde toujours la même faveur : la marelle.

MOI. — J'ai dû jouer au diabolo dans mon jeune âge, quelque part après 1900.

SISYPHE. — Vous n'ignorez donc pas que ce jouet a la forme d'un double cône tronqué. La plupart des joueurs n'en cherchaient guère plus long. Mais moi, qui ne suis pas obnubilé par le désir de faire sauter le double cône vers le ciel, à l'aide de deux bâtons et d'une ficelle, je me suis penché longuement sur la structure du diabolo.

Et j'ai remarqué ceci : c'est que sa coupe représente l'X des chiffres romains, ou deux V opposés par la pointe, ce qui est caractéristique de la dizaine. Déjà le jeu de grâces, avec ses bâtonnets, m'avait révélé un cône tronqué, et la même spirale tronconique vous est apparue dans le chemin du jeu de l'oie.

Mais regardez encore de plus près le diabolo et l'opposition des deux cônes interrompus. Cette image n'est-elle pas évocatrice de Saturne, dit Chronos, dont les attributs sont la faux et... ?

MOI. — Le sablier.

SISYPHE. — Voilà qui va divertir les gens d'imagination et nous mettre à dos les hommes de mathématiques.

LE PARADIS ARITHMÉTIQUE DE LA MARELLE

Réconcilions-nous donc sur le dos de la marelle avec les esprits positifs.

Je me suis contenté de me reporter aux trois figures du dictionnaire Larousse.

Ces figures géométriques sont pleines d'intérêt. La marelle se nommerait ainsi à cause du nom grec *meros* (partie, division) ou de l'indicatif *meiro* (je partage).

Effectivement, le jeu de marelle comporte un certain nombre de cases numérotées revêtant, pour chaque catégorie, des formes invariables et dont les plus caractéristiques portent les noms de table, lune, enfer et paradis (ou ciel).

Pour peu qu'on les étudie, ces catégories de figures posent des problèmes de surfaces rectangulaires et circulaires, avec une surface de transition entre les précédentes

et une allusion à une unité de temps. Le dernier schéma présente cette particularité de nous proposer le nombre 19 dont l'importance est plus grande qu'on ne suppose dans l'univers mathématique. Vous ne manquerez pas d'être de mon avis si je vous dis que $1 + 2 + 3 + 5... + 19 = 100 = 10^2$. Ainsi nous revenons à nos moutons.

MOI. — Votre exposé est plein d'intérêt et ce n'est pas en vain que nos jeux s'apparenteraient aux mathématiques. Le plus difficile consiste à relier entre elles tant de données et de rassembler en un tout homogène vos multiples constatations.

LE JEU DE PATIENCE DE LA VIE

SISYPHE. — Cela est aussi un jeu, bien connu de vous, le *jeu de patience*, qui consiste à emboîter les uns dans les autres les saillants et les rentrants de morceaux de bois ou de carton.

Quand l'image primitive est reconstituée, on a gagné. Ainsi en est-il de la mathématique divine, mise en petits morceaux, puis reconstituée d'une manière arbitraire après la Tour de Babel.

On a redécouvert le jeu de patience en le décorant du nom de *puzzle*. Mais la seule innovation fut de mettre les dimensions et les difficultés du jeu à la mesure des soucis contemporains.

Un puzzle est un jeu de patience qui demande dix fois plus de patience. Ce n'est donc pas un perfectionnement d'avoir accru le nombre des morceaux.

MOI. — Avez-vous donc perdu l'espoir d'une entière reconstitution ?

SISYPHE. — Pas le moins du monde. J'estime, au contraire, qu'après bien des temps d'incompréhension quelque chose est enfin changé.

Vous admettez avec moi que divers incidents significatifs se sont produits depuis trente ans dans la société humaine.

RENAISSANCE DE L'INVESTIGATION

1° L'astrologie, science surannée, abandonnée et considérée comme un ensemble de sornettes, surgit du passé. Non seulement elle s'affirme avec une extraordinaire vigueur, mais encore elle prend une allure scientifique :

2° On avait presque complètement cessé de parler mythologie. Coup sur coup, la littérature, le théâtre et l'industrie y consacrent livres, pièces et films. A tout propos, hors de propos, les périodiques sont pleins de citations mythologiques ;

3° Les danses et la musique nègre prennent le dessus du pavé. Fait d'autant plus bizarre que la véritable danse nègre s'est exécutée de tout temps suivant une circonférence ;

4° Les mots croisés apparaissent, deviennent une folie collective.

MOI. — Et tout cela, dans quel but ?

SISYPHE. — Celui d'habituer l'homme à observer, penser, réfléchir, chercher, comparer, déduire, à étudier les choses qu'il connaît imparfaitement et les choses qu'il ignore, à recourir aux sources, à retrouver l'origine et la signification exacte des mots. Les mots croisés familiarisent, en outre, les moins instruits avec les personnages bibliques et mythologiques ;

5° Le triomphe des mots croisés s'accompagne de celui des romans policiers. Les déductions de Sherlock Holmes, du commissaire Maigret passionnent les foules. Une fois de plus, le but visé, à l'insu des auteurs et des lecteurs, est de créer « l'inconnue » et de mettre les hommes à sa recherche par le développement de l'esprit critique et des facultés d'observations ;

6° La radio a tout bouleversé, non seulement dans les habitudes mais dans les façons de penser humaines. Tel qui n'aurait pas admis l'existence du monde de l'atome ou des ondes électro-magnétiques, s'incline docilement à cause de la démonstration quotidienne de la T.S.F.

LES HOMMES NE SONT QUE DES « ROBOTS »

Je m'arrête là-dessus et voici mon aboutissement.

Une volonté supérieure agit en vue d'un but bien déterminé, sur l'humanité ignorante qui *subit*. Tous les hommes sont des « robots », mus électromagnétiquement par une Intelligence Invisible. Quelques-uns, bien rares, en ont conscience et coopèrent. L'immense majorité se laisse conduire et ne s'en doute même pas.

MOI. — Et quelle est donc, à votre avis, l'intention cachée de cette Volonté Occulte ?

SISYPHE. — Ne serait-ce pas, précisément, de voir l'homme se diriger vers les vérités oubliées et se livrer aux recherches mêmes que vous et moi poursuivons ?

HUITIEME ENTRETIEN

LA BIBLE ET LA MYTHOLOGIE SONT-ILS DES PRECIS DE MATHEMATIQUES ?

La mathématique est la
seule bonne métaphysique.
(Lord KELVIN).

SISYPHE. — Peut-être avez-vous été surpris lorsque je vous ai dit, au cours de nos premiers entretiens, que notre système à base décimale, fondé sur des conventions unilatérales, se différenciait profondément du système mathématique utilisé pour réaliser la Création.

MOI. — Je l'avoue. Mais, sans m'avoir absolument convaincu, vous avez depuis semé en moi le désarroi et le doute. Il est vraisemblable qu'en présence des lacunes et infirmités que vous m'avez fait toucher du doigt dans notre système mathématique, beaucoup d'hommes impartiaux se sentiront ébranlés.

SISYPHE. — Ce serait là un travail de démolition paralysant et stérile si je n'avais pour but de convier l'humanité à réformer ses méthodes mathématiques pour se rallier aux méthodes mathématiques du Créateur.

MOI. — La difficulté est de connaître ces vues du Créateur.

SISYPHE. — Je vous le concède volontiers et l'obstacle serait pratiquement insurmontable s'il n'y avait — je parle déjà mythologie — un fil conducteur dans ce labyrinthe, c'est-à-dire les textes sacrés.

MOI. — Ici, je me permets de vous arrêter, car les Ecritures Saintes et les récits de la Mythologie ne paraissent revêtir aucun caractère mathématique.

SISYPHE. — Voilà précisément ce qui vous trompe et je serais heureux de vous le démontrer.

MOI. — Hé quoi ! Vous prétendriez que la *Genèse*, l'*Exode*, les *Nombres*, le *Deutéronome*...

SISYPHE. — Sont pleins de formules mathématiques. « Pentateuque », « Nombres », « Deutéronome » constituent déjà une indication numérique. Daniel, Ezéchiël, etc..., l'*Apocalypse* fourmillent de chiffres. Pour ce qui est des mythologies, on s'y heurte ouvertement aux calculs.

MATHEMATIQUE OUVERTE ET MATHEMATIQUE FERMEE

MOI. — Oui, je sais : les 1260 jours, les 3 temps et demi, les 1190 jours, le chandelier et l'hydre à 7 têtes, les 12 apôtres et les 12 travaux d'Hercule, et le nombre 666. Mais tout cela est insuffisant pour constituer une mathématique. Tout au plus, ces chiffres épars en représenteraient-ils des morceaux.

SISYPHE. — Je ne saurais mieux parler. Toute la mathématique du Créateur est enclosé dans les écrits chinois, hindous, bibliques, etc., de même que dans les fables mythologiques. Mais cette mathématique ne réside pas seulement dans l'expression « ouverte » de quelques chiffres, qui ne figurent dans le texte que comme amorce, pour ainsi dire, et sont inexplicables par eux seuls.

La signification numérique des textes dépourvus de chiffres est parfois beaucoup plus intense et même, dans bien des cas, revêt une hallucinante précision.

MOI. — De quel procédé usez-vous ? De celui des kabbalistes juifs ou de celui des numérologues modernes ?

SISYPHE. — Vous me permettez, pour l'instant, de n'en rien dire en raison de l'empirisme du procédé. Qu'il me suffise de constater qu'avant de commencer mes recherches j'ignorais absolument (et j'ignore encore exactement) les méthodes de la numérologie verbale et que j'y ai été amené, de mon propre chef, par quelques coups de sonde heureux.

Les résultats ont été si probants qu'ils m'ont dessillé les yeux en dépit du fil tenace qu'y avaient cousu trente années de conformisme.

MOI. — Cela ne vous parut pas présenter un caractère « antiscientifique » ?

LE CULTE STERILE DES PRECEDENTS

SISYPHE. — Si, d'abord, l'énormité de la révélation me fit douter de ma découverte. Puis je réfléchis que tout pionnier est nécessairement antiscientifique puisqu'il tourne le dos aux programmes établis.

Quand le premier moment de stupeur est passé, le conformisme englué les novateurs dans l'ironie, en attendant qu'il les enserme dans la réprobation. Cependant la roue du temps continue à tourner. L'effet de surprise disparu, la novation fait figure de chose connue. Elle s'installe dans les habitudes et devient du conformisme à son tour.

Galilée, Palissy, Papin, Newton, Pasteur, Edison, pour ne nommer que ceux-là, furent des antiscientifiques, autrement dit des cerveaux qui pensèrent à l'encontre de la science de leur temps.

Mais aujourd'hui, c'est au nom de Galilée, de Newton, de Pasteur, etc., que le conformisme condamne les découvertes récentes, et il en sera ainsi tant que l'homme fera de la science par intérêt, c'est-à-dire pour lui-même, au lieu de chercher humblement à retrouver la science du Créateur.

L'INANITE DE LA FABLE N'EST QU'APPARENTE

Pour en revenir aux textes sacrés, il n'est guère possible que vous n'ayez fait, à propos d'eux, cette remarque. Comment se peut-il que des récits fabuleux si incohérents aient passé à la postérité ?

Moi. — Comme tant d'autres, je me suis posé la question. Et je me suis dit que tout cela était littérature.

SISYPHE. — Explication insuffisante, à quoi ne s'est pas borné votre jugement. Vous y avez vu également l'expression d'anciennes croyances culturelles et vous avez, en vous-même, souri de la puérilité des thèmes de la vieille humanité.

Or, vous vous trompiez complètement, car ces « contes à dormir debout » m'ont précisément ouvert les paupières.

Superficiels comme ils le sont aujourd'hui, les hommes ont négligé de labourer l'humus millénaire des textes pour en extraire les sucs.

Tout est symbolique, et par conséquent, tout nous trompe dans les écrits saints. Quand la Bible nous raconte que les bergers et les pasteurs de Chaldée et de Mésopotamie s'amusaient à suivre le cours des astres et à en déduire les mouvements, on entend bien qu'il ne s'agissait pas de vulgaires gardiens de moutons, incapables d'autre chose que de tondre et de traire, mais de conducteurs d'hommes, c'est-à-dire de mages et de prêtres, familiarisés avec la lecture du ciel.

Lisez la *Mythologie élémentaire* de Gérusez (1) : « Les prêtres de l'Égypte, *dépositaires de la science* et tout-puissants dans l'État, *se réservèrent la connaissance des grands principes religieux* et livrèrent à la *crédulité des peuples des fables obscures qui recélaient un sens que le vulgaire n'atteignait pas* ».

LES PRETRES D'EGYPTE ET L'UNITE

« Eux-mêmes, ils connaissaient l'unité de Dieu et avouaient que les dieux de leur panthéon n'en étaient que des manifestations diverses ».

Vous voyez que nous sommes projetés en plein langage mathématique. Ces prêtres égyptiens savaient que Dieu était 1 et que leurs dieux n'étaient que des images diverses de la grandeur 1.

Plus vous creuserez à l'origine des cultes de l'humanité, plus vous aboutirez à cette conception d'un Dieu Unique, lui-même ± 1.

Or, s'il n'existe qu'une Intelligence première, il ne peut exister qu'une Science et qu'une Religion. Mais, à côté de la Religion Une (qui, étymologiquement, relie entre eux tous les hommes), on a créé des églises multiples, de même qu'on a opposé des sciences multiples à la Science avec un grand S.

(1) Hachette, éditeur.

SCIENCE = RELIGION

Les églises et les sciences humaines étant des manifestations faillibles ne pouvaient donc se hausser jusqu'à la Science et à la Religion divines. C'est la raison pour laquelle églises et sciences humaines ne parviennent pas à s'entendre alors que, sur le plan divin, Science égale Religion.

Vus d'une certaine hauteur ces deux mots sont synonymes. Mieux : ils sont le même mot en deux langages différents. Religion et Science sont inséparables, l'une traduisant la vérité en langage philosophique, l'autre exprimant la Création en langage mathématique, et l'homme (cet effet) ne rejoindra sa Cause que lorsque Science et Religion ne feront qu'un.

MOI. — Croyez-vous à cette réconciliation ?

SISYPHE. — Non, tant que l'humanité commettra l'erreur de confondre Religion et église, autrement dit persistera à rejeter les fautes des églises sur la Religion, qui n'en peut mais.

Non, tant que l'humanité aura la même confiance aveugle dans ses mathématiques incomplètes et s'obstinera à conserver un système manifestement en désaccord avec celui de la Création.

Je vous ai déjà signalé précédemment toutes les erreurs qui en résultent.

C'est, je le dis une fois de plus, parce que nos sciences mathématiques s'écartent de la mathématique divine qu'en dépit d'efforts millénaires les « savants » n'ont pu ni diviser un angle en trois parties égales, ni construire un cube double d'un autre cube, ni tracer un cercle égal à un carré donné, ni déterminer la longueur exacte d'une circonférence, ni élaborer un calendrier précis, ni résoudre une équation du 3^e degré, etc.

CHERCHEZ LA CAUSE
DES ERREURS MATHÉMATIQUES

Avouez-le. Ces déficiences crévent les yeux. Le mathématicien constate... et passe. Mais jamais il ne se dit que son impuissance provient de ce qu'il se heurte à des obstacles et que ces obstacles ne sont que des effets. Or ces

effets ont une cause, et cette cause il faut d'abord la connaître avant de poursuivre des spéculations mathématiques au moyen d'un instrument vicié.

MOI. — Certains mathématiciens supérieurs ont dû se heurter à semblables constatations.

SISYPHE. — Oui, et ne parvenant pas à répondre à leurs propres interrogations, ils ont élaboré une théorie spécieuse et poursuivi les mêmes errements.

MOI. — Que pouvaient-ils donc faire ?

SISYPHE. — Simplement ce que j'ai fait. Au lieu, comme don Quichotte, de pourfendre des moulins, donc de m'épuiser à lutter contre des effets, je me suis évertué à rechercher la cause.

S'il existe, me suis-je dit, une incommensurabilité invariablement constante entre une circonférence et son rayon, et s'il n'existe jamais de carré égal à un cercle, il est clair que nous ne pouvons trouver la cause de tels effets ni dans la nature de la droite, ni dans la nature de la circonférence, ni dans la nature du carré.

MOI. — Que pouvons-nous incriminer, dès lors ?

LE VRAI COUPABLE EST NOTRE NUMÉRATION

SISYPHE. — Mais tout simplement *notre manière de calculer*. C'est notre système mathématique qui est la cause déterminante de notre impuissance. C'est lui l'unique coupable, lui qui doit être revu, vérifié, corrigé, amendé. Et ce, en partant de sa naissance (la numération), ou mieux : de son origine, si nous voulons échapper aux conséquences du *péché originel*.

Je ne me lasserai jamais de le répéter. Nous faisons partie d'un univers *réalisé* et, dans cet univers, il n'y avait place que pour les lois mathématiques qui présidèrent à sa réalisation. Nous n'avons pas tenu compte de la *législation* qui nous précédait. Et, introduisant arbitrairement notre système imparfait dans le système parfait de la Création, nous ne pouvons être surpris si l'un ne cadre pas avec l'autre.

MOI. — Eh quoi ! Pas un seul homme avant vous n'aurait soupçonné ce désaccord ?

SISYPHE. — Je suis sûr que le doute a étreint bien des hommes clairvoyants, mais dans d'autres domaines. Tandis que ma dénonciation s'applique aux sciences dites « exactes », c'est-à-dire au terrain mental considéré comme le plus solide et dont l'homme est le plus fier.

Pourtant, il ne fallait qu'un peu d'ingéniosité, unie à un peu de logique.

Combien de lecteurs ont ruminé les premiers chapitres de la *Genèse* ? Des centaines de millions, peut-être. Mais combien les ont compris ?

Durant des siècles on a assimilé les six jours de la Création à notre semaine de sept fois vingt-quatre heures, comme s'il y avait une commune mesure entre la manière de compter de l'homme et la manière de compter du Créateur.

C'est seulement dans les temps modernes que les commentateurs sacrés, effrayés de voir se creuser un abîme entre l'interprétation séculaire et les dernières constatations scientifiques ont consenti à voir dans les « jours » de la Création des époques d'incommensurable longueur.

ADAM N'ETAIT PAS LE PREMIER HOMME

Il en est de même de la création de l'homme, sous forme de poupée d'argile qu'anima le souffle de Dieu.

Qui voit dans le jeu biblique un jeu puéril accuse son impuissance. En tirant Adam du limon de la terre, le Créateur l'arracha à une ambiance viciée et le sortit de la boue qui l'entourait.

Moi. — Ceci donnerait à entendre qu'Adam ne fut pas expressément le premier homme, mais seulement le premier homme élu par le Créateur.

SISYPHE. — S'il en était autrement et si Adam et Eve avaient été le seul premier couple, Caïn et Abel eussent été leurs premiers et uniques enfants. Or, après le meurtre d'Abel, Caïn, l'un des trois survivants de la première et unique (?) famille humaine, reçoit de l'Eternel une marque « afin que *quiconque* le trouverait ne le tuât point ».

« Alors Caïn sortit de devant la face de l'Eternel, et habita au pays de Nord, vers l'orient d'Héden ».

« Puis Caïn connut sa femme, qui conçut et enfanta Enoch ».

(*Genèse*, IV, 15, 16, 17).

La même pluralité s'applique à l'Eternel Dieu qui dit, avant de chasser l'homme du Paradis terrestre :

« Voici, l'homme est devenu *comme l'un de nous*, sachant le bien et le mal ».

(*Genèse*, III, 22).

Moi. — Il s'agissait sans doute des Elohim.

SISYPHE. — Oui. Et ceci démontre qu'il faut lire la Bible avec des lunettes et aussi avec son œil intérieur.

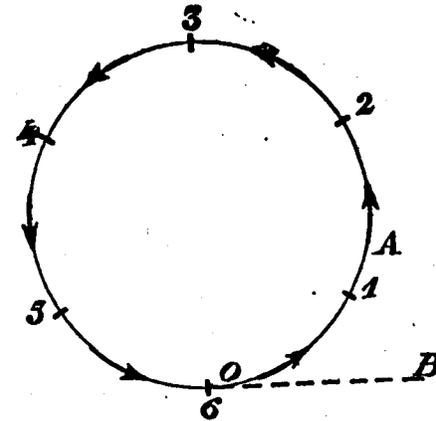
Moi. — Et les mathématiques dans tout cela ?

SISYPHE. — Elles affleurent dès les premières lignes de la *Genèse*.

ENOCH ET ELIE

REFUSERENT « DE PRENDRE LA TANGENTE »

Si je suis le tracé d'une circonférence divisée en 6 parties (les 6 jours de la Création) et si je parcours cette circonférence en six jours, je reviens au point de départ 0.



Que ferai-je le septième jour ? Suivrai-je le mouvement *circulaire* vers A, comme le Créateur ? Ou suivrai-je le mouvement *rectiligne* tangentiel vers B, comme l'homme ?

Toute la question des numérations circulaire et rectiligne est évoquée dès le seuil.

MOI. — Il y a là évidemment une interprétation, mais la moindre preuve ferait mon affaire.

SISYPHE. — Je vous dirai un jour sur quelles bases mathématiques le système s'appuie. En attendant, réfléchissez au rôle d'Enoch.

« Enoch, dit la *Genèse*, marcha avec Dieu et ne reparut plus sur la terre ».

La même chose se reproduisit avec Elie, ce qui prouve que, pour beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus.

Ces élus-là n'ont pas abandonné le cercle divin pour suivre la tangente humaine. Et c'est là une première évocation du terrible malentendu des temps anciens.

L'APOCALYPSE ET LES TRAVAUX D'HERCULE

Mais laissons un instant les cinq premiers livres et examinons les derniers textes, après tant de commentateurs.

Mon attention est spécialement attirée par les 4 chevaux et les 4 cavaliers de l'*Apocalypse*. J'y vois :

1^s 1^a 1ⁱ 1^o

chevauchés par leurs exposants. Ces exposants sont : 3 (cubes ou sphères), troisième dimension ; 2 (circonférences ou carrés), deuxième dimension ; 1 (lignes droites ou courbes), première dimension ; 0 (les points), absence de dimension ; en somme, tout ce que peut embrasser notre intelligence tridimensionnelle.

Or, le chapitre VI, 2, dit ceci :

« En même temps, je vis paraître un cheval blanc (la race blanche). Celui qui était monté dessus avait un arc (c'est-à-dire l'unité permettant de mesurer la circonférence) et on lui donna une couronne et il partit en vainqueur pour continuer ses victoires ».

Il y a là une analogie curieuse entre ce cavalier et Hercule qui, après avoir accompli ses douze travaux, c'est-à-dire débarrassé la terre et les hommes de leurs erreurs (de leurs monstres), quitte la ligne terrestre, comme Enoch, pour entrer dans le cycle des dieux immortels.

A partir du moment où vous entrez dans la Mythologie, recueil d'apparentes inepties, le symbolisme mathématique nous frappe à tout bout de champ.

Les amours de la Terre avec le Ciel sont l'histoire de la Création du monde et la doctrine occulte y rejoint la Bible dans l'enfantement des Titans.

Dans la Mythologie grecque comme dans la *Genèse*, les immortels s'unissent aux mortels et il en résulte des anomalies, qui sont des allusions transparentes aux erreurs dont nous parlons.

MOI. — Si j'ai bien suivi votre exposé, le malentendu reposerait en grande partie sur la circonférence.

SISYPHE. — Le point de départ du désaccord est dans la numération mais, effectivement, le problème de la circonférence étant de nature circulaire est celui qui échappe le plus à la mathématique humaine, d'où l'impuissance de la science et la conception du monstre Pi.

LE TAUREAU, EMBLEME MYTHOLOGIQUE DE LA CIRCONFERENCE

Or les Mythologies, la grecque surtout, font sans cesse allusion à la circonférence. Vous n'avez pas été sans observer que la Fable accorde la plus grande place au taureau, au bœuf, à la vache, au veau, à la génisse, en un mot à tout ce qui, de près ou de loin, touche au genre bovidé. Ces représentations bovines sont du symbolisme circonferentiel.

C'est sous la forme d'un taureau que Zeus, maître des dieux, féconde Europe, qui devient mère de Minos et de Rhadamanthe, et donne son nom à notre continent, durant que l'allégorie, transportée au ciel, devient la constellation du Taureau, ou 2^e signe du Zodiaque.

Pasiphaé recourt aux services d'un taureau d'airain. Io est changée en génisse, Junon a des yeux de vache. Les dieux exigent en holocauste suprême des sacrifices de taureaux par sous-multiples de 36.

Le centaure (1), moitié cheval, moitié homme, n'a pas été inventé dans le seul but de changer les lois physiologiques.

(1) *Kentauros*, de *Kineô* (je révèle les mystères) et *tauros* (taureau).

Et la consécration d'Iphigénie au culte de Diane en Tauride cache sans doute une autre signification.

L'enigme circonférentielle git en grande partie dans le Labyrinthe, construction ingénieuse de Dédale où le visiteur se perdait dans le système circulaire de couloirs. Ce n'est pas en vain que, toujours par sous-multiples de 36, Minos y livrait jeunes filles et jeunes garçons athéniens à la voracité du Minotaure, monstre-frère de Pi et qui avait une tête de taureau.

Enfin, l'un des douze travaux d'Hercule consista à délivrer du taureau gigantesque qui le désolait le pays de Crète.

Si vous prenez le mot taureau (en grec *tauros*), vous y reconnaitrez sans peine les lettres *tau* et *ro* qui, dans l'alphabet grec occupent les 19^e et 17^e places. Or :

$$19 + 17 = 36.$$

Il y a mieux cependant. Si vous numérotez les lettres de l'alphabet grec, d'alpha (1) à oméga (24), vous obtenez pour le mot *tauros* :

T	A	U	R	O	S
19	1	20	17	15	18

ce qui, additionné en chiffres, suivant le procédé classique des numérologistes, donne :

$$1 + 9 + 1 + 2 + 0 + 1 + 7 + 1 + 5 + 1 + 8 = 36.$$

Moi. — Coïncidences, dira-t-on.

SISYPHE. — Oui, dont chacune est voulue. Que dis-je ! amenée et calculée avec une incroyable précision. Les Ecritures, comme la Fable, comme toutes les traditions et connaissances humaines, regorgent de coïncidences innombrables, si bien que nous vivons dans un monde *coïncident*. Quand, par fortune, notre attention se fixe sur certaines de ces coïncidences, nous leur attribuons un caractère sporadique, c'est-à-dire que nous les croyons sans lien entre elles et uniquement dues au hasard.

Moi. — Mais quelle autre explication en donner ?

SISYPHE. — Cette explication se dégagera d'elle-même des entretiens qui vont suivre. Mais en attendant, je vous propose une image en en soulignant le caractère simpliste et grossier.

LES DEUX COTES DE LA « TRAME »

Tout se passe (pour employer un tour familier de vos logiciens) comme si deux trames, la blanche divine et la noire humaine, étaient superposées de telle manière que l'enchevêtrement du tissu ne permette d'apercevoir, de temps en temps, et de loin en loin, qu'un fragment de fil divin du côté humain.

Ces fils divins apparaîtraient comme autant de points blancs isolés, sans autre signification que le caprice de l'artiste, en l'espèce le Hasard. Pourtant, de ci, de là, une amorce de croisillon, une ligne interrompue, sembleraient vouloir dire quelque chose et révéler un dessin préconçu. Mais le moyen, logiquement, d'attribuer un sens précis à ces divagations tisserandières ! Ainsi juge-t-on les anomalies, quand on les examine du seul point de vue humain.

Néanmoins, l'autre trame existe, intimement mêlée à la première. Et chacun des points ou croisillons blancs semés dans le noir font partie d'un plan précis. Le moindre de ceux qui nous sont connus est relié à tous les autres points inconnus suivant les lois d'une parfaite logique. Mais pour voir l'ensemble du travail, il faudrait pouvoir passer dans le divin, c'est-à-dire de l'autre côté du tissu.

Moi. — Toujours le fossé entre notre troisième dimension et les dimensions supérieures !

SISYPHE. — Et notez que les pancartes destinées à nous mettre sur nos gardes se trouvent un peu partout.

Le symbole du taureau-circonférence n'est pas une spécialité de la mythologie grecque et nous le retrouvons dans la mythologie égyptienne avec la déesse Athor qui a une tête de vache, ou avec la déesse Isis qui est parfois représentée avec les cornes du même animal.

Le culte du bœuf Apis revêtait peut-être la même signification. Apis n'est que l'incarnation terrestre du dieu Osiris, enfanté sans le secours du mâle par une vache que féconda un rayon de lune.

Moi. — « Rayon de lune » ! Vous allez y voir une allusion à la circonférence et au rayon !

INTERPRETATION MATHÉMATIQUE DE LA FABLE ET DE LA GENESE

SISYPHE. — Avant de vous citer l'anecdote la plus caractéristique de la mythologie égyptienne, celle qui vous montrera le mieux les relations entre la Fable et les théories mathématiques, de même qu'entre les nombres et les noms, un bref commentaire s'impose.

Bible et mythologie sont d'accord pour indiquer la co-existence de deux mondes. Le visible, c'est-à-dire le plus grossier (et le seul que nos yeux puissent voir), est soumis à Neptune (8^2). L'invisible, monde des vibrations et des dieux, est, mathématiquement parlant, relié à la circonférence, sur laquelle tous les points représentent des carrés : 9, 16, 25, 49 entiers et tous les carrés intermédiaires à racines non entières évidemment. Ce monde invisible est soumis à Jupiter (5^2). La mort est le passage des grandeurs aux carrés, le point de transition entre les deux mondes.

Cette subdivision de l'Univers en deux parties est le fait de la désobéissance de l'homme. En mathématique, cette désobéissance est représentée par l'Union d'Adam et d'Eve, autrement dit par la « multiplication ».

« Au jour, dit la Genèse, que Dieu (± 1)^a créa l'homme (± 3)², Dieu le fit à sa ressemblance (en effet les formules numériques sont semblables). Il les créa mâle et femelle (c'est-à-dire \pm), il les bénit et il leur donna le nom d'Adam, qui veut dire terrestre, au jour qu'ils furent créés ».

Cette dernière précision était indispensable, ainsi que la soi-disant faute de syntaxe, car, par la suite, Dieu modifia son œuvre (± 3)², qui avait l'exposant divin.

Il enleva la côte 2 à Adam et de cette côte il fit Eve, qui signifie la Vie, l'Eau, le Mouvement.

Dès lors Adam était « nu », puisqu'il ne conservait aucun exposant mathématique, le 1 étant sous-entendu.

Adam désobéit à Dieu en croquant la pomme (image de la sphère), autrement dit en s'unissant, lui impair, à Eve paire, ce qui constituait l'addition intempestive de 2 et 3, ou leur multiplication : $2 \times 3 = 6$.

La race d'Eve est celle des nombres pairs, ennemie de celle du serpent 1, nombre impair comme celui de l'homme.

Ainsi voyons-nous s'ordonner la hiérarchie des quatre éléments :

Le Serpent (Satan-Lucifer).....	= le Feu 1
Eve (la femme).....	= l'Eau 2
Adam (l'homme).....	= la Terre 3
Jupiter (le dieu).....	= l'Air 5

Le Serpent (1) s'unissant au néant (0) forme 10, la dizaine.

LES DIEUX SONT DES NOMBRES A LA 2^e PUISSANCE

La caractéristique des dieux serait la 2^e puissance.

Pluton représenterait.....	$1^2 = 1$
Jupiter.....	$5^2 = 25$
Vénus (la circonférence).....	$6^2 = 36$
Neptune.....	$8^2 = 64$
Apollon.....	$10^2 = 100$

Quand un dieu commet une faute grave, Jupiter l'envoie sur la terre, parmi les hommes. Dès lors, il perd momentanément la marque de sa divinité, soit l'exposant 2.

Ainsi Apollon et Neptune ne furent plus que les égaux de simples humains, avec l'exposant 1, comme tous ceux de notre espèce.

Le dieu Apollon 10^2 devint sur terre 10^1 (ou même $10^0 = 1$).

Le dieu Neptune 8^2 devint sur terre 8^1 .

Ces deux divinités reçurent l'ordre de relever l'humanité, c'est-à-dire de « reconstruire les murs de Troie », autrement dit de reconstituer l'empire d'Adam, ancien et futur dieu, actuellement déchu et séparé en deux parties inégales.

Neptune et Apollon furent reçus ici-bas comme le sont habituellement les dieux et les prophètes. Le roi Laomédon refusa de leur payer leur salaire ; on les vola, on leur infligea des persécutions.

Ces dieux, qui avaient des passions d'hommes, se vengèrent en envoyant sur l'humanité des fléaux et les plaies. Apollon déchaîna la peste, qui fut peut-être la modification dans la grandeur de l'unité. Neptune fit sortir de l'onde un monstre marin, vraisemblablement $\sqrt{2}$, autre variation dans l'unité.

MOI. — En somme, vous dotez, par je ne sais quel procédé, chaque personnage symbolique ou biblique d'une valeur numérique.

SISYPHE. — C'est-à-dire que j'essaie par recouplements de lui restituer la valeur mathématique qu'il représentait.

LA SUCCESSION DIVINE D'URANUS

Mon procédé n'est pas nécessairement l'unique procédé et je pense que d'autres obtiendraient, par des méthodes différentes, des appellations mathématiques aussi efficaces.

En tout cas ces appellations ne sont jamais arbitraires. Et je veux même vous initier à mes recherches initiales sur ce sujet.

La Terre, dit la mythologie grecque, eut de son union avec le Ciel :

- 1° 5 garçons : Océan, Ceus, Creus, Hypérius, Japet ;
- 2° 5 filles : Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phébé, Thétys ;
- 3° Saturne ou Cronos.

Le dernier venu mutila et détrôna son père et régna au lieu et place du premier des Titans, c'est-à-dire de son frère aîné, Océan.

J'ai donné des « numéros », comme vous dites, aux différents acteurs de ce drame successoral en tenant compte de leur sexes (impairs et pairs) et de leurs droits d'accession au trône :

- 1° Océan = (1-9)⁺ ; Ceus = (1-7)⁺ ; Creus = (1-5)⁺ ; Hypérion = (1-3)⁺ ; Japet = (1-1)⁺ ;
- 2° Rhéa = (?-8)⁺ ; Thémis = (?-6)⁺ ; Mnémosyne = (?-4)⁺ ; Phébé = (?-2)⁺ ; Thétys = (?-0)⁺ ;
- 3° Saturne = 9⁻.

En effet, la convention Saturne-Océan spécifiait qu'à la mort de Saturne, Titan (Océan) reprendrait le trône. En attendant, Saturne s'engagerait à n'élever aucun enfant mâle, donc impair.

Or la convention ne fut pas observée. On sait que la femme de Saturne, Cybèle, observant que son époux mangeait tous ses fils à leur naissance, profita de ce que le maître du monde avait bon estomac et mauvaise vue pour substituer une pierre à ses enfants mâles nouveaux, d'où révolte de Titan, qui déclara la guerre à son frère et l'enferma dans une prison.

Eclairons mathématiquement ce récit qui, tel quel, n'a ni queue ni tête.

REBROUSSEMENT DE LA NUMERATION

L'usurpation du trône par Saturne et la convention intervenue entre lui et l'Océan son frère ont modifié l'ordre naturel de succession. Mais ces personnages ont un symbole numérique. On en déduit que l'acte de Saturne a créé un point de rebroussement dans une numération existante.

Les principes de cette numération diffèrent des nôtres. Il n'y a donc qu'une correspondance toute relative entre les deux numérations, et nous ne pourrions jamais trouver qu'une image approximative de ces personnages dans notre système mathématique, par exemple les valeurs que je vous ai indiquées ci-dessus.

Mais observez ceci. Suivant la convention Saturne-Océan, la numération qui allait en décroissant à partir d'Uranus, père d'Océan, par bonds de deux unités, devait s'arrêter à Saturne 9, pour rebrousser chemin et procéder, à la mort de ce dernier, par bonds 5 fois plus grands, afin d'atteindre directement Océan.

LA VALEUR NUMÉRIQUE 4-5

Ainsi la mythologie rattache son enseignement à celui du jeu de l'oie, dont la signification est également mathématique.

Vous verrez cet enseignement bientôt confirmé dans la mythologie égyptienne par l'affaire de Geb et de Nout.

Geb (9) est décomposé en deux parties (5 et 4) difflérant d'une unité.

MOI. — Cette fois-ci, je vous y prends. Naguère vous déclariez que la mathématique divine procédait par chiffres impairs, et maintenant vous parlez de 4, dont la parité ne fait aucun doute.

SISYPHE. — Je suis heureux de votre objection, car s'il est vrai que la mathématique divine comptait par nombres impairs, les nombres pairs n'étaient pas ignorés de cette mathématique supérieure.

Mais le Créateur, qui savait ce qu'il faisait, alors que nos mathématiciens vont à l'aveuglette, utilisait les nombres impairs pour s'éloigner de l'origine et se servait des nombres pairs pour y revenir.

La différence entre nombres pairs et impairs est donc manifeste. *C'est une différence de direction.*

Dès lors, ne voyez-vous pas le haut symbolisme numérationnel du jeu de l'oie ? Regardez la position des oies et vous serez tôt fixé.

MOI. — Elles se suivent d'après les nombres 4, 5, 4, 5.

SISYPHE. — Eléments de décomposition de Geb (4 + 5). Et si vous notez que Geb, dieu égyptien, surnommé le grand caqueteur, avait le col surmonté d'une oie, vous serez tout préparé à entendre l'histoire du mariage de Geb avec Nout, sa sœur. Mais comme tout l'enseignement se concentre finalement sur la circonférence, j'ajouterai que la tradition représenté aussi ce dieu sous la forme d'un taureau vigoureux qui féconde la vache céleste, ou encore d'un jars dont la femelle pond l'œuf du soleil.

MOI. — Il est bien évident que les fables mythologiques ont un sens allusif. Mais j'avais cru, jusqu'ici, qu'elles se bornaient à des allégories générales intéressant plus particulièrement les astres du ciel.

L'AFFAIRE GEB-NOUT DANS LA MYTHOLOGIE EGYPTIENNE

SISYPHE. — Ecoutez donc la légende que voici et qui, ayant peut-être 5.000 ans, ne fut pas rédigée pour les besoins de ma cause.

Il s'agit d'une tragédie domestique dont voici d'abord les acteurs divins :

RA ou RÉ, dieu-soleil et premier des pharaons ;

SHOU, fils de Râ ;

NOUT } fils et

GEB } fille de Shou.

On raconte donc que Nout, sœur jumelle de Geb, s'était unie à son frère, contre la volonté et à l'insu de leur grand-père Râ ou Ré.

Ce dieu, irrité, fit séparer brutalement les deux époux par leur père Shou et décréta que sa petite-fille, la déesse Nout, ne pourrait accoucher en aucun mois d'aucune année.

« Or Toth (Hermès ou Mercure des Grecs, écrit Plutarque, eut pitié de Nout et, *jouant aux dames* avec la Lune, gagna à celle-ci en plusieurs parties 1/72 de ses feux, dont il composa 5 jours entiers. Comme ces jours

n'appartenaient pas au comput régulier, Nout put mettre au monde, coup sur coup, ses 5 enfants : Osiris, Harveris, Seth, Isis et Nephtys ».

Les 5 jours supplémentaires en question s'appellent jours épagomènes. Ils représentent les 5 jours ajoutés à l'année lunaire de 360 jours pour obtenir l'année du soleil.

MOI. — Très curieux, évidemment. Et d'un réel symbolisme astronomique.

SISYPHE. — J'y retrouve également l'image de la numération.

CONDAMNATION DIVINE DE LA DIZAINE FORMÉE DE L'UN ET DU ZERO

D'après mon procédé littéral, Geb étant 9, Nout 0 et Shou 19, ne dit-on pas en mathématique qu'après avoir compté jusqu'à 9 on ajoute une unité pour former l'unité nouvelle (la dizaine), et que celle-ci est obtenue par l'assemblage des caractères 1 et 0, soit par la réunion de Geb et de Nout.

Mais Râ ne veut pas de cette réunion et sa dizaine est différente de la nôtre. La mathématique divine compte exclusivement par nombres impairs ; la mathématique humaine par nombres pairs et impairs.

On ne peut établir de liaison entre les deux systèmes qu'en utilisant des carrés, c'est-à-dire des produit de deux facteurs identiques : $1 = 1 \times 1$; $2 = 2 \times 2$; $3 = 3 \times 3$, etc.

Or le carré de la dizaine divine, $10 \times 10 = 100 = 10^2$ n'est autre chose que la somme des nombres impairs de 1 à 19, nombre de Shou :

$$100 = 10 \times 10 = 10^2 = 1 + 3 + 5 + 7 + 9 + 11 + 13 + 15 + 17 + 19.$$

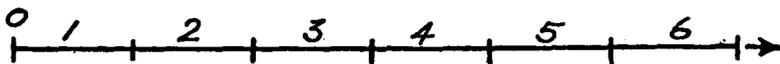
La dizaine divine est donc reliée à 19, ce qui prouve que tout ce drame numérique se passe en famille.

NETTOYAGE DES ECURIES D'AUGIAS

Je n'ai pas le temps de vous montrer comment cette fable se rattache à la légende d'Hercule de la Mythologie grecque, dont les 12 travaux, exécutés au commandement d'Erysthée, visent, en langage clair, au renversement de tout notre système mathématique décimal, ou du moins à son épuration, caractérisée par le nettoyage des écuries

d'Augias. Sont particulièrement significatifs de la circonférence la capture du taureau de Crète et la destruction du lion de Némée. Je me contenterai de souligner en passant que le premier de ces deux travaux évoque la circonférence de *rayon infiniment grand*, qui nous a valu le monstre Pi, valeur qui ne finit jamais.

Eternel mécompte d'une numération humaine rectiligne



qui s'éloigne toujours du point 0 en oubliant :

- 1° D'établir un chemin de retour ;
- 2° Que la terre, est *ronde* et que, sur une sphère, la numération rectiligne ne peut être effectivement matérialisée ni construite, mais représente seulement un concept théorique et artificiel.

Moi. — Je ne puis nier que tout cela est passionnant. Mais je cherche vainement sur quelles bases mathématiques est établi votre système.

SISYPHE. — Vous voudriez connaître actuellement ce qu'il m'est provisoirement impossible de divulguer.

Sans dévoiler mes théories mathématiques dans leurs points essentiels (et je vous dirai pourquoi), je puis cependant vous montrer une partie de celle sur laquelle la fable de Geb et Nout s'appuie.

Nous venons de voir que l'homme avait commis, à l'origine, deux erreurs : 1° en adoptant une numération rectiligne ; 2° en omettant de se ménager une voie de retour vers le point de départ. Le Créateur qui, lui, connaissait la forme du monde et, par conséquent, celle des astres, avait adopté une numération circulaire, et celle-ci *pouvait être matérialisée* sur la Terre, pratiquement.

Il nous faut donc rechercher, et la difficulté n'est pas mince, un système intermédiaire entre la mathématique divine et la mathématique humaine, en traçant une circonférence de 360 degrés que nous subdiviserons en cinq parties égales, correspondant à 72 degrés.

Moi. — Je redoute que mon éducation mathématique ne me permette pas de vous suivre.

EXEMPLE DU LABYRINTHE

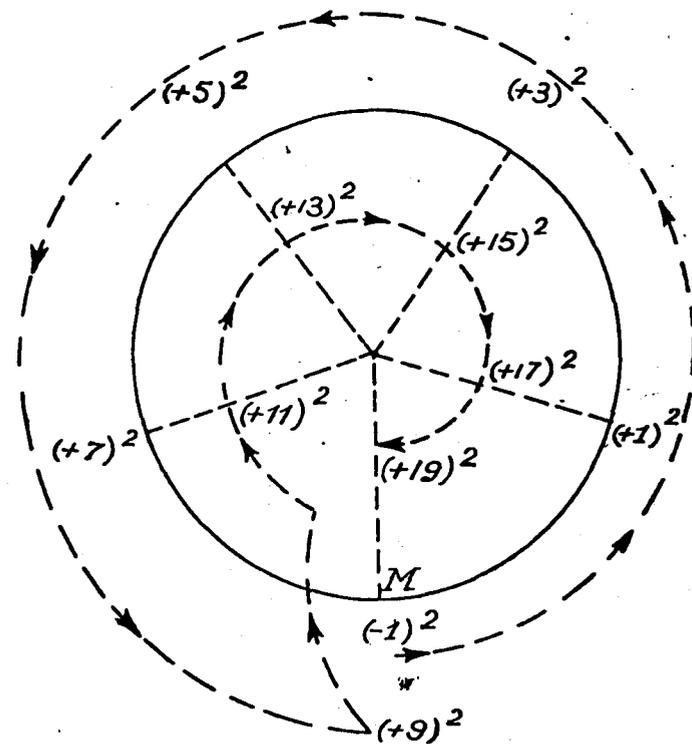
SISYPHE. — Bannissez toute crainte, car ce qui suit est à la portée d'un garçon de quinze ans.

Il importe que vous touchiez du doigt le squelette d'une théorie mathématique appliquée à la Mythologie, et non seulement j'espère être clair dans ma démonstration, mais cette démonstration sera la seule que je vous infligerai.

Nous choisirons comme point initial le point M, que nous

baptiserons $(-1)^2$ et, nous éloignant dans le sens nous compterons : $(-1)^2$, $(+1)^2$, $(+3)^2$, $(+5)^2$, $(+7)^2$, $(+9)^2$, ce qui nous ramène en M.

Nous avons donc compté, sur la circonférence, par carrés



impairs de $(-1)^2$ à $(+9)^2$, partant de M pour revenir à M, où nous trouvons Nout.

Mais Geb et Nout, à l'insu de Râ, se sont unis pour former une nouvelle unité appelée 10 qui était la circonférence.

Colère de Râ, qui ordonne à Shou 19 de séparer brutalement Nout $(-1)^2$ et Geb $(+9)^2$. Ce qui se traduit par un rebroussement dans le sens de la rotation (voir nombres à l'intérieur de la circonférence).

Le rebroussement nous fait passer de Geb $(+9)^2$ à $(+11)^2$, $(+13)^2$, $(+15)^2$, $(+17)^2$, pour nous ramener finalement sur le rayon d'origine avec $(+19)^2$ qui n'est autre chose que Shou. Celui-ci devient maintenant le chef, son père Râ ayant abdiqué en sa faveur.

Si nous observons maintenant la circonférence et les notations intérieures et extérieures à la circonférence, nous avons :

$$\begin{aligned} & (+19)^2 \quad (+17)^2 \quad (+15)^2 \quad (+13)^2 \quad (+11)^2 \quad (+9)^2 \\ & (-1)^2 \quad (+1)^2 \quad (+3)^2 \quad (+5)^2 \quad (+7)^2 \quad (+9)^2 \end{aligned}$$

Nous voyons que Nout $(-1)^2$ a été nettement séparée de Geb $(+9)^2$, et qu'elle se trouve avec son père Shou $(+19)^2$.

Demandons aux calculs si tout est exact.

$$\begin{aligned} (19)^2 &= 19 \times 19 = 361 & (17)^2 &= 17 \times 17 = 289 \\ (-1)^2 &= 1 \times -1 = -1 \text{ (A)} & (+1)^2 &= 1 \times 1 = 1 \end{aligned}$$

Différence 360	Différence 288
$15^2 = 225$	$13^2 = 169$
$3^2 = 9$	$5^2 = 25$
Diff. 216	Diff. 144
Diff. 72	Diff. 72

$$\text{et enfin } 9^2 = 9 \times 9 = 81$$

$$9^2 = 9 \times 9 = 81$$

$$0^2 \text{ (B)}$$

Nous voyons Nout en (A) = $(-1)^2$
et Geb en (B) = 0^2

On a donc formé une dizaine en accolant 1 et 0, mais au carré, soit $10^2 = 100$.

Les différences ci-dessus 360, 288, 216, 144, 72, 0, qui sont elles-mêmes caractéristiques de 5 rayons différents, sont séparées l'une de l'autre par 72 unités.

$$\begin{array}{cccccc} \times \dots 72 \dots \times & & & & & \\ 360 & 288 & 216 & 144 & 72 & 0 \end{array}$$

Vous découvrez là l'analogie avec les 5 jours épagomènes que Toth, en jouant aux *dames*, gagna à la Lune, à qui, pour fabriquer ces mêmes jours, il prit le $1/72$ de ses feux.

Je pourrais poursuivre cette gymnastique indéfiniment, au moyen d'exemples nombreux tirés des mythologies grecque, égyptienne, assyro-babylonienne, et l'accumulation des témoignages mathématiques des Fables et Ecritures prendrait à vos yeux un caractère hallucinant.

Mais il faut nous borner car mon but est moins de faire une démonstration péremptoire que d'inciter les chercheurs à prospecter dans la même voie.

Un curieux gisement leur est ouvert, dont les alluvions sont presque vierges et recouvrent d'ailleurs un riche minéral. On y rencontre les pépites à foison, si bien qu'on néglige les millions de parcelles. Et le jour où une Science religieuse, qu'on peut aussi bien appeler la Religion scientifique, y appliquera l'ensemble de ses instruments et de ses intelligences, on sera bien près d'extraire la Vérité.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS A LA PORTEE DE TOUS

Et cela m'amène à vous soumettre, honnêtement, quelques considérations mathématiques.

MOI. — J'espère être en mesure de les suivre, si elles n'entraînent pas de calculs.

SISYPHE. — Je m'engage à éliminer tout calcul formel pour ne me servir que de logique.

Les formules mathématiques doivent être considérées comme des images, ou mieux, comme des reproductions photographiques des phénomènes, des êtres, des objets.

Autrement dit, tout objet, tout être, tout phénomène peut donner naissance à quantité d'images qui varient suivant le point de vue duquel on les considère ; et ces images constituent ce qu'on appelle des théories mathématiques, c'est-à-dire des explications numériques de faits naturels.

Si cette proposition vous paraît obscure, une comparaison la mettra en pleine lumière.

LES DIVERSES IMAGES D'UNE MAISON UNIQUE

Supposez un homme désireux de faire construire une maison. Cet homme écrit à un architecte pour lui exposer ses desiderata ; l'architecte établit des plans et devis ; l'entrepreneur édifie conformément au cahier des charges.

Une fois l'habitation construite, si le propriétaire décide de vendre l'immeuble, il fait dresser acte de cession par un notaire.

Dans toutes ces tractations successives, l'objet considéré est la *maison*. Chaque fois, cependant, l'image de cette maison varie.

La lettre du client à l'architecte est une image virtuelle de la maison, c'est-à-dire une simple conception ; les plans de l'architecte forment une image visuelle du même objet, graphiquement réalisé, mais toujours sans existence réelle ; le cahier des charges est également une image de la maison future, puisqu'il détaille les conditions de la construction ; et c'est la somme même des éléments de cette construction, leur intégration en un tout qui aboutiront à une maison

NEUVIEME ENTRETEN

LES THEORIES MATHÉMATIQUES
SONT DES DECALQUES DE LA VIE

Les formules mathématiques ont une existence indépendante et une intelligence propre; elles ont plus de sagesse que nous, plus de sagesse même que ceux qui les ont découvertes.

(Heinrich HERTZ).

MOI. — Je ne nie pas qu'il n'y ait dans les traditions anciennes un domaine insoupçonné. Je serais même disposé à admettre que, dans l'*Illiade*, considérée uniquement jusqu'ici comme un jardin de racines grecques, on puisse trouver également de mathématiques radicaux.

Je me demande seulement s'il ne serait pas possible de faire, dans n'importe quel texte et à l'aide de n'importe quel procédé, d'identiques découvertes.

SISYPHE. — Vous avez raison de vous le demander. Et, pour ma part, je n'ai cessé de faire de même. Dites-vous bien, en effet, que dans la voie du scepticisme, je suis allé au moins aussi loin que vous. Il m'a fallu des années de discussion intérieure et de rigoureuse autocritique pour admettre la possibilité de conclusions qui déconcertent l'usage et, au prime abord, la raison.

Je ne referai pas ici l'historique de mes hésitations, sinon de mes tâtonnements (car ceux-ci durent encore). Mais il est nécessaire que je vous fournisse, ne fût-ce que pour aider ceux qui voudront bien me suivre, une amorce de justification.

réalisée ; la note de l'entrepreneur et les reçus sont, de leur côté, l'image de la maison considérée du point de vue financier. Enfin, l'acte de vente est une image de la maison transférée à un autre propriétaire.

En mathématique et, partant, dans tous les Traités sacrés, il existe des images distinctes d'un même objet, ou d'un même personnage, dérivés d'un processus identique à celui que je viens d'exposer.

TOUT PERSONNAGE BIBLIQUE, MYTHOLOGIQUE OU HISTORIQUE REPRÉSENTE UN NOMBRE

D'une manière générale, tout personnage mythologique représente un nombre. Les exploits de ce personnage, dans les différentes circonstances de sa vie, nous fournissent une quantité plus ou moins importante d'images mathématiques ou théories, correspondant aux rapports du personnage (et du nombre qu'il représente) avec d'autres personnages, qui sont aussi des nombres, au même titre que le personnage principal.

Il résulte de ce qui précède que la vie de l'humanité a, comme décalque, des théories mathématiques. Et pour connaître l'humanité il faut interroger les nombres, sans les violenter.

Or, on violente les nombres quand on leur impose, malgré eux, des théories arbitraires, pour lesquelles les nombres ne sont pas faits.

Moi. — Si je vous en crois, nos mathématiques humaines seraient un ensemble de communautés divisées, où des tyrannies diverses contraindraient les nombres et les soumettraient despotiquement à nos statuts. Vos mathématiques, au contraire, seraient d'intelligentes républiques, obéissant à leur règles propres qui sont fonction de l'attitude des humains.

SISYPHE. — C'est bien cela. Les nombres reflètent les événements de l'Univers et n'ont pas à traduire, malgré eux, nos conceptions incomplètes.

Moi. — Et comment s'y prend-on pour élaborer des théories équitables ?

SISYPHE. — Il n'y a pas de règle générale. En ce qui me concerne, je me suis livré à une critique impartiale des

bases de nos mathématiques et, rapprochant mes observations des textes sacrés, j'ai longuement médité.

Cela m'a permis d'émettre les hypothèses suivantes qui m'ont paru les plus justifiées, et celles qui cadraient le mieux avec les tendances des nombres en liberté.

HIERARCHIE MATHÉMATIQUE DES DIEUX, DES HOMMES ET DES ANIMAUX

1° Les dieux et les déesses immortels sont naturellement des puissances supérieures.

En langage mathématique, ils représentent des nombres entiers à la seconde puissance, c'est-à-dire des carrés répondant à la formule a^2 . Y a-t-il des dieux supérieurs à la seconde puissance ? C'est probable, mais je ne crois pas qu'ils figurent parmi les personnages dont les mythologies font mention ;

2° Les hommes mortels sont des nombres entiers à la première puissance ;

3° « Dieu, dit la Bible, fit Adam, le maître des animaux ». Donc, les animaux sont caractérisés par des nombres inférieurs à l'unité. Je leur applique, en conséquence, des nombres à exposants négatifs, tel a^{-m} ;

4° Enfin les condamnés aux Enfers de la Mythologie grecque peuvent être des carrés négatifs ($-a^2$) ou des racines de ces carrés $\sqrt{-a^2}$.

Bien entendu, je ne vous livre ces données que sous bénéfice d'inventaire et il est possible qu'un autre chercheur découvre de nouvelles représentations.

Mes hypothèses ne constituent qu'un point de départ qui m'a permis les premiers pas dans ce domaine d'algèbre exponentielle que sont les Fables et les Livres Saints.

J'ai donc poursuivi mes investigations méthodiquement en criblant les anciens textes, et j'ai cherché à asseoir les théories qui épaulent les découvertes sur de bonnes fondations.

Partout où, me trouvant en face d'une solution originale, il m'a été possible d'encadrer celle-ci dans une théorie mathématique sans fissure, j'ai admis cette solution.

Par contre, toutes les fois qu'une interprétation, si intéressante soit-elle, n'a pu être étayée par une théorie mathématique correspondante, j'ai rejeté délibérément ladite interprétation.

Moi. — De sorte qu'il suffirait de reproduire vos théories dans le monde mathématicien pour que celui-ci les juge susceptibles d'être discutées.

SISYPHE. — Pas si vite !... Je crains fort que les arguments les plus péremptaires ne soient impuissants à sortir d'un coup les hommes de leur erreur.

Mais je tire de tout ceci une satisfaction personnelle, dénuée, au surplus, de toute vanité et de tout égoïsme. Au début, j'errais à fleur d'intuition, préoccupé d'accroître le champ de mes recherches. Puis celui-ci devint si grand que je désespérai d'atteindre à la cohésion. Sans doute mes travaux convergeaient en direction du problème de Fermat, dont nous parlerons la fois prochaine, mais il manquait à mes théories le lien synthétique essentiel.

Aujourd'hui, ces théories isolées et fragmentaires se juxtaposent, s'assemblent de plus en plus autour du fameux problème.

LA CHARTE DIVINE DES NOMBRES

Dans cette ardeur à examiner d'un coup d'œil l'ensemble des nombres, depuis moins l'infini jusqu'à plus l'infini, on se trouve amené à mettre en relief les lois divines qui régissent tous les nombres : *égalité, solidarité, similitude, symétrie, réciprocité, continuité.*

Moi. — Pourquoi ne pas montrer vos théories au grand jour ? Ce serait la plus sûre réponse à l'incrédulité générale.

SISYPHE. — A quoi cette démonstration servirait-elle tant que les hommes seront aveugles, moins par cécité que par calcul ?

Allez ! j'ai bien réfléchi. L'homme est trop malfaisant pour qu'on l'éclaire davantage. Aussi ne lui soumettrai-je que les résultats sans les théories, car dès que l'espèce humaine sera armée pour le faire, elle déclarera la guerre à Mars ou à Jupiter.

DIXIEME ENTRETEN

LE MYSTERIEUX PROBLEME DE FERMAT

S'il avait vécu, nous aurions pu savoir quelque chose.
(NEWTON parlant de CORES).

SISYPHE. — Et voici que nous touchons effectivement au point central de la recherche, qui se cristallise de plus en plus autour du problème de Fermat.

La plupart des lecteurs ignorent jusqu'au nom de Fermat. A plus forte raison sont-ils sans information quant à son problème.

Moi. — J'avoue que ce n'est que depuis vos allusions récentes que je m'intéresse au grand mathématicien. J'ai eu la curiosité d'en savoir plus long, mais il y a peu de choses sur lui dans le dictionnaire.

UN GRAND INITIE

Pierre de Fermat a vécu de 1601 à 1665 et fut conseiller au Parlement de Toulouse jusqu'à sa mort. Il utilisa, dit-on, les loisirs que lui laissait sa profession à l'étude des sciences mathématiques. On lui doit la première application du calcul aux quantités différentielles et la découverte du calcul des probabilités, qu'il partagerait avec Pascal. Là s'arrêtent mes informations.

SISYPHE. — Sachez donc que Fermat était ce que j'appellerai un mathématicien universel et que cette universalité est la marque de son génie. Il découvrit de nombreuses choses mais il ne tenta d'en faire connaître aucune, ce qui est le propre des grands initiés.

Car tout, en Fermat, dénonce la haute initiation, sans éclat, sans manifestations extérieures. Profondément désintéressé des choses matérielles, Fermat mena une vie droite et simple, qui fût demeurée effacée si le ricochet de ses découvertes ne l'avait hissé malgré lui à la célébrité.

En un temps qui comptait les plus illustres mathématiciens, bien souvent doublés de célèbres philosophes, et qui produisit ces météores éblouissants que furent Descartes et Pascal, l'étoile de Fermat non seulement ne pâlit point, mais paraît encore plus vive et plus puissante, contrairement à ce qu'en pensent les esprits mal informés.

DESCARTES ET FERMAT

Descartes lui-même s'y est trompé, qui n'avait ni la même unité de vie personnelle, ni l'absolu dédain de la gloire qui fut une des caractéristiques de Fermat.

Dans une lettre à Huyghens, Schooten rapporte le jugement suivant que Descartes aurait porté sur son rival et sur lui-même :

« M. de Fermat est un Gascon, moi non. Il est vrai qu'il a inventé plusieurs belles choses particulières et qu'il est homme de grand esprit ; mais, quant à moi, j'ai toujours tâché de considérer les choses fort généralement, afin d'en pouvoir conclure des règles qui aient aussi ailleurs de l'usage ».

M. J. Pérez (1), à qui nous ferons quelques emprunts dans les propos qui vont suivre, écrit qu'il y a « dans cette boutade une certaine part de vérité en ce qu'elle oppose un pur mathématicien (Fermat) — qui connaissait d'ailleurs fort bien, dans son domaine, la valeur des méthodes générales, et qui savait s'y élever — et un philosophe (Descartes) qui, un peu prématurément, cherchait, par delà les mathématiques, une science intégrale de l'Univers ».

Cette remarque de M. Pérez ne représente qu'une demi-justification de la science de Fermat et constitue une demi-justice à l'égard de la science de Descartes.

En réalité Descartes, comme Pascal d'ailleurs, avait bien raison de chercher l'explication totale de l'Univers au delà des *mathématiques humaines*, parce que Descartes, en dépit

(1) *La civilisation européenne moderne*, III^e partie, *Les Sciences exactes* (E. de Boccard, éditeur).

de dons extraordinaires, n'était pas encore parvenu à obtenir la réponse qu'il cherchait.

La preuve en est que, selon une correspondance de Descartes à Marsennes, le philosophe-mathématicien finit par « se désintéresser des mathématiques *vulgaires* ».

L'IMMENSE SUPERIORITE DE FERMAT SUR DESCARTES

Fermat ne manifeste ni la même déception, ni la même impatience, parce qu'il est parvenu au seuil de l'initiation.

Son pouvoir de synthèse et d'envol est, de loin, supérieur aux possibilités de Descartes dans le même ordre, mais il lui importe peu que cela se voie ou se dise. L'important est que cela soit.

Sans les échanges de lettres que Fermat pratiqua avec d'autres mathématiciens, nul n'aurait connu les travaux du géomètre toulousain de son vivant. Ainsi, jusqu'à sa mort, quelques manuscrits de lui seulement circulèrent et le principal de son œuvre ne fut livré à l'impression qu'après son décès.

Ce caractère d'hermétisme se retrouve sans cesse dans la vie et les travaux de Fermat.

« Fermat, écrit M. Pérez, *ne donne pas de démonstrations* et nous n'avons, par sa correspondance, que des renseignements très imprécis sur les méthodes qu'il a pu suivre, mais les résultats qu'il a obtenus suffisent à donner la plus haute idée de son génie mathématique et à le poser en fondateur de la théorie des nombres modernes. Pour marquer combien il dépasse, à cet égard, tous ses contemporains, il faut rappeler ici que les démonstrations des principaux théorèmes énoncés par lui ne furent retrouvées qu'un siècle plus tard par Euler et Lagrange ».

Cet hermétisme paraît encore plus évident quand on se reporte au différend classique qui opposa, à propos de la détermination des tangentes, Descartes et Fermat.

Parlant de la règle « *de maximis* », M. Pérez fait observer qu'au début la pensée de Fermat est plus proche de celle de Viète que de l'intuition d'Oresme ou de Képlér.

« Au début seulement, pouvons-nous dire, en examinant les applications fort nombreuses que Fermat a données de sa règle. Nulle part peut-être ne se révèle mieux l'admi-

nable souplesse de son génie. Mais si le détail est toujours très clair et les résultats évidemment corrects, *il est plus malaisé de suivre la pensée profonde de Fermat* ».

Et plus loin, parlant de la critique exercée par Descartes à propos du traité *De maximis*, M. Pérez laisse tomber cette rigoureuse condamnation :

« Il (Descartes) ne veut voir dans la détermination de la tangente à la parabole qu'un heureux artifice particulier et la généralité du procédé, qui était, il faut bien le dire, dans la pensée de Fermat plus que dans son écrit, lui échappe entièrement ».

Moi. — Et quelle est, à ce propos, la position de Pascal ?

SISYPHE. — Celui-ci n'intervient pas directement dans une querelle de mots. Tourmenté, lui aussi, par sa mystique intérieure, il était de ceux qui crevèrent le plan des mathématiques humaines pour chercher plus loin, et plus haut.

LE DERNIER THEOREME DE FERMAT N'A JAMAIS PU ETRE DEMONTRE

Moi. — Tout ceci me rend impatient d'aborder le vrai problème.

SISYPHE. — Avant d'y arriver, je ferai à ce propos une dernière citation du probe et magistral exposé de la civilisation scientifique par M. Pérez :

« L'un des théorèmes de Fermat, écrit ce dernier (1), concernant l'impossibilité de satisfaire en nombres entiers toute équation

$$x^n + y^n = z^n$$

où n est plus grand que 2, a défié jusqu'à présent tous les efforts qui ont pu être faits pour l'établir ou pour le trouver en défaut ».

Jusqu'ici, cette affirmation correspond à l'exacte vérité. Mais là où le jugement de M. Pérez se trouve en défaut lui-même, c'est lorsqu'il conclut par cet aveu d'impuissance mathématique :

« Etant donnés les progrès, qui ont été considérables, des méthodes d'investigation, il est permis de supposer que Fermat n'en a pas eu, comme il le pensait, une démonstration rigoureuse ».

(1) Cf. op. cit.

Or cette supposition, d'ailleurs quelque peu timide, est la négation du caractère et de la valeur de Fermat.

De l'avis de l'Américain E. T. Bell, qui s'est fait l'historiographe des grands mathématiciens, Fermat avait écrit en marge du 8^e problème d'arithmétique de Diophante, sur son exemplaire de Bachet : « J'ai découvert une démonstration vraiment admirable que cette marge est trop petite pour contenir ».

Quand un homme de la probité et de la modestie du plus grand arithméticien de tous les temps déclare qu'il possède « une démonstration admirable » de l'égalité qu'il énonce, nul n'a le droit de mettre sa parole en doute et de discuter son affirmation.

Fermat savait, mais n'a pas parlé, sans doute parce qu'il n'avait pas le droit de le faire. Si Fermat s'est tu, c'est parce que ce secret n'était pas le sien, mais celui de l'Univers.

Moi. — C'est, en effet, troublant. Mais dans quelles conditions Fermat se trouva-t-il amené à proposer son problème ?

SISYPHE. — Il ne le proposa à personne. Et c'est seulement après sa mort qu'on en découvrit l'énoncé dans ses papiers.

Depuis, d'innombrables mathématiciens en ont passionnément cherché la solution dans toutes les parties du monde. Et il existe une véritable littérature mathématique sur ce sujet. Or, l'insuccès des chercheurs fut complet, d'où la conclusion simpliste que, si les mathématiciens n'ont pas trouvé la solution du problème de Fermat, c'est que ce problème est insoluble.

TOUTE L'HUMANITE MATHÉMATIQUE EN DÉFAUT DEVANT HUIT CARACTÈRES D'IMPRIMERIE

Il est de fait qu'avec un quart de ligne, à peu près, comprenant exactement 8 caractères, l'Initié toulousain a fait verser des torrents d'encre et pâlir des pléiades de mathématiciens. Le grand Euler lui-même s'y attaqua obstinément sans plus de résultats que ses confrères.

Gauss, mathématicien allemand, que Laplace disait être le plus grand mathématicien du monde, et qui paraît, en tout cas, avoir constitué la plus prodigieuse machine à calculer de tous les temps, refusa de s'y mesurer, publiquement du moins.

Comme, en 1816, un de ses amis l'engageait à participer à la joute ouverte par l'Académie des Sciences de Paris, qui venait de mettre précisément au concours la démonstration ou la réfutation dudit théorème, Gauss s'échappa par la tangente et se contenta de déclarer qu'en tant que proposition isolée le problème de Fermat offrait peu d'intérêt pour lui, attendu qu'il était en mesure d'énoncer, s'il lui plaisait, une multitude de propositions semblables que nul ne pourrait prouver ni réfuter.

A défaut d'autre démonstration, celle-ci en est une d'impuissance, d'abord parce que Gauss, qui a abandonné derrière lui des quantités de théorèmes hermétiques, n'en a cependant laissé aucun qui n'ait pu être démontré par certains de ses successeurs ; ensuite, parce que le théorème de Fermat, loin de constituer une proposition isolée, est en quelque sorte le compendium de tout le problème de la Vie.

Sous une apparence honnête le problème de Fermat est semé d'embûches, dans lesquelles allèrent donner, tête basse, les plus experts des mathématiciens. Cauchy crut avoir trouvé la solution, puis dut reconnaître son erreur. Kummer se trompa de même. Mais il y a une si grande vertu dans ce problème que son étude conduisit les deux chercheurs à des découvertes mathématiques de premier plan.

Lindemann, considéré, à tort selon moi, comme le vainqueur de Pi, dont il démontra la « transcendance », se crut en mesure de s'attaquer au théorème de Fermat. Son fameux mémoire de 1901 paraissait régler définitivement la question, mais on découvrit l'erreur à sa base. Durant sept ans, le Munichois se remit à l'ouvrage, mais il échoua jusqu'au bout.

Enfin je rappelle qu'en 1908, le professeur allemand Wolfskehl institua un prix de cent mille marks destiné au premier arithméticien qui fournirait une démonstration correcte de l'invincible théorème. Inutile de dire que Wolfskehl est mort en gardant son capital.

MOI. — Ne puis-je en connaître l'énoncé ?

SISYPHE. — C'est facile. On peut l'exprimer ainsi :

$$a^m + b^m = c^m.$$

MOI. — Et c'est tout ?

SISYPHE. — Non. Je vous transcris la donnée entière :

EXPOSÉ DU THÉOREME DE FERMAT

Etant donné 3 nombres entiers, a , b , c , démontrer que l'égalité

$$I : a^m + b^m = c^m$$

n'admet comme valeurs entières de m que les valeurs 1 et 2.

HYPOTHÈSES

$$1^{\circ} m = 1.$$

L'égalité I devient, pour $m = 1$: $a^1 + b^1 = c^1$.

Exemples :

$$\begin{array}{llll} 3 + 4 = 7 & a^1 = 3 & b^1 = 4 & c^1 = 7 \\ 19 + (-6) = 13 & a^1 = 19 & b^1 = (-6) & c^1 = 13 \\ 24 + (-32) = (-8) & a^1 = 24 & b^1 = (-32) & c^1 = (-8) \end{array}$$

$$2^{\circ} m = 2.$$

L'égalité I devient, pour $m = 2$: $a^2 + b^2 = c^2$.

1^{er} exemple : $3^2 + 4^2 = 5^2$.

$$a^2 = 3 \times 3 = 9 \quad b^2 = 4 \times 4 = 16 \quad c^2 = 5 \times 5 = 25$$

$$\text{égalité : } 9 + 16 = 25.$$

Les 4 nombres a , b , c , m , sont entiers :

$$m = 2, a = 3, b = 4, c = 5.$$

$$2^{\circ} \text{ exemple : } 20^2 + 21^2 = 29^2 \quad a^2 = 20 \times 20 = 400$$

$$b^2 = 21 \times 21 = 441$$

$$c^2 = 29 \times 29 = 841$$

$$\text{égalité : } 400 + 441 = 841.$$

Les 4 nombres a , b , c , m , sont entiers :

$$m = 2, a = 20, b = 21, c = 29$$

$$3^{\circ} m = 3.$$

L'égalité I, pour $m = 3$, devient : $a^3 + b^3 = c^3$. Or, m plus grand que 2, on ne trouvera jamais 3 nombres entiers a , b , et c , tels que l'égalité $a^3 + b^3 = c^3$ existe.

Voici un exemple où l'égalité est satisfaite à une différence d'une unité près :

$$a = 6, b = 8, c = 9, m = 3.$$

$$a^3 = 6 \times 6 \times 6 = 216$$

$$b^3 = 8 \times 8 \times 8 = 512$$

$$c^3 = 9 \times 9 \times 9 = 729$$

$$a^3 + b^3 = 216 + 512 = 728$$

$$c^3 = 729$$

On voit que la valeur de c , telle qu'on devrait la multiplier 3 fois par elle-même pour arriver au nombre $728 = a^3 + b^3$, doit être un peu plus faible que 9 ; cette valeur de c est donc fractionnaire.

Le problème de Fermat consiste à démontrer que cela est toujours vrai pour n'importe quels nombres entiers a , b , c , aussitôt que m a une valeur entière plus grande que 2, c'est-à-dire pour $m = 3, 4, 5, 6, 7$, etc.

MOI. — Malgré mon incompetence, j'ai fort bien suivi votre calcul, mais en quoi, à votre avis, réside l'intérêt philosophique de l'énoncé, et même son but mathématique ?

LE PROBLEME DE FERMAT

S'IDENTIFIE ABSOLUMENT AVEC LE PROBLEME DE LA CREATION

SISYPHE. — Je vais vous satisfaire. *Le problème de Fermat est le résumé absolu de toutes les mathématiques et contient la clé biologique de la Création.*

MOI. — Vous m'en voyez complètement abasourdi. Mais peut-on vous demander sur quoi cette assurance se fonde ?

SISYPHE. — J'allais vous le dire. Car ceci exige quelque développement.

Avant de vous apprendre que le problème de Fermat s'identifiait avec le problème de la Création, je vous ai dit qu'il avait existé sur terre une civilisation extrêmement avancée (peut-être restreinte à quelques individus) et qui connaissait le secret de la Vie, donc de l'immortalité ; que la Création dut sans doute à ces êtres-là...

MOI. — N'étaient-ce point les Elohim ?

SISYPHE. — C'est du moins le nom que la Bible leur donne... Que la Création, dis-je, est une œuvre mathématiquement conçue et exécutée ; que l'Homme adamique s'est éloigné de la Création en adoptant une mathématique basée sur des conceptions arbitraires et s'est, de ce fait, écarté du Créateur.

J'ajoute aujourd'hui ceci : la Grande Pyramide de Khéops a été construite pour montrer à l'homme les principes de la mathématique divine. Il y a, de votre propre aveu, dans le système de chambres et couloirs de la Pyra-

mide, un décalage (le facteur-déplacement de Davidson) qui prouve que l'homme s'est fourvoyé.

MOI. — Je le reconnais.

SISYPHE. — Or la Pyramide de Khéops dérive des principes mêmes de l'algèbre exponentielle qui forme la base de la mathématique divine et se trouve résumée par le problème de Fermat.

Parmi les chercheurs, savants, critiques, qui ont traité cette dernière question, nul n'en a saisi la portée. Je me demande même si un seul d'entre eux s'est approché de la « mise en équation » du problème, je veux dire : se soit rendu compte de la partie de nos mathématiques à laquelle il s'appliquait.

MOI. — A quoi s'applique-t-il selon vous ?

SISYPHE. — *Il embrasse toutes nos sciences mathématiques (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie, descriptive, etc.).*

J'ai beaucoup médité sur le problème de Fermat et c'est une tâche immense, au delà des forces d'un seul. Au début, je présumais déjà que sa solution bouleverserait la totalité de la science actuelle, montrerait la signification de la Pyramide et bouleverserait les religions humaines, dont les fidèles prient sur l'algèbre des textes sacrés sans le savoir.

D'autres m'avaient précédé dans cette voie. Lagrange, directeur de l'observatoire de Belgique, avait déjà souligné la concordance de la Grande Pyramide avec la chronologie de la Bible. Et les lois de Brück sur le magnétisme préparaient mes déductions.

Depuis, j'ai su qu'il convenait d'englober dans cet acquis les textes des diverses mythologies et l'ensemble me parut se lier au théorème de Fermat.

PYRAMIDE PARTOUT

J'ai pu échafauder mathématiquement, sur l'un des premiers versets de la Genèse, une pyramide de nombres ayant d'étranges et exceptionnelles propriétés. La même figure géométrique se dégage de la mythologie d'Apollon.

Moi. — Pyramides égyptiennes et mexicaines, pyramide biblique, pyramide mythologique, voilà, semble-t-il, beaucoup de pyramides.

SISYPHE. — Trop, en effet, pour que cette représentation géométrique peu usitée n'ait pas la vertu d'un enseignement profond.

Mais ne quittons pas Fermat ni son problème. J'ai étudié longuement celui-ci pour le cas spécial :

$$a^2 + b^2 = c^2.$$

Or, il m'a paru étrange que ce cas pût être résolu, à ma connaissance, de plus de cinquante manières. Et pourtant, aucune de ces cinquantes solutions n'a satisfait pleinement mon esprit. Quel que soit le procédé employé, il y a toujours un point qui reste dans l'ombre. Bien entendu, les manières envisagées ci-dessus ne pouvaient s'étendre à une valeur de m supérieure à 2, pas même à la valeur 3.

Ces études m'ont fourni, toutefois, des théories curieuses et inédites et de nombreuses formules qui ne sont autres que des identités. Mais plusieurs des formules en question s'apparentent avec les phénomènes les plus divers de la Création.

Ainsi m'apparut-il, peu à peu, que le problème de Fermat constitue la synthèse fantastique et en quelques mots de toutes les connaissances mathématiques humaines.

En conséquence (et je vais être plus précis), le problème de Fermat (comme d'ailleurs le problème des bœufs d'Archimède), peut être considéré comme exposant la *théorie mathématique de la Création* des êtres. Il condense les lois de la Vie et démonte le mécanisme de la génération. L'étude d'une grandeur connue ou inconnue de la forme a^m nous conduira, lors de notre dernier entretien, à un développement explicite, qui constitue la théorie de la procréation des êtres animés. Là, nous touchons presque du doigt le secret même de l'existence, connu des seules puissances qui mènent le monde et dont l'approche fut fatale à Prométhée, Esculape et tous les autres, moins le Christ.

Moi. — Le plus étonnant, et j'ai déjà soulevé cette objection, c'est que personne ne s'en soit avisé.

CEUX QUI ONT SU

SISYPHE. — Ceux qui l'ont fait ont, du moins, tenu la chose secrète. Pythagore, Archimède, Fermat, Newton et Leibnitz ont su, à n'en pas douter,

Grâce au fait qu'ils savaient, ces savants éminents ont, en quelque sorte malgré eux, fait progresser nos sciences humaines. Mais presque tous eurent des vies retirées et il est remarquable que d'aussi grands esprits n'aient pas dévoilé *comment et de quelle manière* ils avaient effectué leurs découvertes.

Pythagore est un être mythique, dont on ignore à peu près tout. Archimède a laissé « le problème des bœufs » sans en laisser la solution. Fermat a agi de même, Newton et Leibnitz furent muets quant à la source de leurs travaux,

Moi. — Tous ces mathématiciens étaient-ils donc des initiés ?

SISYPHE. — En tout cas, *tous ont observé la loi du silence*. Ne vous étonnez pas, dans ces conditions que, parvenu à un certain point, malgré mon indignation, je me taise à mon tour.

Moi. Vous sauriez donc actuellement, vous aussi ?

SISYPHE. — Je ne puis vous faire que cette réponse : je suis arrivé à ramener le problème de Fermat (qui embrasse l'univers mathématique), à une proportion singulièrement réduite de nombres sur lesquels on peut vérifier l'exactitude de l'énoncé au moyen d'un calcul relativement très court.

LA SOLUTION EST D'UNE SIMPLICITÉ

« ENFANTINE »

Ce théorème peut donc être considéré par moi comme virtuellement démontré, bien qu'au sens strict du mot, la solution ne soit pas conforme à celles auxquelles nous ont accoutumés nos mathématiques. Mais c'est précisément l'anormalité du procédé qui en conditionne la valeur.

Moi. — Somme toute, le problème de Fermat aurait deux versants : l'un humain, l'autre divin, et les efforts des

chercheurs n'auraient échoué que parce qu'ils se sont cantonnés sur un seul versant mathématique.

SISYPHE. — Vous l'avez dit. Nul ne connaîtra la solution du problème de Fermat s'il n'est à califourchon sur les deux univers.

Il est possible que je parvienne encore à améliorer le résultat que j'ai obtenu, quant à sa démonstration humaine, quoique le fossé soit sans doute considérable entre le mode de calcul de l'homme et celui de la création.

En tout cas, le problème de Fermat, dont l'exactitude rigoureuse était mise en doute par certains mathématiciens, pourrait être aujourd'hui contrôlé assez facilement.

La solution est effarante de simplicité. Elle est à la portée d'un étudiant de mathématiques élémentaires. Elle n'est ni jolie, ni élégante. *Elle est simple, comme est simple la Création.*

Moi. — Dans ces conditions, donnez-là.

SISYPHE. — Peut-être un jour le ferai-je. Car cette solution (qui réduit dans des proportions considérables l'inconnue du problème de Fermat) *ne découvre pas d'un iota* la voile qui masque le caractère profond dudit problème, celui-ci se confondant avec la Grande Enigme de l'Univers.

L'intérêt du problème de Fermat, en effet, *ne réside pas dans sa solution, mais dans son étude* qui, elle, n'a pas de limites. Cette étude montre, d'une manière péremptoire, les liens qui unissent entre eux l'universalité des êtres et des choses et tous les phénomènes de la Nature, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand.

On pourrait donc dévoiler la solution sans découvrir les aspects cachés du problème, et ce sont ces aspects que j'entends laisser dans l'ombre, de peur de trahir le Créateur.

C'est à celui-ci qu'il appartient de décider où et quand s'effectuera la Grande Révélation humaine, qui semble approcher à pas de géant.

ONZIEME ENTRETEN

LA MATHÉMATIQUE DIVINE

Le Grand Architecte de l'Univers commence maintenant à nous apparaître comme un pur mathématicien.

(JEANS).

Moi. — Qu'il y ait, à côté ou au delà de notre mathématique humaine, une mathématique divine, vous m'en avez à peu près persuadé. J'étais d'ailleurs, depuis longtemps, parvenu à d'identiques conclusions, sous d'autres vocables.

Toutefois, cette mathématique supérieure existant, nous devrions rencontrer, au moins partiellement, son formulaire, à moins que le mental humain ne soit incapable de l'assimiler.

SISYPHE. — Si j'étais en possession du formulaire complet de la mathématique divine, je ne serais pas un homme. Mais j'en ai dit assez pour vous montrer que, sans parvenir à la connaissance intégrale de cette haute mathématique, il nous est possible d'en saisir un certain nombre de fragments.

Moi. — Je ne doute pas que cette étude ne soit d'une grande complexité.

LA COMPLEXITE EST UNE INFIRMITÉ HUMAINE

SISYPHE. — C'est précisément ce qui vous trompe. La complexité n'existe que dans la mathématique humaine et dans nos cerveaux imparfaits. Un mécanisme compliqué est un mécanisme inférieur. Tout mécanisme supérieur est

simple. Et la Création est précisément d'une merveilleuse simplicité.

Cette simplicité de la mathématique divine dérouté l'intelligence humaine, qui n'arrive pas à saisir la vérité, moins parce que celle-ci est au-dessus de la portée de l'homme, que *parce que l'homme lui tourne le dos.*

Pour contrôler la Création et vérifier sa formule, il faudrait pouvoir la découvrir dans son ensemble, et, par suite, la dominer. Or, nous ne la découvrons que partiellement et d'en bas. Dès lors, nous nous heurtons à des vérités fragmentaires et, désespérant de les relier, nous nous réfugions dans notre système incomplet.

Ouvrons une parenthèse. Les chiffres sont des caractères idéogrammiques qui, par leur groupement en nombres, représentent des êtres, des phénomènes et des choses. Un agencement judicieux, appelé théorie, permet de définir leurs relations.

Mais une telle propriété n'est pas seulement l'apanage des chiffres. Elle appartient également aux lettres, ces autres caractères idéogrammiques, qui constituent le langage écrit ou parlé.

Au fond, ces deux sortes de caractères ne diffèrent que par les sens auxquels ils sont destinés, les chiffres s'adressant plus particulièrement à la vue et les lettres plus particulièrement à l'ouïe. Une étroite connexité unit les nombres et les mots.

LE SYSTEME IDEAL

Dès lors, nous sommes amenés à concevoir un système mathématique idéal, intimement lié à un système idéal linguistique, tel que le tout existait vraisemblablement avant l'époque de confusion désignée par les Ecritures sous le nom de Tour de Babel.

A un seul Créateur ou groupe de créateurs devait correspondre, comme je l'ai dit plus haut, une seule religion, une seule mathématique, une seule langue. Mais, à partir d'un temps donné, tout sombre dans la mésintelligence et la division.

Pour nous faire une idée de la mathématique divine à la mesure de nos cerveaux, nous devons donc moins ima-

giner ses perfections que rechercher les imperfections de la mathématique humaine. Si nous n'arrivons pas à savoir exactement où l'accord se trouve, du moins connaissons-nous à peu près les points où il n'existe pas. C'est là que doivent s'exercer précisément nos recherches.

L'homme possède une science mathématique dont il tire vanité. Cette vanité s'expliquerait si cette science venait entièrement de lui et si elle était sans reproche, car l'orgueil humain prend plaisir à considérer les œuvres que sa mathématique lui a permis de créer.

LES « MIRACLES » DE L'HOMME. ET LES MIRACLES DU CREATEUR

Mais le Créateur primitif était en possession d'une mathématique infiniment plus parfaite, qui lui permit, non de construire des jouets précaires et fragiles comme la radio, le moteur, l'avion, etc., mais de réaliser des mécanismes gigantesques comme les astres, ou vivants comme les végétaux et les animaux, ou doués d'intelligence propre comme l'homme enfin.

Cette supermathématique a permis de modeler la chair, élément de haute adaptation, alors que notre sous-mathématique ne nous permet de modeler que la matière inerte, si tardivement adaptable.

Les soi-disant « miracles » obtenus par les spécialistes de la greffe animale ne sont, par rapport aux œuvres du Créateur, que de pauvres balbutiements.

L'expérience illustre de Carrel sur un cœur de poulet isolé, qui a battu durant plusieurs lustres, n'a qu'une vertu documentaire et éclaire l'impasse dans laquelle les scientifiques sont engagés.

L'homme du début, allié au Créateur, a pratiqué la même mathématique que celui-ci. Mais tandis que le Créateur suivait une ligne pure et objective, l'homme, se croyant aussi fort que son Maître, a fait du subjectivisme et a erré.

MOI. — Le Créateur eût pu l'aider à retrouver le droit chemin.

SISYPHE. — Il n'a d'abord pas manqué de le faire. La Bible et les Mythologies, le folklore, les contes et les fables

sont pleins d'allusions à ce sujet. Mais l'homme est une créature au « cou raide », comme les Hébreux, et ne veut « en faire qu'à sa tête ».

Tant que le Créateur a pu croire que l'homme péchait par ignorance, il a tenté de le ramener à lui et de l'éclairer.

Lorsqu'il apparut, au contraire, que l'homme péchait par orgueil et tentait de substituer son pouvoir à celui de sa Cause, le Créateur changea d'attitude, et cette volte-face est abondamment soulignée dans les Livres saints.

C'EST INTENTIONNELLEMENT QUE LE CRÉATEUR A EGARÉ L'HOMME

Dans la Genèse, l'Éternel redoute, dès le début, la rivalité d'Adam : « Voici, dit-il, *l'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal* ».

De même, au temps de Noé, « il se repentit » d'avoir construit l'homme à cause de sa malice, et détruisit lui-même par les eaux presque tout ce qui avait multiplié.

De même enfin, quand les descendants de Noé édifièrent la Tour de Scinhar, l'Éternel redouta la puissance croissante des hommes.

Il dit : « Ils ne sont qu'un peuple, et tous ont un même langage, et ils commencent à travailler ; et maintenant rien ne les empêchera d'exécuter ce qu'ils ont projeté ».

Et, appelant les *autres Elohim*, il s'écria :

« Venez donc, descendons et confondons là leur langage, afin qu'ils ne s'entendent point les uns les autres ».

Les hommes cessèrent de bâtir la tour et la ville, et le nom du lieu fut appelé Confusion.

Le même rappel du conflit est partout dans les Mythologies, depuis les géants jusqu'à Prométhée, et encore celui-ci fut-il aidé par certains dieux.

Dans le mythe assyro-babylonien on voit Tiamat, personification de l'élément féminin, donner (comme Eve biblique, mère des vivants), naissance au monde. Elle figure les forces obscures du Chaos contre lesquelles entrent en lutte les dieux *organiseurs*.

C'est donc tout à fait au commencement que le divorce se fit entre la mathématique divine et la mathématique humaine. Il y eut erreur à l'origine et cette erreur, d'abord minuscule, s'est aggravée constamment depuis. Dès que

deux lignes cessent d'avoir entre elles le plus absolu parallélisme, la distance qui sépare leurs points s'accroît inexorablement. Si l'écart est infime dès le début, il est impossible de s'en rendre compte. Et lorsqu'il devient irrécusable, personne ne s'en aperçoit faute de pouvoir comparer l'écartement avec celui du point de départ.

NOUS VIVONS SUR UN HÉRITAGE D'ERREURS

Voilà précisément ce que l'homme n'a jamais fait. Davantage pénétré de sa supériorité mathématique à mesure que la science croissait en âge, il a toujours refusé d'admettre que l'homme de l'origine en savait bien plus que lui. L'erreur initiale s'est donc imposée à l'humanité comme un article de foi, une vérité, un axiome, et personne, même parmi les plus qualifiés de nos « savants », ne s'est avisé de contrôler.

On a raconté (j'ignore si la chose est exacte), que, par le moyen d'une démonstration qui lui paraissait inattaquable, le grand mathématicien Henri Poincaré aurait trouvé « *que la somme des parties était plus grande que le tout* ». L'éminent savant demeura abasourdi, assure l'histoire, et il chercha vainement la cause de pareille absurdité.

Henri Poincaré aurait pu chercher longtemps sans trouver d'explication logique, car il *ne lui vint jamais à l'esprit de mettre en doute la valeur du système mathématique qu'il employait*.

MOI. — Mais, dans ces conditions, l'humanité ne serait peut-être pas entièrement responsable du schisme ?

SISYPHE. — Si ! Parce que l'homme s'enfonça, tête baissée, dans la mauvaise voie par sottise et par orgueil.

L'HUMANITÉ DEVANT LE BUTOIR

Lorsque le Créateur se fut convaincu de la malice humaine, il se garda bien d'ouvrir les yeux de sa créature. Si vous étudiez nos mathématiques à la lueur de ce que je vous ai dit lors de nos précédents entretiens, vous verrez que les « erreurs » de notre système sont si savamment

dissimulées qu'il ne peut s'agir en l'espèce de coïncidences ou de hasard.

En vérité, et croyez bien que je pèse mes expressions une à une, ces « erreurs » furent sinon formellement voulues, du moins habilement facilitées par *Quelqu'un qui savait à quoi s'en tenir*. Pas de calendrier. Pas de notion exacte de la circonférence. Pas d'algèbre exponentielle. Je vous le dis : *l'humanité a été conduite*, sans même s'en douter, sur une voie de garage et elle est présentement bloquée devant le butoir.

LA TRAGIQUE MEPRISE DE LA SCIENCE HUMAINE

MOI. — A ce point de vue, je partage absolument votre sentiment ; mais mon opinion ne s'est pas formulée en langage mathématique.

Je suis, en effet, persuadé que la responsabilité humaine est entière, mais que la sottise y a encore plus de part que l'orgueil. Il y a longtemps que j'ai décelé (1) l'intervention invisible des Puissances Supérieures, notamment au moyen de l'inclinaison de l'axe terrestre...

SISYPHE. — Que souligne expressément la légende mythologique égyptienne de Geb et de Nout.

MOI. — Les hommes, induits en erreur par la Divinité qui désirait (en raison de leurs mauvais desseins) barrer le chemin de la connaissance, commencèrent à s'égarer sans le savoir. Cette déviation, au cours des siècles, a pris sans cesse des proportions plus inquiétantes, de sorte que, plus les hommes croient avancer dans la science de l'Univers, plus ils s'abusent. Ayant dérobé, pour leur malheur, l'électricité aux dieux, ils ne savent pas s'en servir conformément aux véritables lois. Aussi rendent-ils chaque jour leur vie plus compliquée et plus dangereuse. Chaque découverte (2) accroît la complexité de leur existence et leur insécurité. Ils sont aujourd'hui absolument perdus dans le mensonge des formes qu'ils ont créées. La médecine, la théologie, la philosophie, sont les types des fausses sciences qui éloignent l'homme du réel. Le médecin a littéralement inventé la maladie du corps, le théologien la maladie de l'âme, et le philosophe la maladie de l'intelligence.

(1) Voir la *Danse sur le volcan* (Ed. Adyar).

(2) Et, spécialement, celle de la fission atomique.

Jusqu'au jour où, faisant l'aveu de son impuissance à créer sans Dieu, l'homme renaitra à l'état de simplicité et, docile au Divin, retrouvera naturellement les pouvoirs de Celui dont il est l'image, c'est-à-dire du Créateur.

SISYPHE. — Vous voyez que nous sommes à peu près d'accord. Ce qui vous a surpris, au début, c'est mon procédé de représentation mathématique et ma tendance à traduire en nombres les contacts avec l'Univers. Mais tout est mathématique dans la Création.

MOI. — De même que tout est philosophie. Il y a une mathématique de la philosophie et une philosophie des mathématiques. Tout peut être traduit en lettres et tout peut être traduit en chiffres, comme on veut.

LE « BOUT DU NEZ » DE NOS MATHÉMATIQUES

SISYPHE. — La remarque est juste. Mais l'admirable de la mathématique, même tronquée, même imparfaite comme la mathématique humaine, c'est : 1° d'être la seule langue précise universelle ; 2° de ne pas se prêter avec la même complaisance que le verbe aux sophismes des rhéteurs. Un théorème ou un axiome mathématique sont autrement rigoureux que le dilemme d'un philosophe ou le syllogisme d'un avocat.

Cette « implacabilité » des nombres, disons plus simplement et avec plus d'expression : cette « honnêteté », les rend incapables de mensonge. Quand le nombre ment, cela se voit.

MOI. — On dit à l'enfant menteur qu'il remue le bout de son nez.

SISYPHE. — C'est précisément parce que j'ai vu trop souvent remuer le « bout du nez » de nos mathématiciens que j'ai soupçonné les nombres humains d'avoir été violents.

Dans ce cas, le nombre mis à la torture dénonce ses persécuteurs sans parler. Et, pour être muette et dépourvue de passion, son attitude n'est pas moins éloquente.

Je vous ai montré l'inconsistance de Pi, monstre interminable de notre fabrication. Voici une preuve identique et encore plus simpliste de ce que j'avance.

DEUX TOTAUX POUR LA MEME OPERATION
C'EST UN DE TROP

Que valent $\frac{10}{3}$ et $\frac{20}{3}$?

L'arithmétique répond :

$$\left. \begin{array}{l} \frac{10}{3} = 3,333333 \dots \\ \frac{20}{3} = 6,666666 \dots \\ \frac{30}{3} = 9,999999 \dots \end{array} \right\}$$

dont le total est :

ou encore : $10 = 9,999999 \dots$

Nous avons donc deux résultats pour une opération identique. Il y en a un de juste et il y en a un de faux. Cependant le total faux a droit de cité aussi bien que l'autre dans notre mathématique. Je ne connais pas de désaveu plus péremptoire d'une victime à ses bourreaux.

Moi. — Cela crève les yeux et pourtant je ne l'avais jamais remarqué, sinon comme une nécessité inéluctable. C'est seulement parce que vous appelez spécialement mon attention sur l'anomalie que j'en mesure l'ampleur.

AVOIR DES IDEES « PREMIERES »

SISYPHE. — Pour faire ces sortes de constatations, il ne faut pas être trop instruit, car la science livresque masque la science véritable. Un inventeur efficace est celui qui, selon le mot de Foch, commence par dire : « De quoi s'agit-il ? »

Moi. — Il est de fait que les découvreurs sont toujours des hommes qui n'ont pas quitté la simplicité ou qui y sont revenus par des chemins difficiles. Je me suis trouvé, au cours de ma vie, en relation avec quelques hommes qui

voyaient ce que les autres ne voient pas. J'appelle cela communément : « avoir des idées premières ». Effectivement, la presque unanimité des hommes n'a que des vues de n° main.

SISYPHE. — Je suis heureux de votre interruption parce qu'elle illustre ce que je viens de dire. La marque essentielle de la Création réside dans son auguste simplicité. La vraie mathématique nous enserme de toutes parts et nos yeux sont à ce point abusés par la fausse mathématique que nous passons à côté de la vérité sans la voir.

Moi. — Ne suffirait-il pas de la montrer pour ouvrir les yeux des plus prévenus, lorsque leur bonne foi est entière ?

SISYPHE. — Hélas ! La vérité a beau crever les yeux. Il n'y a pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Et ne pas voir n'implique aucunement la mauvaise foi mais ce parti pris « d'une seule vérité », cette obstination conformiste, en vertu de laquelle ce qui n'a pas été admis ne peut l'être et ce qui apparaît déraisonnable le restera. Je ne ferai pas devant vous le rappel des mille « erreurs » scientifiques que le temps mua peu à peu en dogmes et qui opprimèrent les nouvelles « hérésies » à leur tour.

QUE PEUT-ON SAVOIR
DE LA MATHÉMATIQUE DIVINE ?

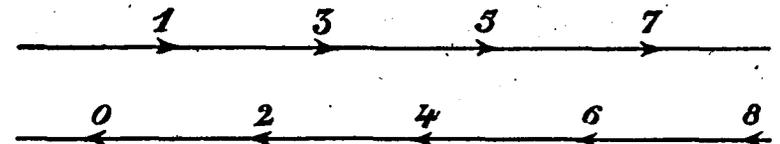
Mais résumons l'ensemble de la question et voyons ce qui peut-être saisi de la mathématique divine.

1° Son unité est plus grande que la nôtre. Elle semble valoir 10, sinon 10° de nos unités ;

2° Sa numération est ordinale ; elle n'est pas rectiligne mais cyclique ou circonférentielle ; elle ne mélange pas les nombres impairs et les nombres pairs ;

3° Cette numération paraît comporter deux sens : l'un d'aller, l'autre de retour, depuis ou vers l'origine ;

4° Les nombres impairs s'éloignent de cette origine ; les nombres pairs y ramènent ; et, relativement à elle, ces deux sortes de nombres se disposent en quinconce, comme ceci :



5° La mathématique divine utilise vraisemblablement un procédé d'intégration, mais avec une numération appropriée ;

6° Au lieu de considérer les nombres comme des individus isolés, la mathématique divine les considère comme faisant partie de « certains groupes » déterminés d'après des exigences distinctes. Exemple : le groupe carré, le groupe cube, le groupe circonférence, le groupe sphère, etc. La mathématique supérieure ne se préoccupe pas seulement des réactions des nombres ; elle s'attache aussi aux réactions des « groupes ». Elle est plus simple que la mathématique humaine parce qu'elle est basée sur l'observation et non sur des raisonnements subjectifs ;

7° En mathématique divine, l'addition de nombres pairs et impairs (de même que la soustraction) semble interdite ;

8° La multiplication diffère absolument de la nôtre et, par conséquent, la division ;

9° La mathématique divine repose sur la circonférence, cette circonférence dont, précisément, nos mathématiques ignorent tant de choses. La mesure d'une courbe au moyen d'une droite est une hérésie majeure ; celle-ci nous a mené tout droit au monstre Pi ;

10° La mathématique divine est symétrique et la nôtre asymétrique ;

11° Le problème de la trisection de l'angle semble être le succédané géométrique du problème de Fermat. Il appartient au domaine exclusif des mathématiques divines ;

12° Celle-ci sont basées sur le véritable système décimal, l'unique, le pur, le divin, celui que déroba au Créateur, puis appliqua, sans l'expliquer, Satan, l'angle rebelle.

Avec sa mathématique volée au Créateur, l'Homme tente de créer comme celui-ci. Mais les créations humaines ne sont que des caricatures de l'œuvre divine : d'un côté, l'oiseau, qui vit, de l'autre, l'avion, qui ne vit pas ;

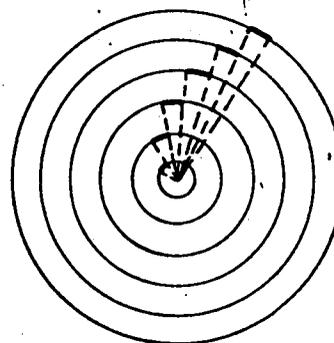
13° La mathématique divine pivotant sur la circonférence, il est vraisemblable, contrairement aux données reçues, que la Terre, comme d'ailleurs les autres planètes, décrit une circonférence et non une ellipse autour du soleil. La circonférence est simple et logique ; l'ellipse est illogique et mécaniquement compliquée.

Moi. — Oh ! oh ! vous allez loin... Et la science moderne...

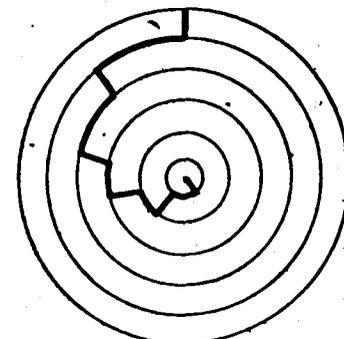
ZODIAQUE ET ELECTRON

SISYPHE. — ...me donne raison. Je lisais récemment dans une publication scientifique que les électrons de Nils Bohr se déplacent sur des orbites, *sans s'approcher ni s'éloigner du noyau*. Or des orbites qui ne s'écartent ni ne s'éloignent du centre ressemblent assez bien à des circonférences.

Et mon hypothèse qui vous heurte m'amène à croire que le zodiaque est incompris. Je le vois, pour ma part, comme une immense roue à rochets, avec douze rayons différents donnant des cercles concentriques (voir figure A).



A.



B.

Or, qu'ont découvert les observateurs des électrons susvisés ? Que, de temps à autre, un de ces corpuscules saute brusquement de sa trajectoire sur une autre plus rapprochée du noyau.

Comparez, dans ces conditions, ma conception déjà ancienne du zodiaque avec le comportement atomique de la figure B ;

14° La quadrature du cercle découle logiquement de la mathématique divine parce que celle-ci est conforme à la loi naturelle de *continuité et de progressivité*.

En mathématique humaine, la recherche de la quadrature du cercle est une entreprise insensée, à cause de l'éternel monstre Pi.

La signification du Sphinx est de découvrir l'énigme de Pi, allié à la circonférence et aux sept péchés capitaux. Tant que le monstre ne sera pas vaincu, de l'une ou de l'autre façon, la Mort triomphera de l'homme.

Résolvez l'inconnue de Pi, mathématiquement, historiquement, socialement, etc., et vous vaincrez le Sphinx en même temps que la Mort.

Hercule, surhomme, doit triompher de la Mort elle-même avant de vaincre. Et Jupiter l'y aide invisiblement.

DANS LA CREATION LE VRAI EST INVRAISEMBLABLE

Que vous dire de plus, sinon ceci ? Dans la Création, le vrai est positivement invraisemblable parce que les théories humaines sont presque toujours à l'opposé des théories mises en application par le Créateur.

Tout un mirage, tout un réseau de concepts faux, toute une atmosphère d'illusions sensorielles nous attache à l'erreur traditionnelle et nous cache la primitive et toujours neuve Vérité.

Pourtant, de loin en loin, une bouée lumineuse apparaît dans la nuit noire. Un précurseur (prophète, génie, poète) jette sa lueur.

C'est là le rôle du Sphinx et de Fermat. Sous les traits du second, le premier pose l'énigme. Tant qu'il ne sera pas répondu à sa question, la supériorité du Créant sur le créé demeurera absolue et la vie de l'humanité se déroulera pitoyablement par le jeu normal de la naissance et de la mort.

Qu'un mortel aperçoive un jour l'erreur et trouve le moyen de la redresser et l'humanité retrouvera le chemin de la science véritable. La mort sera sans raison d'être. Comme dans l'Apocalypse, elle ne voudra plus des hommes, à l'heure du jugement dernier.

Peut-être ce qui suit vous fera-t-il réfléchir spécialement : mes recherches m'ont prouvé que le problème de Fermat est intimement lié à une *pyramide* et au cône qui enveloppe celle-ci.

LES ARBRES EMPECHENT LES PASSANTS MAIS NON LES BUCHERONS DE « VOIR » LA FORET

Si les mathématiciens sont tenus en échec par le théorème de l'Initié, *c'est que la vérité leur est masquée par les nombres eux-mêmes*. Et le piquant de l'affaire est que nul ne se doute du sens destructeur de sa recherche, puisque toute la mathématique humaine croule devant la solution.

MOI. — Si ce que vous dites est vrai, c'est un renversement social de fond en comble.

SISYPHE. — En effet, les savants, théologiens, philosophe, archéologues, etc., se trouveraient dans la situation d'actionnaires ayant placé toute leur fortune sur la lampe à huile et qui voient venir l'électricité.

DOUZIEME ENTRETEN

LA PORTE INTERDITE

Les mathématiciens n'ont-ils pas aussi, leurs mystères ?

(BERKELEY).

SISYPHE. — Vous n'attendiez pas de notre dernier entretien qu'il vous révélât exactement les mystères de la mathématique divine.

Loin d'être un destructeur orgueilleux, comme certains pourraient le croire, je souhaiterais d'être un reconstruteur modeste qui apporte une des premières pierres à l'édifice mathématique de demain.

Reconnaître les erreurs de la mathématique humaine, en expurger celles-ci, retrouver les principes fondamentaux de la mathématique divine, c'est là un travail de géants.

Il ne peut donc être l'œuvre d'un homme ni d'une génération d'hommes, mais seulement la longue besogne de générations successives conduites par des chercheurs désintéressés.

Q'un aigle mathématicien surgisse dans les temps à venir et monte aux profondeurs du ciel d'un coup d'aile, c'est possible. Mais, en attendant la venue du surhomme, nous devons, tous tant que nous sommes, nous résoudre à un labeur patient.

La nouvelle découverte de la mathématique perdue nécessitera de longs et multiples travaux, des expériences sans nombres et l'exploration méthodique de toutes les mythologies, de tous les textes sacrés.

MOI. — Je le crois aisément et je ne pensais pas que vous fussiez en mesure de me restituer dans son intégralité la mathématique primitive. Toutefois il n'était pas

invraisemblable de présumer que, dans le cours de vos investigations, vous en aviez retrouvé des morceaux.

Puisque, de votre propre aveu, tout n'est pas à rejeter dans notre mathématique humaine, existe-t-il, dans celle-ci ou dans les Ecritures, des traces évidentes du Savoir Supérieur ?

En un mot, pouvez-vous m'indiquer des formules, nombres ou chiffres qui soient, dans leur état actuel, une expression de la mathématique divine ?

SISYPHE. — Sans aucun doute. Il y a notamment des nombres privilégiés.

QUELQUES NOMBRES-CLES : 1, 7, 12, 19

Le 1 est le nombre de l'Unité, c'est-à-dire de l'Etre lui-même, que j'ai toujours nommé (± 1).

Au dire même de Pythagore, les nombres 3 et 4 jouissaient de propriétés merveilleuses.

Le 7 est bien connu de toutes les initiations, religions et occultismes. On le retrouve un peu partout sous toutes les formes, dans tous les temps :

Les 7 planètes ;

Les 7 sages ;

Les 7 jours de la semaine ;

Les 7 merveilles du monde ;

Les 7 têtes de l'hydre ;

Les 7 chefs devant Thèbes ;

Les 7 vaches grasses ;

Les 7 vaches maigres ;

Les 7 plaies d'Egypte ;

Les 7 branches du candélabre ;

Les 7 anges de l'Apocalypse ;

Les 7 sceaux de l'Apocalypse ;

Les 7 trompettes de l'Apocalypse ;

Les 7 montagnes de l'Apocalypse ;

Les 7 générations des dieux des Celtes ;

Les 7 ordres de file ;

Les 7 péchés capitaux, etc.

Le 11 est en numérologie le second des nombres de maîtrise.

Le 12 est à la base de la numération duodécimale. On note :

Les 12 mois de l'année ;
 Les 12 travaux d'Hercule ;
 Les 12 signes du zodiaque ;
 Les 12 apôtres, etc.

Le 13 a une signification dont la tradition populaire a gardé le sens néfaste. Il joue un rôle spécial dans les religions et dans l'histoire.

18, 19 et 20 se rattachent à la circonférence. 19 est un nombre d'Apollon.

Ceci mérite une parenthèse :

Les « cumulées » (théorie mathématique de mon invention, qui groupe les nombres en des *touts* distincts) m'ont révélé le Chaos, aux limites de ce monde que, dit la Mythologie babylonienne, les dieux *avaient organisé*.

« Selon Hésiode, dans la Mythologie grecque, le Tartare est aussi éloigné de la Terre que celle-ci l'est du Ciel. Une enclume d'airain tombant du Ciel roulerait 9 nuits et 9 jours et arriverait le dixième sur la Terre ; cette même enclume tombant de la Terre roulerait 9 nuits et 9 jours et arriverait le dixième aux Enfers. L'abîme est scellé par un mur d'airain que la Nuit entoure trois fois de ses voiles. Au-dessous sont les bases éternelles de la terre et de la mer. Là sont les limites du monde, lieux hideux, espaces sans bornes, redoutés même des Immortels ».

(GÉRUZÉZ).

N'apercevez-vous pas l'allusion au système décimal, à une science qui compte par jours et par nuits, soit deux choses distinctes (comme sont les nombres pairs et impairs), pour les combiner ensuite en une nouvelle unité, la 10^e, qui est le jour de 24 heures ?

9 jours + 9 nuits + 1 dernier cela fait 19. 19 est le nombre du cycle luni-solaire de Méton, le 19 de la mythologie assyro-babylonienne, le 19 de Shou de la mythologie égyptienne et le 19 d'Apollon de la mythologie grecque. Apollon 10² = 100 = 1+3+5+7+9+11+13+15+17+19.

C'est le 19 qui nous donne la circonférence 360 après qu'on l'a amputée d'une unité qui, d'un taureau fait un bœuf, car :

$$360 = 19^2 - 1^2 = 19 \times 19 - 1 = 361 - 1.$$

Le 22 est, numérollogiquement, le premier et le plus grand des nombres de maîtrise.

Z E U S, 6^e, 5^e, 20^e et 18^e lettres de l'alphabet grec donne : 6+5+2+0+1+8 = 22.

LE NOMBRE 153

Mais vous-même, dans le *Secret de la Grande Pyramide*, n'avez-vous pas consacré une page au nombre mystique 153, qui est celui des 153 gros poissons de l'Évangile, en même temps que celui des 153 premières assises de Khéops, la 153^e étant juste à la hauteur du carré précessionnel ?

Je vous ai dit précédemment que le Serpent de la Bible était 1 (non point l'Unité (± 1) = Dieu), mais la première des créatures, Eve (2 = l'Eau, la Vie) étant la seconde et Adam (3 = Terrestre), la troisième. La multiplication physiologique et mathématique d'Adam et d'Eve donna en impairs Caïn 5 et Abel 7. Survint le drame de sang. Il ne demeura comme mâles que Satan 1, Adam 3 et Caïn 5. Sur une terre à trois dimensions ceux-ci, par voie de multiplication toujours, ont pu donner naissance à :

$$1^3 = 1 \quad 3^3 = 27 \quad 5^3 = 125.$$

Or, chose étrange : $1^3 + 3^3 + 5^3 = 153$.

Moi. — J'ai même dit que la somme des 17 premiers nombres de la numération :

$$1+2+2+4+5+6+7+8...+17 \text{ égale } 153.$$

LE NOMBRE DE LA BÊTE EST, CELUI DE LA CIRCONFÉRENCE

SISYPHE. — Je ne m'éterniserai pas sur les autres nombres qui pullulent dans la Bible. Toutefois, il est difficile de ne pas s'arrêter au nombre de la Bête de l'Apocalypse : 666.

Je rappelle le texte du chapitre XIII, verset 18 :

« C'est ici qu'est la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête, car *c'est un nombre d'homme*, et son nombre est six cent soixante-six ».

Le nombre 666 a intrigué et intriguera encore beaucoup d'hommes. Disons donc tout de suite qu'il est la somme de tous les premiers nombres jusqu'à 36.

$$666 = 1+2+3+4...+34+35+36.$$

Or 36 n'est autre que la circonférence dans la mathématique divine.

On voit, dans ces conditions, que la Bête et la circonférence sont liées numériquement (1).

6561, NOMBRE DU DELUGE

Tandis que nous en sommes à la Bible, j'ai eu la curiosité de considérer l'an 1656 de la Création, qui est la date du Déluge.

Si vous retournez ce nombre vous avez 6561.

Ce nombre ne vous dit rien ? A moi il me raconte bien des choses. Et d'abord que :

$$6.561 = 9 \times 9 \times 9 \times 9 = 9^4.$$

Or l'Adam divin (celui d'avant la pomme) est, comme je vous l'ai dit, $3^2 = 9$ et la descendance d'Adam s'arrête au Déluge, c'est-à-dire au 9^4 renversé, soit 6561 qui, par inversion, donne 1656.

A partir de ce moment, une humanité nouvelle commence avec Noé (unité faisant office de dizaine) (2). A une mathématique individuelle succède une mathématique de groupe. Il y a des centaines de recouvrements de cet ordre et les éléments qui renforcent mes thèses sont de plus en plus nombreux.

Mais il fallait qu'un « fou » comme moi songeât que l'analogie existant entre les hommes et les nombres avait été poussée si loin que les nombres pouvaient, comme les hommes, *êtres regardés dans un miroir*. La « réflexion » n'est pas toujours subjective, comme un vain peuple le pense, mais peut revêtir un aspect formellement objectif.

Il y a d'innombrables indices de l'existence d'un monde qui nous paraît à l'envers, alors que le monde truqué est précisément le nôtre, et constitue la Maïa, l'illusion des Hindous.

Moi. — Il est évident que, du point de vue de la raison conformiste, l'univers que vous dévoilez paraît quelque peu incohérent. Mais j'ai de bonnes raisons de croire que pour comprendre une partie de la logique divine il faut laisser délibérément de côté une partie de la logique humaine. Si celle-ci était la vraie logique, elle ne changerait pas avec le temps.

(1) Il est au moins singulier que 1666 constitue l'année géniale de Newton en même temps que l'année maîtresse de Leibnitz.

(2) Noé est le 10^e descendant, depuis Adam.

LE NOMBRE 7854 OU LES 7 MILLE, 7 CENTS, 7 VINGTS, 7 SAINTS ET 7 PAINS DU CALVAIRE DE LANRIVOARE

N'avez-vous pas trouvé une confirmation de ces entretiens dans la brochure de M. Kerviler (1) que je vous ai communiquée ?

SISYPHE. — Si fait. Et je vous rappelle l'histoire du calvaire de Lanrivoaré.

D'après M. Kerviler, il existe dans le cimetière de cette petite paroisse, voisine de Ploudalmézeau, à l'extrémité ouest de la Bretagne, une croix de calvaire plantée en tête d'une petite enceinte dallée dont, aux jours de pardon, on fait le tour à genoux. Auprès de la croix sont déposés sept pierres rondes et la légende dit que c'est le cimetière de

7 mille, 7 cents, 7 vingts et 7 saints

martyrs et que les 7 pierres rondes sont des pains changés en pierres par saint Hervé, à qui le boulanger du village en avait refusé un pour sa nourriture.

Fréminville, dans ses *Antiquités du Finistère*, a traduit erronément le nombre des martyrs par 7777 parce qu'il a pris les 7 vingts pour 7 dizaines alors qu'en réalité le véritable nombre est 7854.

Toutes les recherches effectuées pour trouver trace de faits ayant servi de base à la légende sont demeurées infructueuses et rien, dans le folklore, l'histoire celtique ou les martyrologes, ne permet d'admettre le supplice de 7.854 personnes à la fois.

Il apparaît donc à M. Kerviler que la légende est purement symbolique et qu'un mystère mathématique est caché sous le nombre 7.854.

Effectivement, il n'y aurait aucun nombre semblable parmi les 10.000 premiers nombres entiers. Il résume à lui seul la *théorie du cercle* et constitue entre autres l'apothéose du nombre 7.

(1) *Les mesures de longueur, les nombres 7, 11 et 3 et les connaissances en arithmétique, en géométrie et en astronomie chez les constructeurs de monuments mégalithiques en Armorique.*

(René KERVILER, Imp. Cathrine, Lorient).

« Demandez à un jeune bachelier ès sciences, écrit M. Kerviler, quelle est la surface d'un cercle de 100 unités de diamètre. Il vous répondra :

$$S = \frac{\pi D^2}{4} = \frac{3,1416 \times 100^2}{4} = \frac{31.416}{4} = 7.854$$

Voilà qui est déjà passablement curieux, et qui le sera plus encore si vous remarquez que :

$7.854 = 2.500$ fois $3,1416$, le nombre Pi de la science moderne et 2.499 fois $\frac{22}{7}$, le nombre Pi d'Archimède.

Tout cela exactement et sans aucun coup de pouce ; car si vous décomposez 7.854 en ses facteurs premiers, vous avez :

$$\begin{aligned} 7.854 &= 2 \times 3 \times 7 \times 11 \times 17 \\ &= 22 \times 51 \times 7 \\ &= 51 \times 49 \\ &= 22 \times \frac{51 \times 49}{7} = \frac{22}{7} = 2.499. \end{aligned}$$

Demandez maintenant au même bachelier quelle est la circonférence d'un cercle de 100 unités de diamètre. Il vous répondra :

$$C = \pi \times 100 = 314.$$

$$7.854 = 7.777 + 77$$

Or, nous allons trouver 314 dans les transformations du nombre 7.854 ainsi décomposé :

Sept mille = 7.000 = nombre pyramidal rectangulaire de 7 sur 252	
Sept cents = 700 = nombre pyramidal rectangulaire de 7 sur 27	
Sept-vingts = 140 = nombre pyramidal rectangulaire de 7 sur 7	
Sept saints =	} 14 = nombre pyramidal rectangulaire de 5 sur 2
Sept pierres =	

7.854 ; . côtés des rectangles de bases : $26 + 288$

314

L'erreur de Fréminville donnait un nombre d'apparence plus extraordinaire : 7.777 . Mais celui-ci n'a pas réfléchi que

$$7.854 = 7.777 + 77.$$

D'ailleurs vous avez été, comme moi, à même de juger des propriétés singulières du nombre celtique. Vous connaissez notamment la combinaison :

$$\begin{aligned} 7.007 &= 77 \times 91 \\ 770 &= 77 \times 10 \\ 77 &= 77 \times 1 \end{aligned}$$

$$7.854 = 231 + 102 = 333$$

qui est exactement la moitié du nombre de la Bête de l'Apocalypse.

Vous voyez que les morceaux du jeu de patience sont éparpillés partout. On en retrouve, par-ci, par-là, des fragments et on est stupéfait quand ils s'emboîtent. Seulement, au lieu de faire hommage de ces coïncidences à l'ancien ordre on préfère les attribuer au désordre moderne qu'est le hasard.

Bien des choses m'ont frappé dans la brochure presque introuvable de M. Kerviler, et surtout le passage où il est fait mention de trapèzes disposés en entonnoir dans un triangle isocèle. Il y a six ans peut-être que j'étudie la même question. Or, précisément, dans mon expérience inachevée de deux circonférences qui roulent l'une dans l'autre, j'avais engendré les deux côtés d'un angle et vu naître dans cet angle une série de trapèzes. N'y a-t-il pas là un synchronisme étonnant ?

Je vous le redis : tout est lié ; tout se tient. Vous ne pouvez toucher à un fil de la Connaissance sans remuer aussitôt, dans l'étendue de la toile, tous les autres fils.

Le problème de Fermat est au centre des diverses notions et le moindre frémissement de l'évolution s'y répercute, de même que l'on ne peut faire un seul des innombrables calculs qu'il suggère sans ébranler toute l'Evolution.

EGAN ET REV. GALEN OU LES ÉNIGMES DE GAUSS

Il semble que Gauss, le roi des mathématiciens, qui renonça avec une certaine mauvaise humeur à rechercher ouvertement la solution du dernier théorème de Fermat, poursuivit, dans le mystère du cabinet, un mystère analogue. D'un caractère plutôt secret, Gauss garda pour lui la démonstration et même l'énoncé de nombreux problèmes mathématiques qui donnèrent par la suite beaucoup de mal à ses successeurs.

Bell a dit de lui expressivement « qu'il effaçait à mesure les traces de ses pas », ce qui rendait malaisée la découverte des voies qu'il avait suivies.

Parmi ses notes posthumes on en découvrit deux : l'une du 11 octobre 1796 qui porte les mots : « Vicimus (nous avons vaincu) GEGAN », et une du 8 avril 1799, où se trouve l'inscription : « REV. GALEN ».

Mais personne n'a jamais su ni ne saura sans doute de longtemps à quelles inconnues Gegan et Galen se rapportent.

Moi. — Il est cependant probable que Gaus ne « vainquit » pas sans motif.

ROTAS-SATOR, MOT CROISE INDECHIFFRABLE

SISYPHE. — Avant de clore ces entretiens, j'appellerai votre attention sur trois points particuliers. Ceux-ci n'appartiennent pas précisément au domaine interdit mais sont en quelque sorte sur la frontière. Je les commenterai aussi brièvement que possible.

Premièrement, vers 1933, le professeur Franz Cumont découvrit en Asie-Mineure, parmi des ruines chrétiennes du III^e siècle, le cryptogramme latin que voici :

R O T A S
O P E R A
T E N E T
A R E P O
S A T O R

Moi. — Mais c'est un mot croisé !

SISYPHE. — Plus exactement des mots en croix et vous ne croyez pas si bien dire.

On s'aperçoit tout de suite que cette extraordinaire inscription présente plusieurs particularités. D'abord on peut la considérer dans n'importe quelle direction sans que la signification soit altérée. Lue à l'envers ou à l'endroit, verticalement ou horizontalement, son sens demeure inchangé.

LA CROIX MÈDIANE DE TENET

Vous parliez de croix. Remarquez les mots du milieu, « TENET » :

T
E
T E N E T
E
T

Non seulement ils forment la croix, mais encore les quatre extrémités sont constituées par des T, images de la croix primitive.

Au premier abord on conclut qu'il s'agissait là d'une manifestation symbolique due, comme le poisson-emblème des Catacombes (*ichthus*, qui est le sigle : Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur), aux premiers chrétiens.

Or, en 1936, le professeur Matteo della Corte découvrait la même inscription sur des *graffiti* de Pompéi, ce qui lui assigne une date antérieure à l'an 79 de l'ère chrétienne.

Depuis, le « cross » mystérieux a été retrouvé dans un vieux livre de secrets, à Venise ; on l'a photographié sur un mur extérieur de la cathédrale de Sienne, etc.

Les uns lui assignent une origine païenne, les autres une origine judaïque, sans qu'on ait produit, en faveur de l'une ou l'autre thèse, d'argument certain (1).

Disons toutefois que, depuis la dernière édition de cet ouvrage, on nous a signalé l'ingénieuse interprétation suivante qui, utilisant successivement toutes les lettres de l'inscription, sauf deux A et deux O, permet d'obtenir en croix les mots *Pater noster*, avec la lettre N au centre et, aux quatre extrémités, les première et dernière lettre de l'alphabet grec, c'est-à-dire alpha et oméga.

A
P
A
T
E
R
R
A PATER NOSTER Ω
O
S
T
E
R
R
Ω

L'INCONNAISSABLE AREPO

Quoi qu'il en soit, nul n'a pu en donner fidèlement la traduction. La plupart lui attribuent le sens que voici : « Le semeur guide avec soin les roues », ce qui est à la fois très vague et très inexact.

Indépendamment du fait que la traduction ci-dessus reste impuissante en face du mot AREPO, qui n'a pas de sens en langue latine, on peut traduire SATOR par *Créateur, Auteur, Artisan* ; OPERA par *Soins, Peine, Travail des mains* ; ROTAS par *Rotations, Orbites, Révolutions* ; TENET par *Est maître de, Retient, Conserve, Soutient*, de sorte que l'inscription peut faire allusion au Créateur et avoir un sens astronomique.

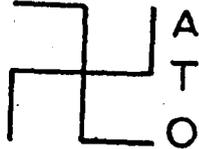
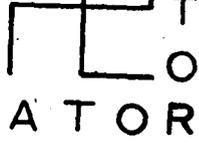
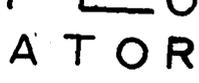
D'autre part, numériquement, le mot croisé en question donne :

1	1	2	6	9
1	9	5	7	6
2	5	5	5	2
6	7	5	9	1
9	6	2	1	1

dont les colonnes additionnées ont pour totaux alternés 19 et 28 ; ce qui ouvre la porte à d'autres calculs et à d'autres voies.

TOUJOURS LES DEUX CROIX GAMMEES

En outre, considérez seulement la disposition des lettres extérieures. Vous y trouverez les sens opposés de rotation des Quatre Forces, autrement dit Svastika et Sauvastika.

R	O	T	A	S	R	O	T	A	S		
O					A	O					A
T					T	T					T
A					A	O					O
S	A	T	O	R	S	A	T	O	R		

MOI. — Exactement comme dans le jeu du cavalier aux échecs.

SISYPHE. — Croyez-moi, il y a dans ce simple mot en croix une bonne partie des mathématiques, pures et appliquées.

Les gens passent à travers la « signification » sans même s'en apercevoir. Sur les milliards d'individus qui ont prié au moyen d'un chapelet, combien se sont doutés qu'ils avaient en mains un boulier sacré ? Le chapelet est un symbole du système décimal, mais avec des dizaines séparées entre elles par un grain distinct.

MOI. — Le rosaire bouddhiste est de 108 grains et son symbolisme est, dit-on astrologique.

SISYPHE. — J'y vois un symbole mathématique. 108 équivaut à 3 fois 36.

Passons maintenant au deuxième point annoncé.

LECTURE MATHÉMATIQUE DE SAINT JEAN

L'Apocalypse peut être lue à livre ouvert ; elle est incompréhensible. Elle peut aussi être lue par interprétation verbale, mais dans ce cas, il y a autant d'interprétations que de lecteurs.

J'ai fait un essai de lecture mathématique du texte de saint Jean. Le nombre + 1 (= Satan = le Diable = le Serpent = le Dragon) inventa le « néant », ce qui était peu de chose, mais il eut la malice de traduire ce « rien » par un symbole, en l'espèce le zéro.

Le même Satan, forgeant la numération décimale humaine, s'avisa d'exploiter son signe et dit : « Conventionnellement je m'appelle 10 ».

De ce fait, Satan créa la multiplication humaine, opération fautive et véritablement diabolique. Dans un monde à trois dimensions, il put, grâce à Eve, devenir

$$10^3 = 10 \times 10 \times 10 = 1.000.$$

Satan séduisit la femme (+ 2) et s'allia à elle. L'union des complices + 1 et + 2 allait permettre au diable et à la femme d'atteindre $2 \times 10^3 =$ l'an 2000.

Il faut empêcher l'un et l'autre de parvenir au terme prescrit. Pour cela, en qualité de fils de l'homme (Adam = + 3), je dois démasquer Satan (+ 1) et la Grande Prostituée (+ 2).

ON N'A PAS LE DROIT DE TOUCHER A L'UNITÉ

Et voici l'acte d'accusation.

Quand Satan, par convention personnelle, s'unit avec le zéro et se proclame 10, il n'y a là qu'une décision unilatérale, qui ne peut engager la Création.

Cela n'empêche pas Satan 1 de rester 1, ce qu'il était auparavant. Et s'il se nomme 10, c'est parce qu'il repré-

10
sente — ou dix dixièmes, dont la somme est encore 1.
10

Quand Satan 1, en vertu du même procédé, se proclame Mille, soit $10 \times 10 \times 10 = 10^3$, il est logique avec sa convention à lui, parce qu'il représente alors des millièmes. Mais 1.000

— ou mille millièmes est toujours égal à 1.
1.000

La multiplication humaine est un leurre parce qu'elle s'accompagne d'une vaine modification de l'unité. Cette modification superflue est toujours catastrophique.

Car l'unité \pm c'est Dieu.

Et on ne touche pas à l'Unité.

1985, DATE MATHÉMATIQUE DE CAIN, DU SPHINX
ET DE LA GRANDE PYRAMIDE

Mais quel fils de l'homme mettra fin à l'imposture de Satan ? C'est un produit d'Adam (3), soit $3 \times 5 = 15$, car l'Eternel dit à Caïn : « Le péché sera sous ta puissance ». Or le péché qui est sous lui est le dénominateur, c'est-à-dire le changement d'unité qu'occasionne toute multiplication.

Dès lors le règne de Satan finira en $2 \times 10^3 - 3 \times 5$, soit $2000 - 15 = 1985$.

Moi. — Date probable du *Secret de la Grande Pyramide* et surtout date du *Secret du Grand Sphinx* (1).

SISYPHE. — Satan et la Grande Prostituée étant démasqués, celle-ci sera conduite au désert et soustraite à la vue du Dragon pendant $10^3 = 1.000$ ans, mais à rebours (de 2.000 à 1.000) car il y aura rebroussement dans la numé-

(1) (Adyar).

ration (mathématique divine). Puis on supprimera le zéro pour ne conserver que le 1, ce qui constituera le jugement final.

Je ne vous assure pas que tout se passera exactement ainsi mais qu'il sera utilisé un procédé mathématique analogue.

Réfléchissez bien à ce que je viens de dire. Cela a toutes les apparences d'un jeu, *mais ce n'est pas un jeu*, loin de là !

LES NOMBRES-CHEVAUX ET LES NOMBRES
A CHEVAL

Vous vous souvenez que je n'ai cessé d'affirmer que les mythologies et les écrits saints s'occupent de la circonférence et sont pleins d'algèbre exponentielle. Que veut dire ce dernier terme ? Que les nombres à exposants, tels que 5^2 , 4^3 , sont composés de nombres-montures (5, 4) et de nombres cavaliers (2, 3).

La même allégorie se retrouve dans les centaures de la Fable grecque, sortes de monstres composés d'un torse d'homme sur un corps de cheval.

Moi. — Ce chevauchement est d'ailleurs universel pour n'être pas nécessairement aussi visible. La génération, le calcul scientifique, la dialectique, le déroulement de l'histoire, l'harmonie sidérale, la loi des cycles, sont un perpétuel chevauchement.

Rien, en vérité, n'est uniquement fonction de soi seul mais de toutes les influences qui la chevauchent. Tous les hommes portent leurs fautes, leur hérédité en croupe et sont, tour à tour, chevaux-cavaliers et cavaliers-chevaux.

L'HERMETIQUE EGALITE 5⁴ ET LE NOMBRE INCONNU

SISYPHE. — Abordons le troisième point.

J'ai trouvé que toute grandeur de la forme m^n correspondait à un développement déterminé (loi générale) prouvant que m^n respectait rigoureusement la loi biologique.

Supposez que $m = 5$ et que $n = 4$. Vous aurez $m^n = 5^4$. Et $5^4 = 5 \times 5 \times 5 \times 5 = 625$.

Voici le développement dans sa forme évolutive :

$$5^4 = \left\{ \begin{array}{l} +4(5^3 + 4^3 + 3^3 + 2^3 + 1^3) \\ -6(5^2 + 4^2 + 3^2 + 2^2 + 1^2) \\ +4(5^1 + 4^1 + 3^1 + 2^1 + 1^1) \\ -1(5^0 + 4^0 + 3^0 + 2^0 + 1^0) \end{array} \right\} = \left\{ \begin{array}{l} +4(125 + 64 + 27 + 8 + 1) \\ -6(25 + 16 + 9 + 4 + 1) \\ +4(5 + 4 + 3 + 2 + 1) \\ -1(1 + 1 + 1 + 1 + 1) \end{array} \right\} =$$

$$\left\{ \begin{array}{l} +4 \times 225 \\ -6 \times 55 \\ +4 \times 15 \\ -1 \times 5 \end{array} \right\} = \left\{ \begin{array}{l} = (4 \times 225) - (6 \times 55) + (4 \times 15) - (1 \times 5) \\ = 900 - 330 + 60 - 5 \\ = 960 - 335 - 625 \end{array} \right.$$

Je fus frappé par l'aspect étrange du développement ci-dessus, dans lequel on peut trouver une analogie : 1° avec les méthodes d'encadrement du but par les artilleurs ; 2° avec un mouvement pendulaire déformé asymétriquement ; 3° et surtout avec la loi biologique suivant laquelle un être évolué, tel 5⁴, rappelle, au cours de son développement, tous les êtres qui lui furent antérieurs dans la Création.

C'est ainsi que 5⁴ est formé par tous les nombres entiers inférieurs à 4 pris comme exposants et tous les nombres entiers jusqu'au 5 pris comme racine.

Le fait était en lui-même si frappant qu'il devait attirer l'attention et provoquer une longue méditation. Il devenait évident que si les nombres étaient soumis à des lois biologiques comme les êtres animés, il devait exister une étroite connexité entre les hommes et les nombres.

D'où l'opportunité d'étudier les hommes, masqués par leurs passions et leurs sentiments, au moyen des nombres, exempts de sentiments et de passions. D'où la nécessité de comparer les équations et les faits, les identités et les phénomènes.

Observez vous-même le développement de 5⁴. Ne voyez-vous pas apparaître des séries de grandeurs (5³, 5², 5¹, 5⁰, 4³, 4², 4¹, 4⁰, ... 1³, 1², 1¹, 1⁰), c'est-à-dire toutes les grandeurs par lesquelles on a dû passer en allant de 0 à 5⁴, la plus évoluée ?

Moi. — C'est effectivement l'image biologique de l'Évolution.

SISYPHE. — Adam, c'est l'Homme, être qui a évolué et qui arrive aujourd'hui à son déclin, à sa disparition ou à sa métamorphose.

L'histoire de son évolution a été inscrite par le Créateur dans la Bible. Demain, avant de quitter la scène où son rôle est achevé, Adam saura lire la Bible et apprendra tout ce qui lui reste à savoir.

Alors il verra entrer en lice les 4 chevaux montés de l'Apocalypse : 1³, 1², 1¹, 1⁰, dont les cavaliers (entendez exposants) sont précisément 3, 2, 1, 0, sur cheval 1.

3 étant Adam, 2 étant Eve, 1 étant le Serpent, 0 étant la Mort.

Si vous voulez bien vous reportez au développement ci-dessus de 5⁴ vous verrez, dans la dernière colonne verticale du premier groupe, s'aligner de haut en bas, sombres et immobiles, les 4 Cavaliers de l'Apocalypse devant le mur de l'Égalité.

Je n'ajouterai rien à ceci, si ce n'est que *l'égalité ci-dessus touche au fond même du Grand Problème et comporte cryptiquement le « Nombre Inconnu » qui ne peut être dévoilé.*

LA CONSIGNE DU SILENCE

Moi. — Le monde est plein, évidemment, non de choses anormales, mais de choses que nous n'avons pas normalisées, par suite de notre inaptitude à penser au delà de nos habitudes et de nos sens.

Depuis longtemps j'ai supposé que, pour une indication que vous me donniez, il en est dix que vous teniez secrètes.

SISYPHE. — Croyez bien que cette réserve m'est d'autant plus pénible que j'ai en mains de quoi alerter les mathématiciens.

Mais cela m'est défendu pour l'instant. Je ne dois pas ouvrir l'arsenal de mes théories, pour la raison primordiale que l'homme n'est pas, moralement, assez évolué.

Certains comprendraient, sans doute, l'énormité et la sainteté de la découverte. La plupart n'y verraient que la possibilité de satisfaire leur malice en acquérant des pouvoirs nouveaux.

L'humanité est aujourd'hui parvenue à une impasse scientifique et philosophique reconnue de tout ce qui pense ; cette barrière limite, par le mal lui-même, les excès croissants du mal.

Révéler à l'homme un secret qui n'est pas le mien serait lui fournir le moyen de persévérer dans l'erreur antidiyine

et de hausser de plusieurs étages son orgueilleuse Tour de Babel.

Moi. — Désespérante conclusion.

SISYPHE. — Conclusion trop optimiste. Car plus l'édifice sera haut, plus il s'écroulera lourdement.

SUR LE SEUIL

Dans un précédent entretien je vous ai dit que Fermat *savait*. D'autres que lui ont *su*. Et il y a des hommes qui *savent* encore. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on peut les compter par génération sur les doigts d'une main.

Descartes aspirait à savoir. C'est pourquoi, après diverses découvertes géniales, il se lassa des mathématiques humaines et chercha ailleurs et plus haut.

Dans un rêve, il lui fut révélé (selon lui), une clef magique destinée à lui ouvrir le trésor de toutes sciences. Eut-il vraiment cette clef ? Put-il ouvrir la Grande Porte ? Il ne l'a confié à aucun de ses familiers.

Le même éloignement des mathématiques survint chez Pascal, qui semble bien avoir épuisé, à trente-deux ans, la plus grande partie de l'intérêt que lui suggérait la science humaine.

Chez Lagrange, dès la cinquantaine, ce dégoût va jusqu'à la nausée et l'éblouissant mathématicien du XVIII^e siècle osa prédire la « fin » des mathématiques, science sans avenir.

Moi. — Il est curieux de noter, à ce propos, le point de départ de la plus grande trouvaille pascalienne (en collaboration avec Fermat), celle du calcul des probabilités. Si j'en crois la tradition, ce calcul eut pour origine les dés et les cartes, ce qui confirme pleinement vos déductions mathématiques sur le caractère des jeux.

On dit que le problème primitif fut proposé à Pascal par le chevalier de Méré, habitué des tripots et joueur notoire. Du vice de l'un découla la théorie de l'autre. Mais Pascal ne se laissa pas intimider par sa découverte puisqu'on lit, dans ses *Pensées*, la phrase suivante : « La probabilité est-elle probable ? », ce qui, il me semble, en dit long.

L'ARRET DE PASCAL

SISYPHE. — Vous revenez ainsi à ma précédente constatation. Et lorsque les mathématiciens d'aujourd'hui déplorent la bifurcation mystique de Pascal et ses tentatives d'évasion vers la chose religieuse, aucun de ces esprits « positifs » ne voit que Pascal aussi *savait*. Peut-être, et je le crois, ne fut-ce que partiellement, mais avec assez de certitude pour avoir délaissé sa mathématique imparfaite. Curieuse coïncidence de deux destinées absolument différentes chez deux êtres qui, parvenus à la plus haute connaissance humaine de leur époque, tentèrent de « crever la toile » pour sauter hors de l'humain.

Pascal y parvint d'ailleurs, soit de son plein gré, soit d'office, et quand, à trente-neuf ans, des convulsions le terrassèrent chez sa sœur Gilberte, peut-être expiait-il son incursion prématurée dans le « domaine interdit ».

On s'imagine que l'autopsie révéla la *cause* du mal. Mais la lésion du cerveau de Pascal avait une autre Cause plus sérieuse.

Quand l'Homme s'approche trop de l'arbre de la Connaissance, il trouve les chérubins sur sa route avec leurs épées de feu.

L'EXEMPLE TRAGIQUE DE GALOIS

Je ne saurais rien vous montrer de plus significatif, dans ce même ordre d'idées, qu'une existence encore plus brève, celle du mathématicien Galois, au début du XIX^e siècle.

Evariste Galois vécut de 1811 à 1832 et manifesta, dès son plus jeune âge, un incroyable génie mathématique. Et il n'y a nul doute, si on s'en réfère à la soixantaine de pages qu'il a laissées, que ses découvertes auraient surpassé celles des plus grands mathématiciens.

L'Intelligence-qui-prévoit lut-elle ceci dans son « Eternel présent » et le Créateur en prit-il ombrage ? Je ne sais. Mais toujours est-il qu'Eschyle avec son *Œdipe* n'a pas dressé de plus sombre tableau de la fatalité.

Les extraordinaires dispositions du jeune Galois trouvèrent ligüées contre lui toutes les forces de la bêtise et aucun de ses premiers professeurs du lycée Louis-le-Grand ne sut comprendre ni aider le prodige-enfant.

Galois poursuivit seul et dans une atmosphère d'hostilité ses études de mathématiques supérieures. Il était à un si haut niveau au-dessus de ses examinateurs de Polytechnique que ceux-ci, incapables de le suivre, le refusèrent deux fois.

Moi. — Terquem n'a-t-il pas dit : « Un candidat d'intelligence supérieure est perdu en face d'un examinateur de moyenne intelligence ? ».

SISYPHE. — Pourtant Galois tomba, à 17 ans, sur un homme honnête et clairvoyant, M. Richard, professeur de mathématiques spéciales. Celui-ci reconnut d'emblée la puissance de son élève et l'encouragea à rédiger un mémoire sur ses premiers travaux.

La voie semblait s'ouvrir. Mais ce fut l'unique fois, dans la vie d'Evariste Galois, où le disque ne tourna point au rouge.

Le mémoire, déposé entre les mains de Gauchy, fut perdu par ce dernier.

A 19 ans, Galois est enfin nommé professeur. Il présente à l'Académie des Sciences son autre mémoire destiné au concours pour le Grand Prix de mathématiques. Le secrétaire l'emporte chez lui pour l'examiner et meurt avant même de l'avoir lu. Chose inouïe : on ne retrouve pas le *mémoire dans ses papiers*. La « porte » est de nouveau fermée.

Mais la révolution de 1830 arrive. Galois est du côté des rouges. On l'arrête comme suspect. Acquitté, il est repris, puis libéré ; des adversaires politiques le provoquent. Désormais, Galois est mûr pour son destin.

DEFENSE D'ENTRER DANS L'EDEN

Dans la nuit du 29 mai 1832, Galois, qui doit se battre au matin, écrit fébrilement à son ami le plus intime. Il déverse sur le papier le bouillonnement génial de sa tête pour que ce qu'il « pressent » ne meure pas avec lui. En vain ! L'Ange de la Mort est sur sa tête. L'aube arrache Galois à ses problèmes et celui-ci va agoniser d'une balle au ventre dans la brume du petit matin.

Prenons l'exemple récent du physicien Pierre Curie qui, dès juin 1905, doute publiquement de l'opportunité de sa découverte lorsqu'il dit, en présence de l'Académie Royale de Stockholm : « Le radium a enrichi le savoir et servi le

Bien. Mais ne peut-il aussi servir le Mal ?... On peut se demander si l'humanité a intérêt à connaître les secrets de la Nature, si elle est mûre pour en profiter ou si cette connaissance ne lui est pas nuisible ». Et il rappelle en terminant l'invention terrible de Nobel.

Mais la découverte entraîne l'inventeur. Pierre Curie approfondit sa recherche. Le 19 avril 1906, la roque d'un fardier fait éclater la boîte crânienne du trop génial physicien. Il semble que sa veuve l'ait deviné. Dans le livre consacré aux œuvres de Pierre par Marie, celle-ci écrit : « Une nouvelle époque de sa vie allait s'ouvrir : elle devait être, avec des moyens d'action plus puissants, le prolongement naturel d'une carrière admirable. Le sort n'a pas voulu qu'il en fut ainsi et nous sommes contraints de nous incliner devant sa décision incompréhensible ».

Moi. — Ne m'en dites pas plus. J'ai compris.

SISYPHE. — Vous voyez bien qu'il y a une *Consigne du Silence* et que certains sont morts pour ne l'avoir pas observée.

On dirait que certaines questions sont « réservées » par le Grand Architecte. La mesure de l'équilibre des corps piriformes, qui joue en cosmogonie un grand rôle, eut raison de la virtuosité de Poincaré. Celui-ci se trompa dans ses raisonnements et Liapounof, en 1905, suivi de Jeans, fit sans doute de même, bien qu'il ait affirmé avoir trouvé la base de cet équilibre, au moyen de calculs énormes et d'ailleurs vérifiés. Lichtenstein, en 1915, s'attacha à la rotation des masses fluides. Ces problèmes touchent probablement aux « leviers de commande » de l'Univers, car une mort violente frappa à la fois Liapounof et Lichtenstein.

Cantor enfin, prétendit asservir la notion de l'Infini et voulut enchaîner celle-ci aux mathématiques humaines. Il finit son existence dans un asile d'aliénés.

Vous comprenez maintenant pourquoi certaines théories mathématiques doivent demeurer un secret. J'en ai cependant dit assez pour détourner les hommes de bonne foi d'une science inexacte et les inciter à revenir à la conception du Créateur.

Moi. — Cette consigne est donc éternelle ?

SISYPHE. — Nullement. Quand l'Homme aura achevé son évolution spirituelle, alors les chérubins s'écarteront de la Porte et l'Homme pourra rentrer dans l'Eden.

TITRE	ANNEE	Ref	EDITIONS	GENRE
DE LA ROSE A L'ARTICHAUT	1926	GB1	Flammarion	poésie
L'AMOUR et LA MER	1926	GB2	Prix de la Femme	roman
LE LIVRE DE L'EAU	1927	GB3	Flammarion	nature
LE PERE POU	1928	GB4	Flammarion	humour
ARMIE	1929	GB5	Flammarion	roman
LE PRINCE VIERGE	1931	GB6	Flammarion	roman
LA CLE	1935	GB7	Bazainville / Astra	spirituel
JESUSA DE GUIPUZCOA	1936	GB8	Calman-Lévy	roman
LA VIE AGITEE DES EAUX DORMANTES	1936	GB9	Stock	nature
LE SECRET DE LA GRANDE PYRAMIDE	1936	GB10	Adyar / J'ai Lu	ésotérique
LE LIVRE DE LA MORT DOUCE	1937	GB11	Dangles	spirituel
QU'EST CE QUE LA RADIESTHESIE ?	1937	GB12	Pion	ésotérique
L'INVISIBLE ET MOI	1938	GB13	Courier du Livre	spirituel
LA DANSE SUR LE VOLCAN	1938	GB14	Adyar	ésotérique
LE REGNE DE LA BETE	1939	GB15	La Sourcarie	société
LE REGNE DE L'AGNEAU	1939	GB16	J. Oiven/ AGB	spirituel
LA SORCIERE	1939	GB17	Calman-Lévy	roman
DIEU EST IL MATHÉMATIQUEN ?	1942	GB18	Astra	ésotérique
LES CLES DE LA SANTE	1942	GB19	Courier du Livre	spirituel
LES CLES DE L'ABONDANCE	1943	GB20	Dangles	spirituel
LES CLES DU BONHEUR	1943	GB21	Courier du Livre	spirituel
L'INITIATION SENTIMENTALE	1944	GB22	Nclaus	société
FRANCE, FILLE AINEE DE L'ESPRIT	1945	GB23	J. Oiven	spirituel
L'ENIGME DU GRAND SPHINX	1946	GB24	Adyar / J'ai Lu	ésotérique
L'AMI DES HEURES DIFFICILES (le livre de chevet)	1946	GB25	Du Roseau	spirituel
LES DESTINS OCCULTES DE L'HUMANITE	1946	GB26	Astra	ésotérique
JE et MOI	1947	GB27	Du Roseau	spirituel
L'OEIL DE LA TEMPETE	1947	GB28	Aillaud	vécu
IL Y A UN TRÉSOR EN TOI	1949	GB29	Omnium / AGB	spirituel
DEMANDE ET TU RECEVRAS	1949	GB30	Nclaus / AGB	spirituel
COMMENT VAINCRE PEURS ET ANGOISSES ?	1949	GB31	Dangles	spirituel
QUI SERA LE MAITRE DU MONDE ?	1949	GB32	Ermite	ésotérique
AFFIRMEZ ET VOUS OBTIENDREZ	1950	GB33	Dangles	spirituel
LE JEU PASSIONNANT DE LA VIE	1950	GB34	Astra / Dangles/	spirituel
A TRAVERS LES ALPES FRANCAISES	1950	GB35	Ermite	nature
APPRENEZ A BIEN PARLER	1950	GB36	Nclaus	société
VIVRE DIVINEMENT	1950	GB37	Du Rocher	spirituel
L'APRES-MORT	1951	GB38	Du Rocher	ésotérique
COMMENT ON SOULEVE LES MONTAGNES	1951	GB39	Dangles	spirituel
L'ANTECHRIST ET LES DERNIERS TEMPS DU MONDE	1951	GB40	Denvy	ésotérique
LA VIE COMMENCE A 50 ANS	1953	GB41	Aubanel / Dangles	société
SOIS TON PROPRE MEDECIN	1953	GB42	Amour et vie / AGB	société
LA REFORME DU CARACTERE	1953	GB43	Nclaus	société
PETIT TRAITE DE MYSTICISME EXPERIMENTAL	1954	GB44	Nclaus / AGB	spirituel
L'OPTIMISME CREATEUR	1954	GB45	Dangles	spirituel
DIEU EST IL TOUT PUISSANT ?	1954	GB46	Astra	ésotérique
PARIS EN ZIG ZAG	1954	GB66	Auteur	société
LA GUERISSON PAR LA FOI	1955	GB47	Aubanel/AGB	spirituel
RECHERCHE DE LA Nieme DIMENSION	1955	GB48	Adyar	ésotérique
GUIDE SPIRITUEL DE L'HOMME MODERNE	1955	GB49	Nzet	spirituel
PETIT CATECHISME DU SUCCES	1956	GB50	Astra / AGB	spirituel
LE SCANDALE DU PAIN	1956	GB51	Nzet	société
REHABILITATION DE DIEU	1957	GB52	Astra	spirituel
LA NOUVELLE CLE	1958	GB53	Du Roseau	spirituel
20 HISTOIRES DE BETES	1959	GB54	Crepin-Leblond	nature
LES REINCARNATIONS DE DORA	1960	GB55	Flammarion	roman
LE PROBLEME DE LA CHAIR ou l'énigme sexuelle	1961	GB56	Nclaus	société
VOYAGE AU BOUT DE LA RAISON	1962	GB57	Age d'or	spirituel
FAITES DES MIRACLES	1963	GB58	Nclaus / AGB	spirituel
LA FONTAINE DE JOUVENCE	1963	GB59	Aubanel / AGB	spirituel
LE SEIGNEUR M'A DIT	1963	GB60	Age d'or / AGB	spirituel
LE CALENDRIER SPIRITUEL	1964	GB61	Age d'or / AGB	spirituel
LE DOCTEUR SOI-MEME	1964	GB62	Aubanel / AGB	spirituel
LE PROTECTEUR INCONNU	1966	GB63	Astra / AGB	vécu
SOIS UN AS	1966	GB64	Aubanel	spirituel
J'AI VECU CENT VIES	1968	GB65	J. Meyer	ésotérique
DIEU MON COPAIN	2002	GB68	AGB	spirituel

OUVRAGES de Georges BARBARN édités actuellement
TARIF Mai 2007
disponible en librairie , à l'association et /ou famille de l'auteur

Titres	Ref	Poids	Prix €
Éditions ASTRA			
La clé	GB7	166g	7
Éditions COURRIER DU LIVRE			
L'Invisible et Moi	GB13	152g	9
Les Clés de la Santé	GB19	202g	12
Les Clés du Bonheur	GB21	151g	9
Éditions DANGLES			
Comment vaincre peurs et angoisses	GB31	281g	17,5
L'Optimisme Créateur	GB45	268g	17,5
La Vie commence à 50 ans	GB41	249g	17,5
Affirmez et vous Obtiendrez	GB33	232g	17,5
A L'ASSOCIATION (rééditions privées)			
Faites des Miracles	GB58	193g	12
Demande et tu recevras car Il y a un Trésor en toi	GB29+30	176g	9
Sois ton propre Médecin, le Docteur Soi Même	GB42+62	409g	12
Clé du Succès	GB50	260g	12
Le Mysticisme expérimental	GB44	229g	12
Dieu mon copain (inédit)	GB68	218g	12
Le Jeu Passionnant de la Vie	GB34	308g	12
Calendrier Spirituel	GB61	338g	12
Comment le PROTECTEUR INCONNU devint l'AMI	GB63	256g	12
Vous êtes jeunes mais vous ne le savez pas	GB59	280g	12
Le règne de l'Amour (ex le règne de l'agneau)	GB16	341g	12
Le Seigneur m'a dit	GB60	298g	12
Comment on soulève les montagnes	GB39	160g	10
Sois un As	GB64	75g	8
LIVRET : résumé du site sous plastique 40 p. avec Photos		415g	10
La guérison par la foi	GB47	206g	12
FAMILLE DE L'AUTEUR (fin de série)			
L'Après Mort grand format	GB38	453g	18
Vivre avec le Divin (ex Vivre Divinement)	GB37	303g	18
Le Livre de la Mort Douce	GB11	340g	15
La Nouvelle Clé	GB53	260g	15
Le livre de chevet (l'ami des heures difficiles)	GB25	294g	15
Je et Moi	GB27	125g	5
J'ai Vécu 100 Vies *	GB65	154g	5
Voyage au Bout de la Raison *	GB57	154g	5
20 Histoires de Bêtes	GB54	140g	5
France Fille Aînée de l'Esprit	GB23	77g	4
Quelques Photocopies reliées de livres épuisés (liste sur demande)			8 à 15
* vieilles éditions dont il faut découper les reliures de pages			

UN CATALOGUE PLUS DÉTAILLÉ EST DISPONIBLE SUR DEMANDE :
contre trois timbres tarif normal